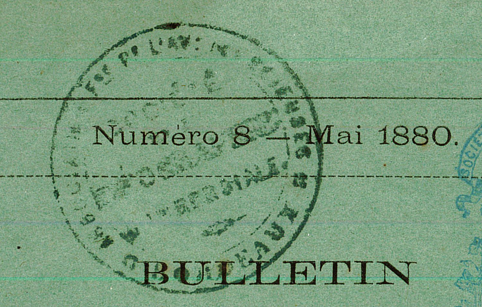




Numero 8 — Mai 1880.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE

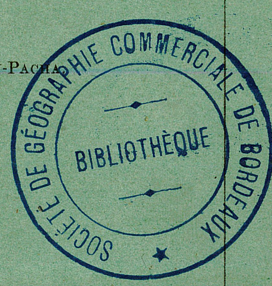
Le Pays entre Dara et Heufrah en Nahass, par S. E. le Général Purdy-Pacha.
Médine il y a vingt ans, par le Colonel Mohamed Sadik-Bey.
Compte-rendu des séances de la Société.

GRAVURES

Vue générale de Médine.
Le Tombeau du Prophète à Médine.

CARTE

Le pays entre Dara et Heufrah en Nahass, dressée par S. E. Purdy-Pacha.

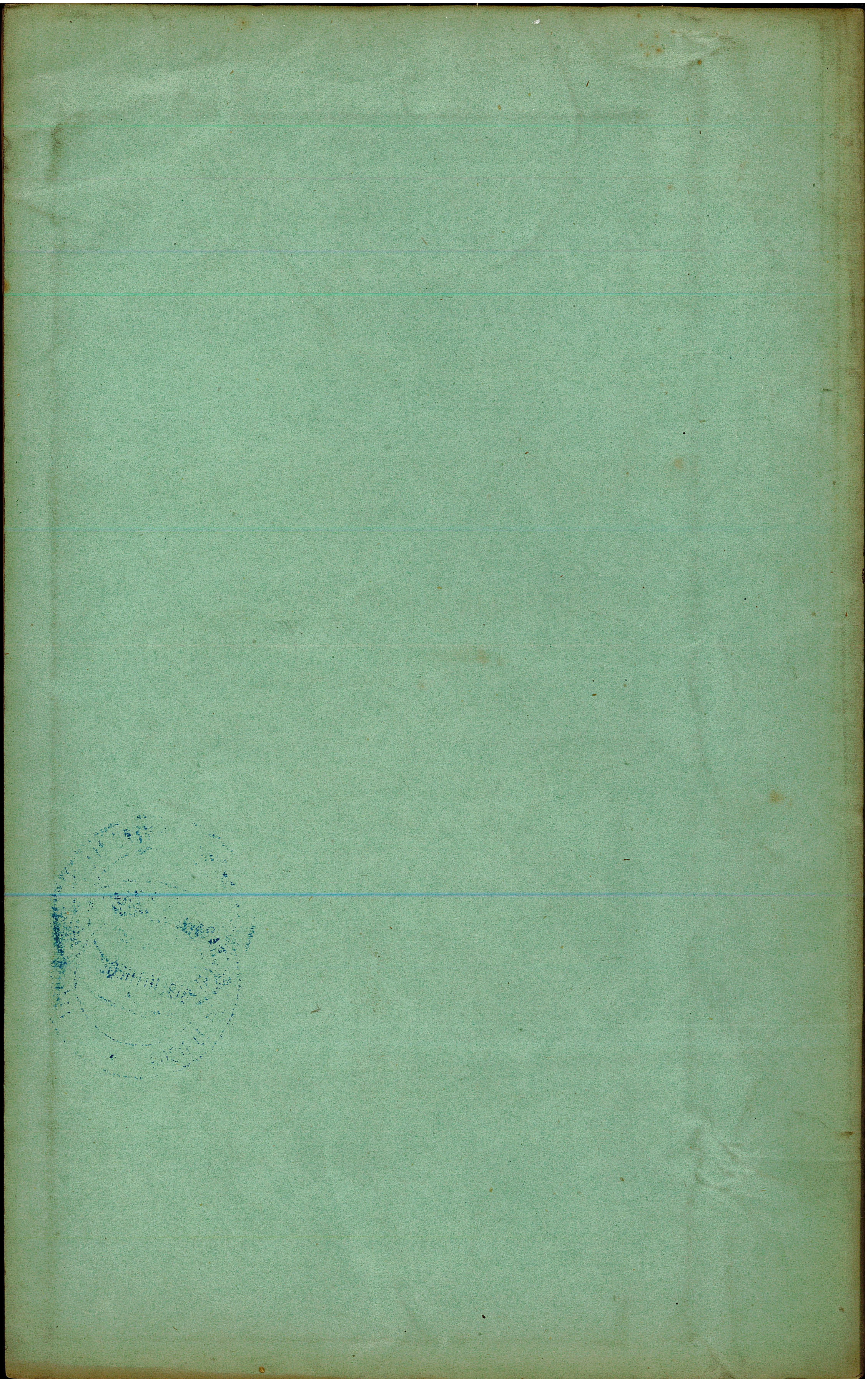


LE CAIRE
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

1880.







BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



IMPRIMERIE DE L'ÉTAT-MAJOR GENERAL ÉGYPTIEN.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

Numéro 8 — Mai 1880.

LE CAIRE
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

1880.



1880. Nov. 24,
Gift of
Gen. Chas. P. Stone,
Cairo.

Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie
DU CAIRE

LE PAYS ENTRE DARA ET HEUFRAH EN NAHASS

PAR

S. E. le Général PURDY-PACHA. (*).

Le point de mon départ, la ville de Dara, est le chef-lieu de la Moudirieh du Sud, dans le Dar-For. C'est une ville composée tout à fait de toukels, ou huttes en paille. Peu de temps avant mon arrivée un incendie avait détruit une grande partie de la ville, mais en deux jours cette partie était entièrement reconstruite. A mon passage, de retour de Heufrah-en-Nahass, je trouvais en cours de construction d'excellentes casernes pour les soldats, ainsi qu'un assez bel édifice pour siége du Gouvernement.

Dara est situé sur la rive gauche du Wady Amoor, à une distance du Wady d'environ un mille anglais. La Moudirieh est bâtie sur une colline sablonneuse, peu élevée dans la plaine.

Dara est en latitude Nord 12° 10' 35", et en longitude à l'Est du Méridien de Greenwich 25° 21' 06".

Ces observations ont été prises par Monsieur le Lieutenant-Colonel Mason, de l'État-Major Général, qui me précédait de quelques jours à Dara. L'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1622 pieds anglais.

Je suis parti de Dara le 19 Février 1876 avec un officier

(*) Voir le Compte-rendu de la Séance du 14 Mai 1880.



Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie
DU CAIRE

LE PAYS ENTRE DARA ET HEUFRAH EN NAHASS

PAR

S. E. le Général PURDY-PACHA. (*)

Le point de mon départ, la ville de Dara, est le chef-lieu de la Moudirieh du Sud, dans le Dar-For. C'est une ville composée tout à fait de toukels, ou huttes en paille. Peu de temps avant mon arrivée un incendie avait détruit une grande partie de la ville, mais en deux jours cette partie était entièrement reconstruite. A mon passage, de retour de Heufrah-en-Nahass, je trouvais en cours de construction d'excellentes casernes pour les soldats, ainsi qu'un assez bel édifice pour siège du Gouvernement.

Dara est situé sur la rive gauche du Wady Amoor, à une distance du Wady d'environ un mille anglais. La Moudirieh est bâtie sur une colline sablonneuse, peu élevée dans la plaine.

Dara est en latitude Nord 12° 10' 35", et en longitude à l'Est du Méridien de Greenwich 25° 21' 06".

Ces observations ont été prises par Monsieur le Lieutenant-Colonel Mason, de l'État-Major Général, qui me précédait de quelques jours à Dara. L'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1622 pieds anglais.

Je suis parti de Dara le 19 Février 1876 avec un officier

(*) Voir le Compte-rendu de la Séance du 14 Mai 1880.

de l'État-Major, Ramzy-Effendi, le médecin de mon expédition, et un officier d'artillerie accompagné de 20 soldats. J'avais en outre un Boulouk-bacha avec 15 bachi-buzouk, que le Mudir m'avait donnés sur ma demande.

La route que j'ai suivie passe au Sud-Cuest à travers une plaine couverte de broussailles et de houchars ; par-ci par-là on rencontre un arbre adansonia ou un tamarin.

Le Wady-Amoor, qui reçoit ses eaux du versant Est du Gebel-Marrah, les verse dans le Bahr-el-Arab.

On passe par les puits d'Obeyad, (près desquels on trouve de la chaux) et, ensuite on traverse une plaine couverte de champs de dokhun et de forêts d'arbustes.

A El-Obeyad il y a beaucoup de puits et dans cette saison (3 mois avant le kharif ou saison des pluies) l'eau était à 20 pieds au-dessous du sol.

Les habitants sont des Zagaouies, qui viennent de l'extrême Nord du Darfour, les Bergaouies, qui viennent du Bargoo, (appelé à tort Wadaï), et les Beni-Halba, cette dernière tribu vient aussi de l'Ouest. Les deux dernières tribus sont ici depuis cinq générations.

Sur toute cette plaine on trouve une étendue de terrain non couverte de broussailles, qui est en culture.

Les puits de Kirkéry se trouvent dans le Wady du même nom, qui est une branche du Wady-Amoor. Les Arabes sont tous des Zagaouies, mais à quelque distance au Nord il y a 200 familles des Bishareen qui viennent du pays de l'Etbaye que S. E. Linant-Pacha a visité en 1832 et moi 42 ans après. (*) Près de Kirkéry, nous avons remarqué beaucoup de champs de coton en fleur ; les arbres cotonniers ont une hauteur de 5 à 10

(*) Nous avons trouvé les noms de Linant, Benomi et Baraka, sur un rocher — nous avons gravé les notres en dessous avec le nom de mon guide Mohamed Kalifa qui etait le neveu de Baraka.



pieds. Près du Wady-Om-Serir, il y a 17 puits de 50 à 60 pieds de profondeur et il y a aussi beaucoup de champs de dokhun. Les Arabes, près des puits, sont les Faggara, les Birgit, les Tongoor et les Gargar; on rencontre aussi dans le voisinage plusieurs villages des Foriens. Tout près des puits il n'y a que 6 villages.

Pendant une journée et demie de marche on traverse une plaine ondulée et sablonneuse qui est inhabitée et un espace qu'on appelle « El-Goze » qui est couvert d'une forêt dont la plupart des arbres ont été tués par les fourmies blanches.

Aux puits de Allary-el-Fellatah, ou El-To-aiëll, on entre dans le Dar-Massalat. Le sol y est productif, et il y a beaucoup de villages dans ce Dar qui appartient au Sultan Abel-el-Rahman-el-Moœlla, le Cheikh des Arabes Massalat. Comme je disais, le sol est très productif, mais peu cultivé.

La route continue dans une direction un peu à l'Est jusqu'aux puits de Sul-bel-Benaya, laissant en arrière les puits de Moœlla, la résidence du Sultan et le puits de Tigla, ou il n'y a que deux ou trois maisons.

A Sul-bel-Benaya il y a plus de 70 puits d'une profondeur de 10 pieds.

Ici on quitte la juridiction du Gouvernorat général du Dar-for et on entre dans le Dar-Kalaka, appartenant au Gouvernorat du Bahr-el-Gazal, dont le siège du Gouvernement est à Shekka.

La route traverse des forêts d'Acacias-Gommiers, jusqu'à Kobesh, le chef-lieu de la Moudirieh de Kalaka, en passant près d'un puits qu'on appelle Tawilah, où il y a deux ou trois villages des Arabes Habaniah. On arrive ensuite aux puits El-Hamir. Près de ces puits j'ai trouvé un arbre, une espèce de sycomore qu'on appelle Gaemahziae; du tronc de l'arbre, entre les branches, poussait un palmier dom. De ces puits à Kobesh le pays est à découvert, mais peu cultivé, et le sol sablonneux. Kobesh est composé de plusieurs villages, presque tous occupés par des gelabs ou marchands.



Tout le Dar-Kalaka est habité par les Arabes Habaniah. Près de Kobesh, le sol est très riche et bien cultivé. On cultive le dokhun, le maïs, l'aubergine, les tomates, les courges, le riz, etc. L'année passée, la récolte qui était mauvaise dans le Dar-For, était abondante ici.

De Kobesh à Shekka il n'y a que trois jours de marche à chameau et on trouve de l'eau potable toutes les deux ou trois heures, et de nombreux villages.

En quittant Kobesh la route traverse beaucoup de champs de dourrah, et de petites forêts de gommiers. A Gaemabriae il y a plusieurs puits et villages. En quittant ces puits on traverse un pays très riche, bien boisé et abondant en herbes qui poussent jusqu'à la hauteur de 8 à 10 pieds. Toute cette région doit être inondée pendant le kharif, ou saison des pluies, exception faite de quelques localités qui sont un peu élevées et sablonneuses. Les villages que l'on trouve sur la route ne sont habités que pendant le kharif.

Depuis les puits de El-Akdhar jusqu'à Heufrah, le pays est une vaste succession de forêts avec quelques espaces découverts et inhabités ; cependant à Gebel-Dango on trouve quelques villages. Ce pays se nomme « El-Hallah » ou pays sauvage. Après El-Akdhar, la route passe à travers de vastes forêts de gommiers et de plaines couvertes d'herbes.

Le lac Koundie n'a que 200 mètres de largeur et n'est réellement que le Bahr-el-Rigel élargi; on y trouve beaucoup d'eau toute l'année ainsi que beaucoup de poissons.

A Taimo, qui est situé à l'extrémité Sud-Ouest du lac, je suis resté deux jours pour faire une reconnaissance à l'Est, jusqu'au Bahr-el-Arab. Ici il y a beaucoup de forêts de tamarin.

A Taimo il y a deux ou trois villages de chasseurs Habaniah qui viennent pendant la saison sèche pour la chasse des giraffes, des rhinocéros et autres animaux sauvages. Ce pays, excepté quelques endroits élevés, est submergé pendant le kharif.



De Taimo, jusqu'à la rivière, la route est très mauvaise, le sol est crevassé et l'herbe atteint une hauteur moyenne de 10 pieds. Dans cette saison il y avait beaucoup d'eau dans le Bahr-el-Arab, mais il n'y avait pas de courant. On trouve une grande quantité de poissons et de crocodiles dans certains endroits où l'eau est plus profonde.

A Birkit-Yiffie, nous avons trouvé aussi un campement de chasseurs.

A une distance de 10 à 12 kilomètres au Sud-Ouest, le Bahr-el-Fertit se jette dans le Bahr-el-Arab. On appelle cet endroit Birkit-es-Shoke. Ce mot de Birkit doit avoir causé quelque confusion parmi les voyageurs. Cela ne signifie pas du tout « lac », mais une partie de la rivière qui est plus profonde; on appelle un lac : « Raad ». De Birkit-el-Yiffie, nous sommes allés à Gebel-Dango à l'Ouest, en passant à travers de grandes forêts.

Gebel-Dango est une petite montagne de formation granitique. On y cultive le dokhun, le dourrah et le coton. Il y a 4 villages et deux ou trois puits.

De Dango à Heufrah, les forêts ne sont pas si épaisses, et par conséquent la marche était plus facile.

Heufrah (ou Hofrah el Nahass sur les cartes) est situé sur la rive droite du Bahr-El-Fertit, un affluent, comme je l'ai déjà dit, du Bahr-el-Arab. Le village est éloigné du fleuve d'un demi mille. Les mines de cuivre si fameuses dans le Soudan se trouvent au Sud-Ouest du village, à la distance d'un kilomètre.

Le filon de minerai est visible sur une distance considérable, sortant au-dessus de la surface du sol à la hauteur d'environ deux pieds; sa direction est du Nord-Ouest au Sud-Est. Une longue excavation d'environ 500 pieds de longueur sur 50 de largeur à été faite sur une profondeur de 8 à 10 pieds. Une grande quantité de minerai a été extrait de cette excavation et, à une distance de 30 pieds du côté Ouest, on a percé



un puits de 30 pieds de profondeur traversant une substance blanchâtre argileuse. Les ouvriers n'exploitent pas tout le minerai, mais seulement la partie la plus riche en cuivre, en carbonate et en bi-carbonate presque pur. L'extraction du métal s'opère dans de simples fourneaux d'argile.

Les observations faites autorisent à croire qu'on peut y trouver une grande quantité de ce bon minerai. Les mines sont à peu près de 100 pieds au-dessus des hautes eaux du Bahr-el-Fertit.

Le filon sus-mentionné est le seul travaillé aujourd'hui; cependant dans un rayon de 500 mètres on trouve d'innombrables anciens puits. Heufrah est situé en latitude Nord 9° 48' 23" et en longitude 24.05' 38" Est du méridien de Greenwich. Le pays est tout à fait plat et n'est borné à l'horizon par aucune montagne. Il y existe un petit village, habité par des Arabes Fellatah. J'ai à regretter qu'à cause de la fatale morsure d'une mouche qu'on appelle *Omo-Bogano*, qui tua cinq de nos chameaux, j'ai été forcé de hâter mon retour à Gebel-Dango, où j'avais laissé un officier avec 10 soldats. De Gebel-Dango, je suis passé à Ras-el-Fil. Entre Dango et Ras-el-Fil, le sol n'est pas inondé pendant le kharif, et est granitique. Au Nord de Gebel-Dango, on passe le Gebel-Hadid où il existe de riches mines de fer. La route passe à travers des forêts de bambou.

A Ras-el-Fil, commence le Dar-Kalaka, ainsi que la région cultivée. Depuis Ras-el-Fil, jusqu'à Millem la route traverse une suite de champs cultivés, mais à Millem la nature du sol change, il devient sablonneux, et la route traverse des forêts de gommiers (tout petits), on rencontre aussi des terres desséchées et cultivées en dokun, dourrah et coton. A mon passage les fourmies blanches avaient détruit beaucoup de champs de coton.

Comme presque tous mes chameaux étaient morts des piqures de l'*Omo-Bogano*, j'obtins à Millem 20 taureaux pour le transport du matériel.



Depuis Moœlla jusqu'à Dara, j'ai suivi en retournant la même route qu'en allant.

Partout, au Sud de Dara, l'eau est très-abondante; partout on trouve des puits très-rapprochés, excepté dans le district de Goze; pourtant, malgré cette abondance, la culture n'est pas générale.

Dans les Ouadies, pendant la saison sèche, l'eau se trouve à une profondeur de 12 à 30 pieds.

A Taimo il y a toujours de l'eau dans le lac, ainsi que dans le Bahr-el-Arab.

A l'époque de ma visite, l'eau dans le Bahr-el-Fertit à Heufrah était à trois pouces au dessous de la surface du lit du fleuve; en aval, à une distance d'un mille, il y avait de l'eau courante et l'on trouvait beaucoup de gros poissons. J'y étais au plus fort de la saison sèche.

Le Bahr-el-Arab passe à une journée de distance au Sud de Heufrah, venant de l'Ouest. De Heufrah à Bakoh il y a sept jours de marche au Sud, mais pendant les quatre premières journées on ne rencontre pas d'habitants.

Dans le Dar Bakoh on dit qu'il existe plusieurs rivières, affluents du Bahr-el-Arab (*).

Dans le pays qu'on appelle « El-Hallah », il y a beaucoup de forêts de gommiers, d'ébène et de tamarins. Il y a plusieurs espèces d'arbres fruitiers, qu'on rencontre en groupe de 10 à 15. Un arbre très apprécié, le *aboo baehaessa* a un fruit très doux qui ressemble en forme et dimensions à l'orange.

Les indigènes emploient la feuille du *taka* pour la sauce du fameux plat, connu dans le pays sous le nom de « Assila » ou Wekah; ce plat est servi à chaque repas, et se compose d'un

(*) Aussi dans le Dar Kobo, qui est à quatre jours de marche à l'Ouest il y a beaucoup de petites rivières qui sont des affluents du Bahr-el-Arab.



mélange d'amidon de dokhun ou de dourrah en forme de boudin; la sauce est faite avec des feuilles de taka (ou de bahmia ailleurs), dans laquelle on coupe des petits morceaux de viande.

Il y a plusieurs plantes qui servent à faire le pain des indigènes comme le koreb, le sammou, le om-fahaya et le om regeza.

Les habitants du pays sont des arabes appartenant à diverses tribus, toutes Musulmanes. La plus grande tribu appartient aux Habaniah, qui sont une branche de la grande tribu des Baggara Habaniah en Kordofan, et sont soumis au même Cheikh qui réside à Kordofan. Les autres tribus sont toutes petites, excepté les Zagaouies, qui viennent de Dar-Zagaouie, un grand pays au Nord du Dar-For. Ces arabes sont tous cultivateurs, sont tranquilles et bien disposés.

Les arabes Habaniah et Massalat étaient auparavant continuellement en guerre entre eux ; mais aujourd'hui ils vivent amicalement, et des villages Massalat se trouvent dans le Dar-Kalaka et vice-versa. A l'époque de mon passage tous ces peuples étaient occupés à la recherche des fourmies blanches et du tamarin comme nourriture, à cause de la disette de cette année. Près de Dara et au Sud jusqu'à Om-Serir on cultive du dokhun, du dourrah et du coton.

Dans le Dar-Massalat on ne cultive que le dokhun et le dourrah et ces arabes ne possèdent que peu de bétail. Les Habaniah possédent d'immenses troupeaux de bestiaux de bonne race, et des marchands arrivent du Dar-For pour les acheter.

Il n'y a que peu de moutons mais beaucoup de chèvres. Ces arabes ont aussi d'excellents ânes. Les chameaux ne résistent pas au climat.

Le tamarind est un article de commerce.

Quand je suis arrivé à Kobesh j'ai trouvé comme Mudir du Bahr-el-Gazal, Suleiman-Bey, le fils de Ziber-Pacha, un garçon de 17 à 18 ans; c'est lui qui s'est révolté plus tard contre le Gou-



vernement et qui a été tué dans une bataille contre les troupes égyptiennes.

Il me fut très difficile de me procurer des guides pour la route que je voulais suivre, c'est-à-dire par le Bahr-el-Arab, à cause des mouches; ils ne voulaient pas nous conduire mais mes arguments finirent par prévaloir et j'ai pu continuer ma route. Le Mudir m'avait dit que je n'avais besoin du dourrah que pour le voyage et qu'à Heufrah je trouverai un Gouverneur ainsi qu'un magasin où je pourrais renouveler mes provisions. Dans cet endroit je n'ai trouvé ni Gouverneur, ni magasin, mais seulement quelques pauvres Fellatah qui, pour toute nourriture, avaient du poisson, du miel et de temps à autre de la viande de giraffe qu'ils attrapent avec des filets. Dans ces circonstances je me suis vu forcé de me débarrasser de mes bachi-bozuks et je les ai envoyés à Taaïcha, à 3 journées de marche au Nord, dans le Dar-For, où il y avait abondance de céréales.

Comme ils étaient à cheval ils pouvaient franchir la distance en peu de temps. En effet j'ai su plus tard qu'ils n'avaient employé que 24 heures. Munis d'une lettre que j'écrivis au Nazir-el-Chonah ils purent obtenir toute la nourriture nécessaire.

Je terminerai Messieurs, en vous donnant les noms des arbres qu'on trouve dans le pays « El-Hallah ».

Le *Hegliek* qui est bien connu dans la Haute-Égypte et dont le fruit contient beaucoup de potasse; ce fruit a été je crois employé par Sir Samuel Baker pour la fabrication du savon. Mais en Dar-For on le mange.

Le *Talk*, un arbre dont on extrait la gomme.

Le *Kittar*.

Le *Nebek*.

Le *Sunt*; presque toutes les Dahabiehs sont construites à Assouan comme au Caire en bois de Sunt.

Le *Harroob* (gommier).

Le *Youm* (gommier).



mélange d'amidon de dokhun ou de dourrah en forme de boudin; la sauce est faite avec des feuilles de taka (ou de bahmia ailleurs), dans laquelle on coupe des petits morceaux de viande.

Il y a plusieurs plantes qui servent à faire le pain des indigènes comme le koreb, le sammou, le om-fahaya et le om regeza.

Les habitants du pays sont des arabes appartenant à diverses tribus, toutes Musulmanes. La plus grande tribu appartient aux Habaniah, qui sont une branche de la grande tribu des Baggara Habaniah en Kordofan, et sont soumis au même Cheikh qui réside à Kordofan. Les autres tribus sont toutes petites, excepté les Zagaouies, qui viennent de Dar-Zagaouie, un grand pays au Nord du Dar-For. Ces arabes sont tous cultivateurs, sont tranquilles et bien disposés.

Les arabes Habaniah et Massalat étaient auparavant continuellement en guerre entre eux ; mais aujourd'hui ils vivent amicalement, et des villages Massalat se trouvent dans le Dar-Kalaka et vice-versa. A l'époque de mon passage tous ces peuples étaient occupés à la recherche des fourmies blanches et du tamarin comme nourriture, à cause de la disette de cette année. Près de Dara et au Sud jusqu'à Om-Serir on cultive du dokhun, du dourrah et du coton.

Dans le Dar-Massalat on ne cultive que le dokhun et le dourrah et ces arabes ne possèdent que peu de bétail. Les Habaniah possédent d'immenses troupeaux de bestiaux de bonne race, et des marchands arrivent du Dar-For pour les acheter.

Il n'y a que peu de moutons mais beaucoup de chèvres. Ces arabes ont aussi d'excellents ânes. Les chameaux ne résistent pas au climat.

Le tamarind est un article de commerce.

Quand je suis arrivé à Kobesh j'ai trouvé comme Mudir du Bahr-el-Gazal, Suleiman-Bey, le fils de Ziber-Pacha, un garçon de 17 à 18 ans; c'est lui qui s'est révolté plus tard contre le Gou-



vernement et qui a été tué dans une bataille contre les troupes égyptiennes.

Il me fut très difficile de me procurer des guides pour la route que je voulais suivre, c'est-à-dire par le Bahr-el-Arab, à cause des mouches; ils ne voulaient pas nous conduire mais mes arguments finirent par prévaloir et j'ai pu continuer ma route. Le Mudir m'avait dit que je n'avais besoin du dourrah que pour le voyage et qu'à Heufrah je trouverai un Gouverneur ainsi qu'un magasin où je pourrais renouveler mes provisions. Dans cet endroit je n'ai trouvé ni Gouverneur, ni magasin, mais seulement quelques pauvres Fellatah qui, pour toute nourriture, avaient du poisson, du miel et de temps à autre de la viande de giraffe qu'ils attrapent avec des filets. Dans ces circonstances je me suis vu forcé de me débarrasser de mes bachi-bozuks et je les ai envoyés à Taaïcha, à 3 journées de marche au Nord, dans le Dar-For, où il y avait abondance de céréales.

Comme ils étaient à cheval ils pouvaient franchir la distance en peu de temps. En effet j'ai su plus tard qu'ils n'avaient employé que 24 heures. Munis d'une lettre que j'écrivis au Nazir-el-Chonah ils purent obtenir toute la nourriture nécessaire.

Je terminerai Messieurs, en vous donnant les noms des arbres qu'on trouve dans le pays « El-Hallah ».

Le *Hegliek* qui est bien connu dans la Haute-Égypte et dont le fruit contient beaucoup de potasse; ce fruit a été je crois employé par Sir Samuel Baker pour la fabrication du savon. Mais en Dar-For on le mange.

Le *Talk*, un arbre dont on extrait la gomme.

Le *Kittar*.

Le *Nebek*.

Le *Sunt* ; presque toutes les Dahabiehs sont construites à Assouan comme au Caire en bois de Sunt.

Le *Harroob* (gommier).

Le *Youm* (gommier).



Le *Merk*, une arbre bien connu dans le désert.

Le *Sahab*.

Le *Habit*.

Le *Liban*, dont on extrait la gomme et dont le bois sert comme parfum.

Le *Om Shooter*, cet arbre a un grand fruit suspendu aux branches par un long filet. Ce fruit est très recherché des hippopotames et des rhinocéros.

D'un arbre qu'on appelle le Damassa et d'un autre qu'on appelle le Gana (une espèce de Bamboo) les indigènes fabriquent des lances.

Des bois de nogota, on fabrique des manches de haches.

Le palmier doleb et le Dom.

L'*Ebène*.

Les arbres portant fruit que mangent les indigènes sont :

Tamarind (qu'on appelle aussi « Ardeh »).

Le *Kook*.

Le *Gohan*.

Le *Aboo Leila*.

Le *Keika*.

Le *Oolie*.

Le Om gotna et le Aboo Baehesse dont j'ai déjà parlé.

Les animaux qu'on trouve dans ce pays sont très nombreux.

Par ordre de dimensions ils sont : l'Eléphant, la Giraffe, le Rhinocéros, l'Hippopotame (ce dernier pendant le kharif seulement) le Buffle. Le Bœuf sauvage, un animal qu'on appelle *Aboo orf* grand comme un buffle, couleur de souris, avec la tête blanche. Le *Katamburo* dont les mâles seulement ont des cornes comme un bœuf mais les oreilles ressemblent à celles d'un âne. Ces derniers se trouvent par troupeaux de mille ainsi que le *Tetel*. Il y a aussi le *Om Boga* espèce de bœuf sauvage. Le Tetel qui est bien connu, à l'Est comme à l'Ouest du Nil. Le *Hamraya*, petite antilope sans cornes et avec les oreilles



arrondies, et aussi plusieurs espèces d'antilopes. La vraie gazelle ne se trouve pas si loin au Sud.

Les babouin ou cynocéphale, dont j'ai aperçu un groupe d'une centaine, les grands, marchant en avant et en arrière comme gardiens, les femelles et les petits au centre.

Il y a aussi le mouton sauvage que les indigènes ne mangent pas, mais ils mangent le *Hallouf* ou Sanglier qu'on trouve partout.

Quant aux oiseaux, la place d'honneur est à l'Autruche, qu'on trouve partout. J'ai trouvé un nid contenant 25 œufs.

Le *Walad el-Moerem*, (fils de la princesse) espèce de héron.

Aboo Kheretta, héron.

L'*Arnoo* aussi un héron, plusieurs variétés de pigeons et tourterelles.

L'*Om Kishick* un grand oiseau de proie qui quelquefois attaque l'homme.

L'*Om Shelaeshi*, petit oiseau chanteur; le *Gedad-el-Wady*, la poule de Guinée ou des Indes, qu'on trouve par milliers. Gedad el-Hallah une espèce de perdrix.

Le *Zarzor*, un tout petit oiseau, délicieux à manger, comme l'ortolan ; lorsqu'il volent à distance ils paraissent comme un nuage.

Il y a aussi plusieurs espèces de corbeaux surtout celui avec un collier blanc. Il y a aussi plusieurs espèces de vautours.

Dans les rivières et les lacs les principaux poissons qu'on trouve sont: le *Hoot*, le *Bogool*, le *Mallak*, le *Deugad* ou *Kalendo*, ce dernier est excellent pour la table. J'en ai fait sécher plusieurs pour prendre avec moi à Fascher.

On trouve partout dans la rivière beaucoup de crocodiles. Les indigènes entrent dans l'eau et les tuent à la lance. C'est ainsi qu'ils en font la pêche.

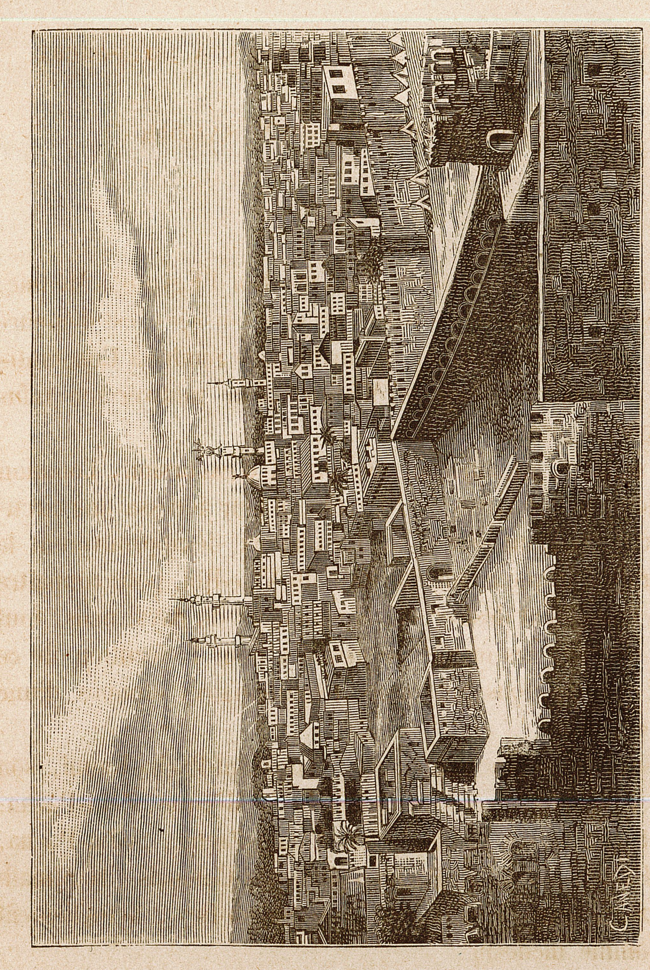
Je suis convaincu que le Bahr-el-Arab est la même rivière qui est connue à l'Est sur le nom de Bahr-el-Rizegat; selon tous les renseignements que j'ai pu recueillir les deux rivières



n'en forment qu'une seule. Quand je demandai aux indigènes ce qu'étaient devenus les hippopotames, si nombreux dans ces parages, il me répondirent que pendant la saison sèche ils descendaient le Bahr el-Arab par aller au Bahr el Rizegat ou il y avait plus d'eau ce qui ajouterait foi à ce que les indigénes m'avaient dit.

Je suis heureux, Messieurs, d'avoir pu vous entretenir, pendant quelques instants de mon voyage dans ces pays lointains et encore peu connus, et il serait très profitable pour le monde civilisé de pouvoir continuer les expéditions commencées sous le haut patronage de Son Altesse le Khedive et d'ouvrir ainsi à la civilisation de grands débouchés pour le commerce et l'industrie.

PURDY-PACHA.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE MÉDINE
d'après une photographie de l'auteur.

MÉDINE IL Y A VINGT ANS

SOUVENIR D'UN VOYAGE A LA SUITE DE S. A. SAÏD-PACHA

par le Colonel MOHAMED-BEY SADDIK (*)

Le but du voyage de Saïd-Pacha, Vice-Roi d'Égypte, à Médine, à une époque non prescrite par la loi et les usages, est demeuré inconnu. On disait pourtant, qu'invité à se rendre à Constantinople, il prétexta ce voyage à Médine, pour motiver son refus d'accomplir le premier.

Pour sonder, au sujet de son projet d'excursion, l'opinion des grands fonctionnaires de l'Égypte, il leur adressa une circulaire leur demandant leur avis. La plupart désapprouvérent le projet, craignant que ce fut une ruse du Vice-Roi, pour connaître ceux qui pourraient désirer son éloignement du pays, mais, tout à coup, il donna les ordres nécessaires pour l'exécution de ce voyage, laissant tous les hauts fonctionnaires étonnés d'une décision si subite.

Il choisit pour l'accompagner : Youssouf-Pacha-Kamil, son parent ; Aly-Pacha, frère du Chérif de la Mecque ; Zéki-Pacha, Intendant du Cherif ; Ratib-Pacha, Talaat-Pacha, Selim-Pacha, Ibrahim-Pacha, Abdallah-Pacha ; plusieurs Colonels : Hammad-Bey et moi à titre d'ingénieurs, et Salem-Bey, actuellement Pacha, comme médecin.

(*) Voir le Compte-Rendu des Séances du 2 Janvier et 9 Avril.

L'escorte fut composée de 12 compagnies d'infanterie de 71 hommes chacunes, d'un escadron de cavalerie de 90 hommes, de 3 pièces de montagnes et 24 artilleurs ; des aides-médecins, vétérinaires, magasiniers, cuisiniers, sakas, farraches ; 300 chameaux pour porter de l'eau du Nil et les bagages complétèrent l'expédition, dont le personnel s'élevait à environ 2000 hommes.

Partis du Caire pour Suez le 11 Raghab 1277, on s'embarqua le 14 pour atteindre le Ouighe le 16. Ouighe sur la Mer Rouge, est un port entouré de montagnes aux reflets métalliques dont l'une, de granit rouge d'une hauteur de 50 mètres, est surmontée d'un fort en pierres, armé de canons et commandant la rade.

Deux routes conduisent au fort : l'une vient du Port et l'autre de la Citadelle, occupée par un commandant et une garnison. Non loin de là s'étend un plateau favorable au campement des voyageurs ; de petites maisons s'élèvent sur le versant de la montagne du côté du Port. En nous dirigeant vers le fort, nous suivîmes un défilé étroi dans lequel deux chameaux ne peuvent passer de front. Au milieu des hauteurs nous atteignîmes une oasis, où aboutit un sentier venant de la mer et allant vers le fort, dont la distance du Port est de 9 kil^{m} ; l'eau de l'oasis est très potable dans des puits assez abondants.

L'expédition ayant complété son matériel, en chevaux, dromadaires et bédouins nécessaires, Saïd-Pacha, divisa sa suite en troi détachements et fixa ainsi le départ : le premier détachement se mit en marche sur Médine, le matin du 18 Raghab, sous le commandement de Sélim-Pacha ; le lendemain 19 le second détachement suivit sous les ordres de Saïd-Pacha, lui même, et enfin le surlendemain le troisième détachement ayant à sa tête Ibrahim-Pacha, partit à son tour. A 87 kil. de Ouighe les trois divisions devaient se réunir.

Le transport du personnel se fit à dos de chameaux originaires du désert, vulgairement appelés chameaux bédouins, au



moyen de hamacs suspendus à chaque flanc de l'animal. Ces hamacs sont en bois léger, ils sont munis de montants servant à soutenir une tente destinée à procurer de l'ombre et à garantir de la chaleur; ces hamacs appelés *Choukdoufs* peuvent contenir chacun une personne commodement installée, soit qu'elle veuille être couchée ou assise. Les femmes arabes riches s'en servent habituellement dans leurs voyages.

Le chameau bédouin est généralement maigre, poileux et faible; il ne peut transporter des fardeaux aussi lourds que le chameaux d'Égypte ou de Syrie, mais il est très sobre. Les riches pélerins les louent d'habitude pour toute la durée du voyage; ils les couvrent suivant l'usage sacramentel de riches tapis rouges ou verts.

Ce chameau précieux supporte bravement la faim et la soif ainsi que le bédouin son maître; il se contente pour sa nourriture d'une certaine herbe peu abondante qu'il trouve dans le désert, de quelques pousses d'arbustes, ou des tiges de chardons desséchés et des noyaux de dattes broyés.

Les ingénieurs attachés au second détachement furent munis d'une boussole pour la direction du chemin et chargés de mesurer exactement la longueur du trajet selon le désir du Vice-Roi.

Après avoir quitté le plateau de Ouighe, on suit, dans la direction de Médine, une route tantôt plate et unie, tantôt accidentée, montueuse, sablonneuse en quelques endroits et parsemée d'acacias arrosés par les pluies. A 5 heures 1/4 de marche c'est-à-dire à 24 kil. de la citadelle de Ouighe, on pénètre dans une oasis nommée: *Wadi-el-Myah* (oasis de l'eau). Après une demi heure de halte aux bords des puits que l'on y rencontre on continue la marche jusqu'à une autre oasis appelée: Larch-el-Naam, (Lit des autruches). Une troisième oasis plus étendue vient ensuite, c'est le lieu d'arrêt habituel des caravanes. Il s'y trouve une station nommée *Om Huzz* ou Mafraqua-



el-darlein, (bifurcation des deux routes) parceque deux chemins s'y croisent, l'un à droite allant à la Mecque, l'autre à gauche conduisant à Médine.

La distance parcourue pendant cette première journée, depuis Ouighe, fut de 38 Kil. et dura 7 heures 3/4; l'oasis *Om Huzz* étant dépourvue de puits ; les pélerins sont obligés de faire provision d'eau à l'oasis précédente Wadi-el-Myah.

Pendant notre première nuit de campement la pluie tomba sans interruption, mais le terrain étant très sablonneux on ne trouva le lendemain aucune trace d'eau. Dans cet endroit, et dans toute la région qui l'avoisine du côté du Nord, il pleut ordinairement, en été, depuis le coucher du Soleil jusqu'à son lever, mais rarement pendant le jour.

Le lendemain 20 Raghab nous traversâmes l'oasis *Abal-Aggag* et nous en atteignimes une deuxième à 18 kil. de marche appelée *Roveida*. Après un quart d'heure de halte nous continuâmes la route en longeant à droite une montagne pendant 7 kil. Nous arrivâmes sur un plateau couvert de rochers de granit noir dur très élevés nommés *Monts Sellés,* dont les sommets se perdent dans les brouillards et les nuages. Leur hauteur varie de cinq à six cents mètres, l'ascension en est très difficile, la surface étant glissante et escarpée. La route continue resserrée entre les rochers formant un défilé dangereux en cas d'attaque.

A 10 kil. 1/2 nous traversâmes une oasis très étendue couverte d'acacias. La route se rétrécit de nouveau à 2 kil. 1/2 sur une longueur de 100 mètres, puis s'élargit, et un kil. plus loin on atteint la grande station : *El-Khoçala*, où les pélerins passent la nuit et y séjournent quelquefois à cause de l'eau douce qui s'y trouve.

Nous avions franchi ce premier défilé connus sous le nom de *Nasgara*, qui marque l'entrée, de ce passage, ayant de ce point à *El-Khoçala*, une longueur de 14 kil. — La montagne



de droite porte le nom de *Rale*, la largeur du défilé varie de 5 0à 130 mètres; dans plusieurs endroits le est chemin très difficile en raison du sol rocailleux et couvert de broussailles.

El-Khoçala est une plaine très étendue entourée de montagnes élevées d'un aspect imposant; là les divisions saluèrent le passage de Saïd-Pacha à la sortie des défilés; la musique exécuta les marches les plus entrainantes qui, répétées par les puissants échos de ces monts gigantesques et sonores, nous donnérent les plus vives émotions; le spectacle était grandiose, fantastique.

La distance de *Om-Huzz* à *El-Khoçala* est de 40 kil. et de la Citadelle de *Ouighé* de 78 kil.

Nous avions été gratifiés d'une pluie abondante qui dura tout le jour et la nuit; le froid devenant excessif on se refugia à l'abri des tentes pendant la nuit, mais on dut se passer de cuisine et se contenter de galettes. Malgré cette pluie, le Vice-Roi était resté toute la journée à dromadaire vêtu de blanc suivant son habitude.

Le matin au lever, la pluie avait cessé, mais les ravins étaient transformés en véritables lacs. Néanmoins la marche continua et nous nous remimes en route le 22. Avant de quitter *El-Khoçala*, Saïd-Pacha, fit creuser encore quelques puits pour compléter, avec ceux qui existaient déjà, un ensemble de sources pouvant suffire aux besoins toujours pressants des nombreuses caravanes sans trop d'encombrement; on dit qu'un ruisseau coule à une distance de deux heures de marche de la route pratiquée par les pélerins; il peut être d'un grand secours quand les puits baissent.

Les bédouins qui habitent le pays que nous traversions fuyaient à notre approche, ne se rendant par compte du but de cette expédition et craignant qu'on ne vint débarrasser la route des brigands qui chaque année dépouillent les pélerins.

Saïd-Pacha, avait remarqué parmi les rôdeurs qui suivaient l'expédition un nègre du Dakrour, vieux, presque nu et mar-



chant péniblement surtout pendant la pluie et le froid. Il ordonna qu'on lui remit un manteau en drap rouge doublé de toile. Le pauvre diable ne revenait pas de ce bonheur inattendu; il se couvrit avec une vive satisfaction de ce manteau en le plaçant à l'envers. On rit beaucoup de sa méprise qu'on lui fit observer, mais il répondit que tel n'était pas son avis et que les étoffes de valeur méritaient d'être en contact avec la peau et non exposées aux rayons du soleil. Son bonheur ne fut pas de longue durée : deux jours après il fut dépouillé de son manteau par des bédouins attachés à l'expédition.

A la fin de la plaine d'*El-Khoçala* la route se rétrécit de nouveau jusqu'à 20 mètres à peine de largeur, puis à trois kil. plus loin elle est barrée par un mamelon en pierre rougeâtre, ne laissant de libre qu'un étroit passage sur un de ses flancs; la route continue après entre des amas de pierres et de monticules sur une longueur de 1 kil. 1/2 et débouche sur un plus large chemin verdoyant entouré d'arbres. Les pierres de formation calcaire ramolies par les alternatives de grande chaleur et de pluie se désagrègent facilement.

Après 4 heures et 10 m. de marche nous atteignimes un emplacement assez spacieux où nous fimes une halte d'une demi heure et reprimes la marche jusqu'à la station suivante nommée: *Mathar*, située à 31 kil. de *Khoçala*. Cette station étant dépourvue d'eau, dont nous avions du reste une provisions suffisante, nous continuames notre route pendant 5 kil. 1/2 encore et une demie heure avant le coucher du soleil nous arrivâmes à un lieu de repos situé entre deux montagnes très élevées. Ce poste s'appelle aussi *Mathar* parcequ'on donne ordinairement aux environs d'une grande station le nom qu'elle porte ; ici la route est alternativement sablonneuse ou pierreuse et parsemée de buissons ; elle se prolonge entre des montagnes qui s'étendent à droite et à gauche laissant entr'elles une plaine

qui s'élargit ou se rétrécit selon les courbures de la chaine montagneuse.

Nous étions là à la petite halte de *Mathar* à 114 kil. 1/2 de la Citadelle de *Ouighe*, ayant parcouru dans la journée une distance de 36 kil. 1/2.

Le 23 la route continua pendant 8 kil. rocailleuse et encombrée d'arbustes; après, pendant 12 kil. jusqu'à *Oidi-El-Okla*, elle est sablouneuse. Cette station, sur laquelle nous fimes une halte d'une 1/2 heure, a un sol couvert de pierres argileuses et de buissons.

La marche fut reprise pendant 13 kil. 200 m. jusqu'à *Okla* station dont l'eau saumâtre ne peut servir qu'à abreuver les bestiaux ; pourtant est-il prudent de s'approvisionner à l'oasis qui précède *Okla*. Deux routes se présentent : l'une est généralement suivie par les pélerins, l'autre quoique abrégeant le chemin de 4 heures est délaissée parcequ'elle est obstruée d'acacias qui rendent la marche difficile. Bien que cette route présentât de grandes difficultés pour le transport des bagages et le passage de l'artillerie, le Vice-Roi la suivit avec 40 soldats montés à dromadaires pour en faire la reconnaissance; S. A. arriva en effet au campement suivant 4 heures avant le reste de l'expédition. Nous avions fait dans cette journée 33 kil. 700 m. ; nous étions par conséquent à 147 kil. 700 m. de *Ouighe*.

Le 24 nous suivîmes toujours la route des pélerins; à 24 kil. nous fimes une halte d'une demie-heure dans un terrain sablonneux parsemé d'arbustes et de blocs de granit rouge. Nous reprimes notre chemin jusqu'à *Kasr-El-Ahmedy*, vulgairement *Kasr-Goha*; c'est une ruine carrée de 30 mètres de côté percée d'une seule porte ; cet espèce de Caravansérail a dû, dans le temps, servir de refuge aux Caravanes.

Après avoir traversé, plus loin, l'oasis d'*Amadan* nous atteignimes *El-Fokari* à 71 kil. d'*Okla* et à 198 kil. 700 metres



d'*Ouighe*. Nous primes à *El-Fokari* une journée de repos et fûmes rejoints pendant la nuit par le 3me détachement. L'eau étant là en abondance nos provisions furent renouvelées pour les jours suivants.

Le 26 la marche recommença sur une route difficultueuse; elle est parsemée d'arbustes et présente des couches salines dont la pluie et le *Sibokh*, un cours d'eau venant des oasis font ressortir des efflorescences : l'aspect du chemin demeure le même pendant 5 kil. Plus loin, à droite on rencontre une montagne noire dépourvue de toute végétation, puis le chemin s'élargit laissant à gauche des amas de cailloux. Pendant 7 kil. 1 2, ces monticules caillouteux gagnent en proportions ; nous observâmes que toutes ces petites pierres avaient la forme de briques plates. Le milieu du jour arrivant et ayant parcouru 16 kil., nous fîmes une halte d'une heure. Notre marche reprit à travers un pays plat, jusqu'à la station de *El-Nekarat* qui est à 29 kil. de *Fokari*. Quoique cette station manque d'eau les pélérins on l'habitude d'y passer la nuit ; mais, comme nous avions encore du temps avant le coucher du soleil nous poussâmes notre étape à 8 kil. 1/2 plus loin. Nous établimes notre campement dans une vaste plaine unie et à perte de vue où nous passâmes la nuit apré une marche de 37 kilom. 700 depuis le matin ; nous étions donc à 237 kil. 200 de Ouighe.

Le 27 nous eûmes le plaisir de trouver sur nòtre route une belle prairie, très étendue et remplie d'herbes odoriférantes; c'est là où les gazelles et les lièvres de la contrée viennent brouter et s'ébattre ; le chemin est limité par des élévations sablonneuses; à 24 kilom. nous arrivâmes à la station appelée *Abar-Elve*, (puits doux). Il faisait un froid excessif, comme les jours précédents du reste, surtout le matin jusqu'à une heure après le lever du soleil. Nous fimes une halte d'une heure et 1/2 pour abreuver les chameaux et compléter nos provisions d'eau, la station suivante en étant dépourvue.

Le Vice-Roi ordonna l'achat de quelques moutons aux bédouins de cette station ; ceux ci croyant qu'on voulait leur prendre le bétail sans le payer déclarèrent ne pas en avoir; un de leurs chefs se présenta pour exprimer leur crainte ; demandant qu'il leur fut donné la parole de les payer, là dessus l'économe *Abdou-Aga* entra dans la tente du Vice-Roi, et en sortit avec un papier blanc à la main, qu'il montra au chef bédouin comme garantie de la parole donnée ; dans ces tribus il est d'usage de montrer son mouchoir à un homme, comme garantie ; un instant après les moutons arrivaient de tous côtés; ces moutons diffèrent de ceux d'Égypte ; leur corps est laineux, gras mais bas, avec une petite tête sans cornes. Néanmoins les bédouins nous les vendirent fort cher ; au lieu de 5 à 10 piastres, prix habituel, ils en exigérent 30 piastres, profitant ainsi du rare passage d'un souverain; les femmes bédouines alléchées par les bénéfices de leur maris vinrent ensuite offrir du lait et du beurre.

Les habitants de ces parages sont tout simplement des brigands ; ils dépouillent les faibles et égorgent sans merci les turcs qu'ils rencontrent ; quant aux autres voyageurs ils se contentent de les voler. (*)

La seule monnaie qu'ils connaissent est le talaris d'Autriche ou la colonnate ; la pièce de 5 fr. est rare ; ils nous renvoyèrent une guinée, lors de l'achat des moutons, disant qu'ils ne connaissaient pas sa valeur.

Leur habillement consiste en une chemise serrée à la taille par une ceinture de cuir à laquelle est suspendu un grand couteau de chasse. (Iatagan) une couverture de laine leur couvre les épaules et ils portent pour coiffure une taki ou une coufie ; ils marchent nu pieds.

(*) Sans doute, depuis, cet état a dû s'améliorer.



Après cette halte nous continuâmes notre marche entre des élévations de sable et de cailloux ; nous fimes pendant cette journée 40 kil. 500 m. et nous nous arrêtâmes, un peu avant le coucher du soleil, à 276 kil. 700 m. de *Ouighe*.

Le 28 nous continuâmes notre route sur la même prairie dans laquelle nous étions entrés le 27 ; elle est bornée sur la route que nous suivions, par un monticule peu élevé qu'il faut gravir et qui aboutit à une nouvelle plaine large, couverte d'abres épineux. On découvre au loin une montagne couronnée d'un rocher qui ressemble à un fort en ruine appellé : *Istable-Autar*, (Ecurie d'Autar). Nous atteignimes ce point après une marche de 19 kil. et le laissant à notre droite nous poussâmes notre marche à 30 kil. jusqu'à la station appellée *El-Chagvoa*. Ce poste a des puits et une citadelle, comme Ouighe, appartenant à la Turquie. Il n'y avait pas de garnison lors de notre passage. Depuis deux ans les bédouins de la contrée avaient pris la citadelle, chassé la garnison et pillé tout ce qu'elle contenait; mais le Sultan n'avait pas encore remplacé cette garnison.

C'est là où se réunissent les pélerins venant de la Syrie, et de l'Égypte, pour continuer leur route ensemble et où ils se séparent au retour de la Mecque; ce fut là où nous attendit la première division d'avant garde, commandée par Selim-Pacha. L'expédition ralliée y passa une journée et une nuit; le thermometre marquait pendant le jour sous la tente 28° Reaumur, il descendait la nuit à zéro, de sorte que nous trouvâmes le matin l'eau gelée. Ce changement de température entre la nuit et le jour éprouvait tout le monde.

Pendant la nuit le Chérif *Abdalla* et *Reifa Bey* Intendants du Temple de la Mecque, arrivérent avec leur suite pour accompagner le Vice-Roi.

Le 30 nous reprimes la marche ; à 20 kil. de distance nous traversâmes une oasis en partie couverte de limon, et en partie de couches de glaise blanche très bonne pour la culture ; ici



LE TOMBEAU DU PROPHÈTE

d'après une photographie de l'auteur.

la route change de direction, elle passe entre deux montagnes. D'une largeur de 50 m. au début elle va s'élargissant; elle est semée de cailloux et de blocs noirs et rouges ; par ci par là quelques arbres nus et secs dévorés par les insectes et la grande chaleur sur un sol nitreux et pierreux.

A 23 kil. de marche nous fimes une halte d'une demi heure; les rayons solaires étaient si ardents que sans notre abondante provision d'eau nous aurions bien souffert. Après ce repos nous nous dirigeames sur *Malalih*, station qui possède des puits d'eau douce ; la marche de la journée était de 35 kil.; en arrivant à Malalih, lentement nous perdîmes de vue *l'Istable Antar*.

Hamed-Bey fut chargé de faire la reconnaissance d'une route qu'on dit conduire à *Yambo*; sa longueur est de 3 journées de marche et très courte par rapport aux autres chemins, mais elle traverse un défilé très étroit et *Saïd-Pacha* voulait savoir s'il était possible de l'élargir par la mine afin de rendre possible le passage de l'artillerie. Hamed-Bey partit donc muni de tout le nécessaire avec un guide, 4 bédouins pour escorte et le sauf conduit de *Ghamime*, chef de la tribu de *Goheina*.

Nous nous mimes en route de notre côté sur un sol couvert de sable solide avec quelques arbres par ci par là; ce chemin dont la largeur varie de un à deux kil. est bordé de monticules qui nous conduisirent après 29 kil. et 1/2 de marche à la station *El-do-Aimé*.

Après une halte d'une heure et un quart à ce poste peu pourvu d'eau, nous reprimes la route et nous nous arretâmes le soir après 42 kil. et 600 m. de trajet.

Nous nous, installions pour passer la nuit quand nous fûmes rejoints avant le coucher du soleil par *Khalid-Pacha*, Gouverneur de Médine venant à la rencontre de Saïd-Pacha, suivi de 100 cavaliers turcs et des troupes irrégulières en pantalons blancs, coufiés blanches rayées de bleu pour coiffure avec les



bouts rejetés sur le dos. Parmis ces troupes il se trouvait quelques syriens.

Le 1er Chaban en suivant nôtre route pierreuse et entourée de montagnes nous rencontrâmes, *Hugeifa* fils de *Saad* chef des arabes de *Gadayda*, précédé de 150 arabes à pied bien armés. Il s'excusa au près de *Saïd-Pacha* de l'absence de son père malade.

A 20 kil. 300 m. nous atteignimes *Abiar Osman* (puits d'Osman); c'est une oasis assez vaste ou l'on voit quelques terrains cultivés et un lieu de prières. Dans le lointain à gauche on voit le mont *Ohorad* et le tombeau de *Sidi Hamza* oncle du Prophéte. Au bout d'une demie heure de halte pendant laquelle tous les soldats se mirent en blanc, la marche fut continuée entre deux élévations. Celle de droite est le mont Silé et celle de gauche un grand rocher sans nom. Nous étions à Médine et tous les habitants assistaient des hauteurs à notre entrée dans cette ville si célèbre depuis Mahomet.

(à suivre).

MOHAMED-BEY-SADIK.



COMPTE-RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 26 Mars 1880. — Assemblée Générale.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, *Président.*

ORDRE DU JOUR :

Proposition de Candidats.
Rapport sur les travaux et sur la situation de la Société, par M. BONOLA, *Secrétaire général.*
Election des deux Vice-Présidents et des Membres de la Commission Centrale.

En ouvrant la séance, le Président félicite la Société de se trouver, pour la troisième fois, réunie en Assemblée Générale. Il résume, dans un bref exposé, les vicissitudes que la Société a dû traverser pendant la crise politique et financière qui a sévi sur l'Egypte et qui a empêché la marche régulière des travaux de l'institution, laquelle est appelée, par le patronage et la sympathie qu'elle a trouvés chez S. A. le Khédive, à un avenir fécond en résultats. Il adresse des éloges et des remercîments aux membres qui, malgré les difficultés, ont voulu continuer leur concours à la Société, et il espère que ceux qui se sont retirés, voudront bien revenir à elle et prêter leur appui





à des travaux qui ont un intérêt spécial pour le pays et qui témoignent d'une activité intellectuelle qui mérite tous leurs encouragements.

Rendant ensuite compte des travaux importants de S. E. Mariette-Pacha, Président de l'Institut Egyptien et Membre fondateur de la Société, travaux qui ont jeté une si grande lumière sur la Géographie ancienne, il propose l'illustre savant, au nom du Comité, comme Membre Honoraire de la Société.

La proposition est votée par acclamation.

Le Secrétaire Général donne lecture d'une liste de Candidats à des sièges de Membres Effectifs de la Société, liste déjà approuvée par la Commission Centrale. Sont nommés Membres :

M. P. Rocca, *Directeur des Etudes aux Ecoles Libres*, à Alexandrie;

M. Ch. Alerini, *Professeur aux Ecoles Libres*, à Alexandrie ;

M. Timmermann, *Administrateur Français des Chemins de fer, Télégraphes Egyptiens*, etc,, au Caire ;

M. Charles Inan Barnard, *Professeur aux Ecoles Civiles*, au Caire;

M. César Adda, *Avocat*, au Caire ;

M. Théophile Rossi, *Avocat*, au Caire.

Après ces nominations, le Secrétaire Général donne lecture d'une lettre de M. le Comte de Noidans, membre fondateur de la Société, par laquelle, en prenant congé de la Société, à cause de son départ pour la Chine, l'honorable membre lui exprime ses meilleurs sentiments pour l'accueil bienveillant et empressé qu'il n'a cessé d'y rencontrer et dont il gardera toujours le souvenir.

Le Secrétaire Général lit ensuite la première partie de son Rapport.

Après une intéressante introduction, il passe la revue des groupes et des forces qui concourent, de notre temps, au progrès de la géographie, c'est-à-dire; les *Voyageurs*, les *Géographes*, les *Sociétés de Géographie*, les *Consuls*, les *Missionnaires*, et il retrace la part que chacun d'eux a dans le mouvement général d'un spectacle aussi grandiose que surprenant. « Derrière cette activité curieuse et infatigable — poursuit M. Bonola — outre l'ardeur scientifique, qui est la note caractéristique de notre temps, se cache certainement une raison moins poétique et plus positive, peut être une dure et fatale nécessité, que nous entrevoyons instinctivement sans pouvoir la définir bien nettement. »



Se réservant d'exposer dans une séance ultérieure un résumé du mouvement géographique de l'année 1879, le secrétaire général passe aux affaires qu'il appelle *de famille.*

Des informations qu'il donne, il résulte que désormais la Société est assise sur des bases assez solides pour voir son avenir assuré. Grâce à la bienveillance de S. E. Riaz-Pacha, qui a si bien su interpréter les intentions de S. A. le Khédive, et à la coopération active de quelques membres de la Société, on a obtenu : 1° les réparations nécessaires au local de la Société ; 2° l'inscription au Budget de l'État de la subvention portée par le Décret Khédivial du 19 Mai 1875 à L. E. 400 par an ; 3° la liquidation à l'amiable des arriérés dûs par le Gouvernement.

« Le passé ainsi réglé — ajoute-t-il — nous avons devant nous des ressources, qui, ajoutées au montant des cotisations dues par les Sociétaires, nous permettent de pourvoir suffisamment aux frais de service et à l'impression des bulletins.

« Toutefois, nous sommes encore un petit nombre : il faut que nous devenions légion. C'est par le nombre aussi qu'une Société gagne en considération, c'est par le nombre qu'on trouve et on forme les moyens pour réaliser les projets qu'on a conçus. L'existence des Sociétés savantes tient souvent à une question d'argent, et donner de l'argent à la science constitue un des plus nobles emplois de ce puissant ressort des actions humaines.

« Les motifs qui me font insister sur la nécessité d'augmenter les ressources de la Société, ce sont les projets que votre Comité a formés dans le but d'augmenter et d'étendre les résultats de nos travaux : en effet, nous avons l'intention d'organiser un Musée Africain, qui, vu les conditions spéciales dans lesquelles nous nous trouvons, sera d'une importance capitale. Nous voulons encore pouvoir décerner des médailles aux voyageurs et des prix aux travaux scientifiques ; acheter des livres et des cartes qui nous font défaut ; encourager de toute manière le développement des études géographiques dans le pays, et, nous alliant à l'élément commercial, aider de toutes nos forces l'étude des nouvelles sources de la richesse nationale. »

Il conclut en rappelant ce que la Société a fait pour honorer et aider les voyageurs et en annonçant que la Société Italienne de Géographie a bien voulu donner un témoignage de consi-



dération et de sympathie à la Société Khédiviale, en nommant le Général Stone son Membre d'Honneur et le Secrétaire général Membre Correspondant.

Le Président invite les Sociétaires à passer au vote : il propose de commencer par la nomination des deux Vice-Présidents. La proposition est acceptée et par bulletin secret sont nommés :

S. E. le Dr ABBATE-BEY, *Médecin de S. A. le Khédive*;

S. E. MAHMOUD-BEY, *Astronome*, *directeur de l'Observatoire de l'Abbassieh.*

Le Président invite ensuite l'Assemblée à passer à la nomination des membres de la commission centrale. Se réservant de compléter leur nombre plus tard, selon les modifications qu'on apportera aux Statuts, il annonce que le nombre à élire pour le moment est de neuf.

Sont élus :

GASTINEL-BEY, *Directeur de l'École de Chimie*, à Kasr-el-Aïn ;
Th. ROGERS-BEY, *Membre du Comité de l'Instruction Publique* ;
P. BARAVELLI, *Commissaire Italien à la Caisse de la Dette Publique* ;
A. NOURRISSON-BEY, *Secrétaire Général du Ministère des Finances* ;
Dr GAILLARDOT-BEY, *Directeur de l'École de Médecine* ;
J. TIMMERMANN, *Administrateur Français aux Chemins de fer, etc.* ;
ISMAÏL-BEY, *Astronome, Directeur de l'École Polytechnique* ;
F. AMICI-BEY, *Directeur général du Bureau de la Statistique.*

La séance est levée à 6 heures.



Séance du 9 Avril 1880.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, *Président.*

ORDRE DU JOUR :

1° *Proposition de Candidats.*
2° *Nomination de Membres honoraires.*
3° *Rapport annuel sur les progrès de la Géographie*, par M. BONOLA, *Secrétaire Général.*
4° *Un voyage à Médine* (continuation), par le Colonel MOHAMED-BEY SADIK.
5° *Notes sur la Géographie de l'Abyssinie, d'après des Rapports de l'Etat-Major Égyptien*, par S. E. le Général STONE-PACHA.

La Séance est ouverte à quatre heures par S. E. le Général Stone, Président. Après avoir mis au vote l'admission de M. LEMESURIER, *Administrateur Anglais des Chemins de fer, etc.*, comme Membre effectif, il expose les motifs pour lesquels le Comité Central propose aujourd'hui à l'Assemblée la candidature de S. E. le Général PURDY-PACHA et du Colonel MASON-BEY, tous les deux de l'État-Major Égyptien, comme membres *honoraires* de la Société. Les travaux de ces deux vaillants officiers dans le Soudan et dans les Provinces Equatoriales ont beaucoup contribué au progrès de la géographie africaine, qui doit à S. E. Purdy-Pacha la première carte du Darfour et au Colonel Mason le relevé exact du Lac Albert.

La proposition est acceptée par acclamation.

Le Secrétaire Général donne lecture de son Rapport. Il commence par annoncer que le Comité vient de nommer M. DAUPHIN, Directeur des Écoles Civiles à Alexandrie, comme délégué de la Société dans cette ville ; ensuite il communique à l'assemblée le résumé de plusieurs délibérations prises par le Comité, dans l'intérêt de la Société et conclut : « Maintenant il ne nous reste qu'à travailler : *Laboremus*, et essayons de répondre par nos travaux à la confiance que le gouvernement, les associés et le monde savant



ont bien voulu placer en nous; *laboremus*, et par nos travaux nous pourrons répondre victorieusement à ceux qui, je ne sais pour quelles raisons, s'occupent à entraver, mais en vain, notre marche. Ils disent qu'une Société de Géographie en Égypte ne peut pas vivre ! Pardonnons à ces hommes *paucæ fidei et paucæ voluntatis*, et continuons nos travaux qui ont pour but le progrès de la science et l'honneur de l'Institution ».

Continuant son Rapport, le Secrétaire Général passe en revue la liste nombreuse de ceux qui sont tombés dans l'année 1879 et invite l'assemblée à donner un dernier adieu amical aux « morts de la Géographie ». Il cite et résume le travail, les œuvres, les souffrances de Johnston, Herz, Capitaine, Debaize, Mullens, Doogdun. Csillag, Patterson, Sergeant, qui ont péri tous au milieu de leur œuvre, après avoir fait concevoir les espérances les plus légitimes. Ce récit détaillé et émouvant est écouté avec la plus vive attention.

Le Président monte à la tribune : il déploie devant l'Assemblée une collection de cartes, photographies, vues, dessins, des régions dont il va parler : cette riche collection, qui appartient à l'État-Major Général, excite la surprise et l'admiration de l'assemblée, qui regrette que tant de trésors scientifiques ne soient pas livrés à la publicité. Après avoir indiqué l'importance de chacune des pièces exposées, le Président, dans une brillante introduction, fait un parallèle entre les dangers matériels de la guerre et les résultats scientifiques et notamment géographiques qu'elle produit souvent, résultats qui, à son avis, compensent en partie, à un point de vue d'intérêt général, les pertes qu'on éprouve. Ainsi arriva pour la guerre d'Abyssinie de 1876, qui a permis aux officiers de l'État-Major Égyptien de moissonner dans un pays, si peu connu scientifiquement, des données d'une importance capitale.

Le Président passe en revue l'histoire de la cartographie d'Abyssinie et démontre comment, malgré tant d'études, elle laisse beaucoup à désirer. Toutefois, dit-il, une lacune importante a été remplie par les études du Colonel Lockett, qui a suivi l'expédition égyptienne de 1876. En effet, à l'aide du rapport de cet officier qu'il a sous les yeux et des cartes exposées dans la salle, le Président résume les observations et les constatations importantes faites dans cette circonstance, observations et constata-

tions qui jettent une grande lumière sur les régions ainsi visitées.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la conférence tenue par le Président à ce sujet, conférence qui sera résumée dans le prochain Bulletin : nous constatons que l'attention de l'Assemblée, malgré les détails techniques dans lesquels l'orateur entrait souvent, a été toujours éveillée par l'intérêt de l'exposition et qu'elle a été saluée par des applaudissements prolongés.

Séance du 14 Mai 1880.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° *Proposition de Candidats.*

2° *Voyage de reconnaissance du pays entre Dara et Heufrah en Nahass (Mines de cuivre) dans le Dar Fertit, par S. E. le Général* PURDY PACHA.

3° *Les voyages arctiques et l'expédition du Prof. Nordenskiold*, par M. BONOLA, *Secrétaire Général.*

La séance est ouverte à quatre heures : malgré un *Kamsin*, qui souffle d'une façon terrible, les sociétaires et les invités se trouvent nombreux : on remarque parmi ces derniers S. E. Ismaïl-Pacha Eyoub, le conquérant du Dar-For.

Sur l'invitation du Président, le Secrétaire Général donne lecture d'une lettre de M. Wauters, Secrétaire de la Société Belge de Géographie, par laquelle il fait hommage à la Société Khédiviale de cinq ouvrages dont il est l'auteur, relatifs aux questions africaines.

Ensuite on passe au vote des candidats proposés comme Membres effectifs de la Société.

Sont élus :

M. le Dr JULES ARDOUIN, *Délégué de l'Intendance Sanitaire*, à Alexandrie ;

M. le Dr J. B. CIAMPINI, *Avocat* au Caire ;



M. Jacques Jabes, *propriétaire* au Caire ;

» le Dr P. V. Zucchinelti, *Avocat* au Caire ;

» V. Harari, *Chef de bureau au Ministère des Finances*, au Caire.

M. Bonola est invité à lire la première partie de sa conférence sur les voyages arctiques et sur l'expédition Nordenskiöld. Il commence par donner une idée générale du voyage de la *Vega* et de l'importance scientifique et commerciale de cette entreprise. Il passe ensuite en revue toutes les tentatives faites précédemment pour trouver le passage Nord-Est. Commençant par Sébastien Caboto qui fut le premier à mettre en pratique l'idée de rechercher ce passage en 1558, il retrace dans cette première partie de sa conférence toutes les expéditions de la Compagnie Anglaise de Russie, et les malheurs et les succès qui les accompagnèrent, donnant les détails de celles de Willoughby, Chancellor, Burrough, Pert et Jackmann. Puis il passe en revue les mémorables expéditions hollandaises, et termine, en s'arrêtant à l'émouvant épisode du premier hivernage boréal passé par Barentz et ses compagnons à la Nouvelle Zemble, épisode raconté avec une si touchante simplicité par Geritt de Ver.

Le Président annonce la conférence de S. E. Purdy-Pacha et saisit l'occasion pour dire quelques mots du pays que l'orateur va décrire. Il fait l'historique des connaissances qu'on avait sur le Dar-For avant la conquête égyptienne, et détaille l'importance du rôle qu'y a joué dans la conquête S. E. Ismail Pacha Eyoub. Par suite des mesures prises par cet intelligent et habile administrateur, les officiers de l'État-Major et principalement Purdy-Pacha, ont pu relever la carte du Dar-For, en apportant ainsi un matériel important à la cartographie africaine : il termine en proposant, au nom du Comité, de nommer S.E. Ismaïl-Pacha Eyoub, Membre Honoraire de la Société.

La proposition est accueillie par des applaudissements prolongés, et S. E. Ismaïl-Pacha Eyoub remercie l'Assemblée en termes émus.

La parole ayant été donnée à S. E. le Général Purdy, ce dernier expose dans la salle une grande carte du Dar-For dressée par lui et commence la lecture de son voyage. Cette lecture est écoutée avec la plus vive attention et l'auditoire suit avec le plus grand intérêt les détails que l'éminent général donne sur les pays parcourus et applaudit chaleureusement l'orateur.

Après quelques instants de repos, M. Bonola reprend la parole et passe à la seconde partie de sa conférence. Il continue l'histoire des expéditions et des découvertes le long de la route parcourue par la *Vega*, détaille tous les voyages d'Hudson, Minin, Sterlegoff, Tcheluskin, (1742) Prontschifscheff (1735), Laptef, Dechneff, Behring, Cook, Hedenstrom, Rodgers et Long (1867), etc.

Passant ensuite à l'expédition Nordenskiöld, l'orateur après avoir esquissé en peu de mots la vie de l'illustre professeur et ses voyages arctiques, raconte dans tous ses détails le voyage de la *Vega*. A l'aide d'une grande carte des régions arctiques dressée par lui et exposée dans la salle, il explique la route suivie par l'heureux navire, ses stations, et les corrections que les relevés de l'expédition et notamment du Lieutenant Bove ont rendues nécessaires aux cartes qu'on possède. Après avoir fait remarquer le mérite éminent des voyageurs de la *Vega*, il conclut en disant que cette expédition est la consécration la plus éclatante des mots du poète : *labor improbus omnia vincit.* Des applaudissements prolongés saluent l'orateur à la fin de sa conférence.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire Général,

F. Bonola



LISTE

DES

OUVRAGES REÇUS

Mars — Mai 1880.

Royal Geographical Society, London.

Proceedings. — **Mars, Avril, Mai 1880.**

Società Geografica Italiana, Roma.

Bollettino. — **Janvier, Février, Mars, Avril 1880.**

Société de Géographie, Paris.

Bulletin. — **Janvier, Février 1880.**

Sociedad Geografica, Madrid.

Boletin. — **Janvier, Février, Mars, Avril 1880.**

Société Belge de Géographie, Bruxelles.

Bulletin. — **N° 1. 1880**

Société de Géographie, Anvers.

Bulletin. — **Tome IV, Fascicule 6.**

Société Impériale de Géographie, Saint-Pétersbourg.

Notices. — N° 1. 1880.

Société de Géographie Commerciale, Bordeaux.

Bulletin. — N° 5, 6, 7, 8, 9, 10. 1880.

Société de Géographie, Genève.

Le Globe. — Tome II, Série IV. 1880.

Société Normande de Géographie, Rouen.

Bulletin. — Janvier et Février 1879.

Sociedad de Geografia y Estadistica, Mexico.

Boletin. — Tercera epoca, N° 6 y 7.

Société de Géographie, Marseille.

Bulletin. — Décembre 1879.

Société de Géographie, Oran.

Bulletin — N° 6.

Société de Géographie, Lyon.

Bulletin. — Juillet, Août, Septembre 1879.

La Exploradora, Association Euscara de Vitoria.

Boletin. — Tome. I. N° 1, 2.

Verein für Erdkunde, Metz.

Zweiter Jahres bericht pro 1879,

Société de Géographie Comm., S. Gallen.

Jahres bericht pro 1879.

American Geographical Society, New-York.

Bulletin. — N° 3. 1879.

The Metereological Society, London.

Quaterly Journal. — N° 34.

Société Asiatique, Paris.

Journal. — Tome XV 2,

Reale Academia dei Lincei, Roma.

Transunti. — Mars, Avril 1880.

Société Impériale des Naturalistes, Moscou.

Bulletin — N° 4, 1880.

Société d'Agriculture d'Alger.

Bulletin — N° 70.

Société Égyptienne d'Agriculture, Caire.

Bulletin — N° 3.

R. Society of Arts and Sciences, Mauritius.

Transactions et Proceedings 1860–1872.

Academie Royale, Copenaghen.

Bulletin — pour 1879 N° 3, pour 1880 N° 1.

Cosmos di Guido Cora, Torino.

Volume VI, N° I.

L'Exploration par M. Tournafond, Paris.

N° I73, 174 1880.

Oesterreichische Monatschrift für den Orient, Wien.

N° 3, 4.

Le Moniteur Industriel, Bruxelles.

The Financial and Mercantile Gazette, Lisbonne.

Le Moniteur Égyptien, Caire.

DONS

Ministère de l'Intérieur, Égypte.

Le Commerce Extérieur 1 vol. (deux copies édit. française et arabe).

Bulletin Trimestriel de la navigation dans le Canal de Suez N° 1.

S. E. Général Stone.

L'Indicatore Commerciale Egiziano, Anno 1880.

Departement of War (Etats-Unis).

Reports of Inspection in the summer of 1877 by Shéridan et Sherman. Washington 1877 1 vol.

Dr Dutrieux (*auteur*)

Contribution à l'étude des maladies en Afrique, Bruxelles 1880.

Verein für Naturknnde, Cassel.

Bericht vom 18 Apri 1878 bis dahin 1880.

Société Helvetique des Sciences Naturelles.

Actes Réunion de S. Gall, Idem de Berne.


A. J, Wauters (*auteur*)

Karéma, *broch.*

Niger et Benoué, *broch.*

Le Capitaine Cambier, *broch.*

Le Zambése, 1 *vol.*


CARTE
D'UNE
RECONNAISSANCE DE DARA A HEUFRAH EL NAHASS
OU
MINES de CUIVRE
FAITE PAR LE GÉNÉRAL
PURDY PACHA
1876
LÉGENDE
Positions astronomiques.
1. 2. 3. Hauteur en pieds anglais.
Résidence des Mudirs.
Longitude Est du Méridien de Greenwich.
W. Welghit
Wady Amoor
DARA
1522
Bir Edda
Bain Gozaine
Geraew
Wady Shoivan
Villages des
Arabes Zagaouid
El Obeyad
Gebel Dabla
Wel Obeyad
Wady Higez
W. el Kirkiri
W. Gabar
Arabes Birgil
el Fazzara
Wom Secir
Gargar
Arabes Husseinat
DAR BEGO
Route à Dar Bego
Route de Dar Bego
DAR FELLATAH
DAR MASSALAT
Bir Allary
Gereda
Mouela
Tigla
Sul-bel-Bonaya
Limites de Darfur et la Province du Bahr el Gazal
Wald el Hamas
Lac rempli pendant les pluies
Wady Balbati
Bir Tawilah
W. Haldarie
Marefinah
Wady Anderaba
el Taeth
Woshoo
Hembetti
DAR KALAKA
ARABES HABANIEH
Kobesh 1954
Om Siefah
Gemamizo
Village de Mellem
El-Akhder
Bahr el Rigel
Om Sebekher
Ras el Fil
Taimo 1447
Bir Gebaesh
Lac om Choutour
EL HALLAH OU PAYS SAUVAGES
Dans ces forêts se trouvent l'Eléphant, le Rhinocéros, la Giraffe, le Buffle et le Bœuf sauvage, l'Autruche
et plusieurs espèces d'Antilopes. Le pays est habité seulement par des chasseurs Habanieh.
Bagaga
Mines de Fer
Geb
Dango 1515
Bahr el Arab
Province du Bahr el Gazal
Henfrah
Mines de Cuivre
Bahr el Fertit
DAR FERTIT
12
11°30
11
10°30
10
24°
24°30
25°
25°30

Numéro 9 et 10. — Août et Novembre 1880.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

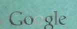
DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE

LE CAIRE
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

1881.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



IMPRIMERIE DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL ÉGYPTIEN.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

Numéro 9. — Août 1880.

Numéro 10. — Novembre 1880.

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

1881.

1881 July 27.
Gift of
the Society.

Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie
DU CAIRE

MÉDINE, IL Y A VINGT ANS.

SOUVENIR D'UN VOYAGE A LA SUITE DE S. A. SAÏD-PACHA

par le Colonel MOHAMED BEY SADIK (*)

(*Suite*)

A la porte, par laquelle nous sommes entrés dans la ville sainte et qui s'appelle Bab-el-Gami, la garnison turque nous attendait en grande tenue et rendit à S. A. les honneurs d'usage.

Avant cette porte se trouve une place très-vaste, où les pèlerins se réunissent; dans cette place, qui s'appelle Manakha, il y a une mosquée : dans l'enceinte de la ville il n'y a d'autres mosquées que celle du Prophète.

Après un instant de repos au Manakha, je me choisis un guide et j'entrai dans la ville, en me dirigeant aux Bazars.

La marche totale, mesurée à la chaîne, depuis Wagh jusqu'à Médine a été de kilomètres 417,^{800} .

La ville de Médine n'est pas grande.

Les Médinois me parurent des gens pauvres : ils sont d'une couleur brun foncé et d'une apparence chétive ; la plupart sont

(*) Voir la première partie dans le Bulletin N° 8.

d'origine hindoue et vivent du métier de guide des pèlerins qui se rendent au tombeau du Prophète : on les appelle Mouzaouir, mot à double sens, qui signifie *guide* et *faux*.

Le commerce est tout dans les mains de négoçiants Maquaquois (de la Mecque) et le principal article en sont les dattes, qui sont de différentes espèces et jouissent d'une grande renommée.

Les autres fruits du pays, tels qu'une espèce d'orange très-aigre et qui s'appelle *Lime*, des citrons doux et aigres, des carottes, des radis, des oignons, quelques légumes, faisaient défaut à notre arrivée, vu que ce n'était pas l'époque du pèlerinage : du reste ils y sont très-rares. Le blé qu'on cultive dans les environs est de qualité inférieure : c'est l'Egypte qui fournit le blé à la ville soit pour les négociants, soit pour les pauvres, qui y sont en grand nombre et auxquels on en fait annuellement de larges distributions ; il y a aussi une quantité de *seckiehs*, où hospices pour les indigents.

A Médine tout est très-cher ; un pain de mauvaise qualité coûte 20 paras. (La piastre égyptienne, le talari autrichien qui est très-répandu, et la colonate d'Espagne y ont la même valeur qu'en Egypte ; la guinée y perd cinq piastres).

Les maisons de Médine sont peu larges et n'ont pas de cour ; elles sont ordinairement à deux étages et quelquefois à trois, et on les loue trés-cher à l'époque du pèlerinage.

Les bazars que j'ai parcourus pour arriver à la mosquée, ne dépassent pas, comme aussi les rues principales de la ville, cinq mètres de largeur ; les boutiques et l'étalage des marchandises y sont à la manière arabe.

Arrivé à la porte sud-ouest de la mosquée, porte dont le nom est Bab-el-Salam, on trouve en entrant, une belle galerie de quatre-vingt-cinq mètres de longueur sur huit de largeur.

L'intérieur de la mosquée est bien espacé et forme un trapèze dont la hauteur est de 155 pics turcs ou mètres 116,^{25} :

sa largeur du côté Sud est de 115 pics, et du côté Nord de 88 pics.

On y voit une grande quantité de colonnes en pierre richement travaillées ; ces pierres proviennent d'une montagne voisine ; vu la difficulté du transport, on n'a pas pu avoir des colonnes en marbre, mais en marbre est le pavé, qui est toujours couvert de tapis de grande valeur.

La mosquée a été récemment réparée et enrichie par le Sultan Abdul-Medjid.

La galerie que je suivais, aboutit directement au tombeau de MOHAMMED.

Le tombeau est entouré d'une grille rectangulaire en cuivre qui monte jusqu'au plafond et qui est d'un travail exquis ; le côté de la grille est de 16 mètres.

A travers la grille, à la distance d'un mètre et demi, on voit le tombeau entouré d'une cloison qui s'élève jusqu'au dôme.

Le tombeau est couvert d'un drap vert, à 80 centim. du pavé et dans la direction de la tête du Prophète on voit suspendue au tapis une riche monture en or, où l'on remarque un magnifique diamant de la grandeur d'un œuf de pigeon et qui pèse 92 kirats et, au-dessous, une émeraude octogone d'une valeur inestimable.

A côté du tombeau de Mohammed et dans la même enceinte se trouvent les tombeaux d'Abou-Beker et d'Omar.

Le pèlerin qui veut suivre exactement les usages doit entrer par la porte de Bab-el-Salam, et suivre la galerie jusqu'à la chaire qui se trouve à gauche ; après celle-ci vient la niche qui s'appelle Mihrab ; il doit s'arrêter entre ces deux points et y faire une courte prière, après il continue sa marche et arrive à la grille où sont pratiquées trois ouvertures rondes assez larges pour y pouvoir passer une main.

Là, il doit s'arrêter, à un mètre de distance, avant la première ouverture, qui correspond au tombeau de Mohammed et, les



deux mains croisées sur la poitrine, répéter les prières que le guide récite.

Ensuite, faisant un pas à droite, il va se trouver en face de la seconde ouverture, correspondant au tombeau d'Abou-Beker : là il continue de répéter les prières que le guide récite, et après, par un second pas à droite, il vient se placer en face de la troisième ouverture, par laquelle il voit le tombeau d'Omar et où il continue de répéter les prières suggérées par le guide.

Après on passe à l'est du tombeau et on s'arrête devant la fenêtre du milieu, des trois qui s'y trouvent, d'où l'on voit toujours le tapis sacré; ici on récite des prières aux quatre archanges. Après les trois fenêtres on arrive à la porte du Sanctuaire, qu'on appelle Bab-el-Saïda-Fatma ; là on fait ses salutations, et par un demi-tour à droite et laissant la porte derrière soi, on se trouve en face du Baky, ou cimetière ; on récite alors des prières pour les morts, et après on se retourne à gauche, c'est-à-dire au nord, et on prie pour Sidi-Hamza, oncle de Mohamed, enseveli aux pieds du Mont Ohoue.

Rétrogradant enfin par le même chemin on rencontre une niche qu'on appelle Kiblet-el-Moddaa ; on tourne à droite et on se trouve de nouveau en face du tombeau de Mohammed ; on y récite des prières et on passe ensuite près de la niche d'Osman où finit la cérémonie.

Un visiteur non musulman y serait immédiatement égorgé, à moins qu'il soit bien déguisé et protégé par un musulman de grande considération.

La mosquée a cinq portes : Bab-el-Salam et Bab-el-Rahma à l'ouest; Bab Gabaïl et Bab-el-Nissas à l'est ; Bab-el-Tavassaoual au nord. Elle a aussi cinq minarets, un à chaque angle et le cinquième à côté de la porte El-Rahma.

Au milieu de l'enceinte se trouve un petit carré de 10 mètres de côté, où sont plantés des dattiers ; on prétend que c'était le jardin de Fatma, fille du Prophète.



J'ai eu le bonheur de pouvoir prendre un plan exact de la mosquée et une vue photographique de sa façade du sud, ainsi qu'une vue générale de la ville prise du Tophané, le fort qui est à droite de la porte Bab-el-Gami.

Le cimetière Baky, dont j'ai parlé plus haut et où est ensevelie la famille de Mohammed, se trouve à l'est de la mosquée et en est séparé par un quartier.

Le Baky a la forme d'un parallélogramme de 200 mètres de longueur et est entouré d'un mur, au-delà duquel on voit une grande plaine verdoyante, parsemée de dattiers, qui forment des groupes et des bosquets très-pittoresques ; c'est de là aussi qu'on voit, dans la direction du nord, le Mont Ohuoe et le dôme du tombeau de Sidi Hamza, à trois quarts d'heure de marche. La route qui y conduit est bordée de terrains cultivés et d'arbres, elle est très-fréquentée par les habitants de la ville, auxquels elle sert de promenade, notamment le jeudi, jour de visite au tombeau susdit.

L'eau pour Médine et les jardins est fournie par un canal qui s'appele Aïn-el-Zarka, construit par Abdul-Malek fils de Marvan, cinquième Calif Ommiade.

Le jour de notre arrivée les soldats égyptiens campèrent au Manakha ; mais le lendemain ils sortirent de la ville et s'établirent non loin du jardin de David Pacha, qui se trouve à un kilomètre de la ville.

Dans ce même jardin et dans une belle maison qui s'y trouve, fut logé Son Altesse; jardin et maison appartenaient à la veuve de David Pacha, qui était un ancien gouverneur de Médine ; on parlait avec beaucoup de respect de cette dame, renommée par sa grande générosité envers les pauvres. On raconte que pendant l'insurrection des Bédouins, qui eut lieu deux ans avant notre voyage, tandis qu'on saccageait toutes les maisons situées hors de la ville, les pilleurs, non seulement respectèrent la mai-



son de cette dame, mais y mirent des gardes afin que d'autres insurgés n'y pussent porter aucune atteinte.

Ce fut Khalid Pacha, le gouverneur que nous y avons trouvé, qui combattit ces malfaiteurs et les chassa complétement de la ville.

Le jeudi, dans l'après-midi, le Chérif de la Mecque, Abdallah, arriva à Médine; S. A. Saïd-Pacha, après avoir visité le tombeau du Prophète, fit don de cinq mille guinées pour les pauvres, d'un canon et d'une quantité de poudre pour la défense de la ville contre les bédouins, en cas de nouvelle attaque, et céda à la veuve de David Pacha la partie du jardin et des dépendances qui étaient propriété du gouvernement égyptien.

Ces largesses enthousiasmèrent la population.

Le Samedi matin, 6 Chaban, cinq jours après notre arrivée à Médine, nous reçumes l'ordre du départ.

On prit la route de Jambo-el-Bahr : après $10,^{125}$ kil. de marche nous atteignîmes Abiar Aly, qui est un endroit à terrains cultivables; en effet, nous y vîmes des cabanes, des puits d'eau douce peu profonds et des cultures de légumes, d'orge et des dattes.

Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, 7 Chaban, nous fîmes halte à la distance de 28 kilomètres au puits nommé Bir-el-Charoufi. Pendant le trajet, à dix kilomètres de distance de Abiar-Aly, nous avons rencontré un défilé entre deux montagnes peu élevées, dont la largeur est dans quelques endroits de deux kilomètres, dans d'autres, où les montagnes s'élèvent un peu plus haut, seulement de 400 à 500 mètres, au commencement du défilé on voit au milieu un énorme rocher, qui, sur une longueur de 50 mètres, ne laisse de côté qu'un étroit passage de 10 mètres.

Après nous être reposés trois heures et demie au Bir-el-Charoufi, nous reprimes la route, et à kilom. $3,^{500}$ de distance, nous rencontrâmes un passage de 10 mèt. de largeur aboutis-



sant à une plaine assez large et longue d'un kilomètre, et au delà un autre plaine plus grande.

Le coucher du soleil survenant, nous y dûmes établir notre campement.

La marche totale de cette journée fut de kil. 36^{500} des puits d'Aly et de kilom. $46.^{625}$ de Médine.

Le lendemain, 8 Chaban, nous suivîmes pendant kilomètres $2^{50)}$, une route tantôt large, tantot étroite, resserrée entre deux montagnes, dont la hauteur varie de 300 à 400 mètres : ensuite, elle se rétrécit jusqu'à 10 mètres, entre deux mamelons, pour aboutir à une vallée de la longueur d'un mille ; ici elle se rétrécit encore à 10 mètres entre deux rochers ; après elle s'élargit jusqu'à 50 mètres, pendant un trajet de kilomètres 2^{500}. Là se trouvent les traces d'un ancienne bâtisse et d'un abreuvoir ; plus loin, à la distance de 3 kilomètres on trouve les tombeaux appelés El-Choada ; cet endroit est mémorable dans l'histoire de MAHOMMET. La route qui était élargie jusqu'à 500 mètres, se restreint de nouveau à 100 mètres.

De Médine à ce point il y a donc kilom. $56,^{125}$.

De El-Choada au puits Bir-el-Raha où nous arrivâmes, il y a la distance de kilom. 18^{500} avec une route très-large ; après deux heures de repos nous continuâmes notre marche entre des montagnes et monticules jusqu'à une source qui se trouve à kilom. $4,^{400}$ de Bir-el-Raha.

A kilom. $2,^{2\,0}$ de la source, nous sommes entrés dans une vallée assez grande et d'une longueur d'un demi kilom. et parsemée d'arbres épineux.

A kilom. 5 de la vallée nous atteignîmes le puits Bir-Abbas, à côté duquel il existe un fort. Là nous fîmes halte après un parcours de kilom. 44, soit à kilom. $90,^{625}$ de Médine.

Le mardi, 9 Chaban, nous entrâmes dans le fameux défilé de Godayda, qui s'élargit jusqu'à 200 mètres, entre des élévations continues de 300 à 500 mèt. de hauteur.



Les troupes marchaient sur deux rangs, les fusils chargés et au milieu la suite de Son Altesse et les bagages. Six cents soldats de Médine battaient la route sur les flancs des montagnes, de chaque côté du défilé.

Après 5 kilomètres de marche le défilé s'élargit jusqu'à 500 mètres ; le terrain à gauche est cultivé ; on trouve des traces de culture aussi à 9 kilom. plus en avant et enfin des champs de maïs et d'orge, entourés d'un petit mur d'enceinte à 2 kilom. plus loin.

Continuant notre marche, nous vîmes, à 700 mètres de cet endroit, un puits à gauche entouré de champs cultivés et de cabanes, et $3,^{800}$ kilom. plus avant les restes d'un abreuvoir.

A $2,^{800}$ kilom. on rencontre encore à gauche, au pied de la montagne, un puits et un *sebil* (abreuvoir) et non loin de là des restes de constructions. Un kilom. plus avant on voit des cultures, et plus avant encore d'une centaine de mètres, des restes de bâtisses sur le flanc de la montagne, et enfin, après un kilomètre de marche, on arrive à la ville de Godayda, qui se trouve à droite de la route, sur la montagne.

A 100 mètres de la ville il y a un fort et une mosquée qui s'appelle Gami-Abdul-Rehim-el-Boraï ; la distance du commencement du défilé à la mosquée est de 17 kilom.

La ville de Godayda est située gracieusement au milieu des jardins alimentés par des ruisseaux qui coulent des montagnes voisines ; on y trouve beaucoup de dattiers ; dans le bazar on y vend du *Huma*, du baume, des melons, des légumes, des dattes et des éventails en feuilles de dattiers ; mais les alentours sont rendus dangereux par les Bédouins brigands qui y habitent.

Après Godayda le défilé continue encore : à 500 mèt. de la mosquée il court pendant 90 mèt. encaissé entre deux montagnes d'une hauteur de 200 mètr. pas plus large de 20 mèt., puis il s'élargit jusqu'à 500 mètr. et il se rétrécit de nouveau à 50 et 40 mètr. Enfin à 2 kilom. de la mosquée il finit.

La longueur totale de ce défilé si dangereux est de 19 kilom. Sa direction est toujours en zig-zag.

La plaine qui suit le défilé est charmante ; le terrain tout couvert d'une herbe qui ressemble au *bersim*, les nombreux dattiers qui charment la vue, les ruisseaux qui y font courir leurs eaux en abondance, l'air pur, l'ombre des arbres, la fraîcheur consolante nous invitaient à y faire une halte.

Après une heure et demie de sieste, nous reprîmes la marche ; le terrain qui s'était transformé en vallée entourée de montagnes très-élevées, aboutit, après 8 kilom. à une impasse d'où on sort en franchissant un rocher de 7 mètres de hauteur qui l'obstrue. Au delà on rencontre une seconde vallée semblable à la précédente où après une marche de 2^{500} kilom. nous atteignîmes le fort Kalât-el-Hamra.

La marche de cette journée, de Bir-Abbas à Hamra a été de 32 kilom. La distance de Hamra à Médine est de $122,^{205}$ kilom.

Le fort de Hamza a une garnison et des canons ; il est entouré de cabanes ; il y a aussi un bazar où l'on vend des dattes des pastèques, des oignons et des légumes.

Le 10 Chabân nous prîmes à gauche du fort. A 2 kilom. 1/2 de distance la route se bifurque ; la ligne à gauche conduit à Saffra, Badr et Huneine ; celle de droite à Bir-Saïd : nous suivîmes cette dernière.

Après avoir passé par une gorge de 20 mètres de largeur, nous entrâmes dans une vallée de la largeur d'un mille, bordée par des monticules et des rochers.

Au bout de 5 kilomètres la vallée arrive à la largeur de 2 kilomètres 1/2 ; là on trouve un puits et une route qui se dirige à droite.

A 500 mètres plus loin du puits la vallée se rétrécit jusqu'à 50 mètres et après un kilom. elle est fermée par la jonction des montagnes qu'on est obligé de franchir sur un parcours de 100 mètres.



Alors on entre dans le défilé Nakr-el-Far, où à peine deux chameaux peuvent passer de front. Le chemin y est difficile par la grande quantité de pierres dont le sol est jonché ; le défilé n'est long que de 100 mètres ; puis la route s'élargit jusqu'à 100 mèt. et à 2^{100} kilom. on entre dans une vallée très large, de la longueur de 12^{500} kil. parsemée de rochers et de monticules. On sort de la vallée par une pente de 20 mètres de longueur et on marche sur un terrain rocailleux jusqu'à un puits appellé Bir-Saïd, dont la distance de Hamza est de 25 kilom. Ce puits est éloigné de la route de 500 mètres.

Après un repos de deux heures, nous franchîmes un passage entre deux rochers, éloignés l'un de l'autre seulement de 10 mètres et avons continué notre marche entre des rochers et des monticules pendant kilom. 6^{800}, en arrivant ainsi à une plaine sablonneuse et large, où après une marche de 5^{500} kilom. nous campâmes pour y passer la nuit

La ligne parcourue était de 11 kilom. de Bir-Abbas ; de 36 kilom. de Hamza et de 158^{625} de Médine.

Le jeudi, continuant notre route, nous avons vu que l'extrémité de cette vallée sablonneuse était couverte d'arbres épineux qu'on nomme *Om ghilane* et après une marche de 39 kilom. sans nous arrêter, nous arrivâmes à Yambo-el-Nakhl, qui se trouve à 50 kilomètres de Bir-Saïd et à kilomètres 197^{625} de Médine.

C'est un endroit espacé, entouré de montagnes ; on y voit des habitations et des terrains cultivés ; l'eau ne se trouve qu'à cinquante centimètres au-dessous de la surface du sol ; on y cultive des légumes et notamment le Bami ; les dattiers sont enfouis dans le sable, de sorte que leurs branches sont à la portée de la main et parfois tout près du sol.

Une autre route nous eut pu conduire à Yambo-el-Bahr, mais la mauvaise qualité d'eau qui s'y trouve (elle provient des pluies et est conservée dans des citernes) et son prix élevé nous



engagèrent à passer par cette route sablonneuse et plus longue, c'est vrai, mais pourvue d'eau bonne et salubre.

Le lendemain après-midi, nous reprîmes la marche, continuant ainsi pendant une partie de la nuit, par un magnifique clair de lune, jusqu'à Yambo-el-Bahr.

Yambo-el-Bahr est un port de commerce sur la Mer Rouge. Il y a des boutiques, des cafés, des mosquées. Les habitants sont des Bédouins.

La distance de Yambo-el-Nakl à Yambo-el-Bahr est de 39^{500} kilom. et de Médine à ce port de kilom. 237^{125}. Des bateaux à vapeur attendaient depuis dix jours Son Altesse dans le port; le lendemain nous prîmes le large et le 17 Chabân, à la nuit, par le train de Suez, nous rentrâmes au Caire.

MOHAMED-BEY-SADIK.

UGANDA ET LAC VICTORIA (*)

PAR

M. C. T. WILSON de la Mission Anglicane,

Membre Honoraire de la Société Khédiviale de Géographie.

(Traduit de l'Anglais).

Pavenham Vicarage.
Bedford, le 19 Octobre 1880.

MON CHER GÉNÉRAL,

Je dois vous présenter mes excuses de ne pas avoir répondu plus tôt à votre dernière lettre ; elle arrivait au moment de mon départ ; aujourd'hui, de retour de mon voyage, je m'empresse de le faire.

J'ai été touché de l'honneur que m'a fait la Société Egyptienne de Géographie, en me nommant Membre honoraire ; veuillez être mon interprète auprès des Membres de la Société et auprès des Membres du Comité qui m'a proposé, en leur exprimant mes plus sincères remerciements.

Les marques de bienveillance que j'ai maintes fois reçues des Officiers égyptiens, dans le Soudan et ailleurs, me font regarder avec un intérêt spécial et une amitié reconnaissante, tout ce qui regarde l'Egypte.

(*) Voir le Compte-Rendu de la Séance du 19 Novembre 1880.



Je vous envoie, avec cette lettre, la notice que je vous avais promise sur l'Uganda et le Victoria-Nyanza. Je regrette qu'elle soit si courte; je suis dans ce moment très occupé; mais si, à l'avenir, vous le désirez, je vous donnerai avec plaisir d'autres détails sur mes voyages dans cette partie de l'Afrique.

Veuillez agréer, etc.

C. T. Wilson.

A S. E. le Général Stone Pacha,
Président de la Société Khédiviale de Géographie.

UGANDA ET LAC VICTORIA.

Le pays d'Uganda est situé au Nord, Nord-Ouest et Ouest du Lac Victoria. Ses limites sont : au Nord, le 1° 30' de latitude Nord ; à l'Est, le Nil ; à l'Ouest, le 31° de longitude Est de Greenwich ; le fleuve Kagera, au Sud.

Le pays se compose de plusieurs provinces, dont voici les principales : *Uddo*, entre le Kagera et le Katonga ; *Chagwe* qui en forme la partie N.-E., et *Singo* à l'Ouest.

La nature du pays varie considérablement dans ses différentes parties ; sur les bords septentrionaux du Lac jusqu'à Katonga s'élèvent des collines à sommets plats d'une hauteur de 400 à 600 pieds. Ces collines ont entre elles des vallées profondes et étroites, boisées de magnifiques forêts et de masses presque impénétrables de fougères d'une grande variété d'espèces. A travers les forêts, des rivières coulent lentement vers le lac ; leurs lits sont presque remplis de papyrus et de lis aquatiques ; d'innombrables perroquets fréquentent ces forêts et des troupes de singes gris s'amusent sur les branches des arbres ; les clairières laissent voir des masses de papillons de toutes couleurs, miroitant dans l'espace comme des arcs-en-ciel vivants.

En s'éloignant de la côte, les collines s'abaissent et les vallées s'élargissent ; le dattier sauvage remplace les arbres de la forêt, et les cannes, et les hautes herbes remplacent les fougères ; plus loin, les collines disparaissent, tout devient vallée où l'on rencontre ces rivières marécageuses, que Speke nommait ***Rush-Drains***, et qui ont souvent un mille de largeur. Des éclaircies et des fourrés couvrent la surface du pays, où l'éléphant, le buffle,



le lion, le rhinocéros, l'élan et diverses espèces d'antilopes vivent sans être dérangés.

La contrée est une merveille de fertilité et peut nourrir une population dix fois plus grande que celle qui l'occupe actuellement. Cette fertilité vient de l'abondance d'humidité et de chaleur qui y règnent toute l'année simultanément. Le pays est traversé par un réseau de rivières et situé dans la zone des pluies perpétuelles ; en effet plus ou moins, la pluie y tombe tous les mois; elle est très abondante en avril, mai, septembre, octobre et novembre ; les sept autres mois sont peu pluvieux en comparaison des cinq nommés. Pendant la saison des pluies, l'eau tombe ordinairement en orages qui arrivent avec une régularité extraordinaire. D'après nos observations la somme d'eau tombée dans l'année n'est pas excessive ; elle serait seulement de 50 pouces.

La banane forme la nourriture principale de la population ; la contrée en produit une grande variété d'espèces ; sa culture et celle de la pomme de terre douce sont les principales du pays.

On y trouve aussi le maïs, le dourah, le tulaboun, du tabac, des courges, la tomate, deux ou trois espèces de fèves, une espèce de colocasia (*helmia-bulbifera*) ; tout cela est cultivé par les Waganda, avec quelques autres légumes indigènes. Les marchands arabes de Zanzibar ont introduit le papaja, le guava, le riz ; les oignons, les radis, *l'hibiscus-esculentus*, qui sont venus du Soudan, se propagent graduellement dans le pays. Le *ficus-ludia*, l'arbre dont l'écorce sert pour la fabrication du drap indigène, se trouve dans tous les jardins, prêt à servir dès qu'on a besoin d'un habillement nouveau. Voici la manière de fabriquer ce drap : l'écorce de l'arbre, qui est très épaisse, est enlevée, d'une seule grande pièce ou rouleau. La surface extérieure, qui est spongieuse et pleine de sève, est placée sur un grand morceau de bois dur soigneusement nivelé et lissé ; l'écorce est alors rapidement martelée par deux ou trois hommes avec des marteaux circulaires en bois dont le plat est cannelé,

ce qui donne à l'écorce l'apparence d'un tissu. Les têtes des marteaux sont faites d'un bois fin, dur et lourd ; elles ont environ six pouces de diamètre. L'écorce, au moyen de ce martelage, s'étend comme l'or sous la main du batteur ; lorsque l'étoffe est réduite à l'épaisseur voulue, elle est suspendue pour la faire sécher ; plus tard, les bords en sont taillés, et les trous, s'il y en a, sont très habilement raccommodés. Si le morceau d'écorce n'est pas assez grand pour former une robe, deux morceaux de cette étoffe sont cousus ensemble. Le fil employé pour ces coutures est généralement fabriqué avec des racines fibreuses de diverses plantes.

Il y a dans cette toile naturelle des qualités différentes, comme douceur et finesse ; certaines contrées sont renommées pour leurs belles productions ; les meilleures ont une couleur rouge de brique ; souvent elles sont teintes en plusieurs couleurs et agrémentées de dessins.

Les arbres dont l'écorce a été enlevée sont immédiatement et soigneusement enveloppés de feuilles de bananiers jusqu'à ce que la nouvelle écorce se forme avec le temps ; rien n'y paraît plus si ce n'est le bourrelet qui se forme en anneau autour de l'arbre à l'endroit où le couteau avait opéré la section. Cette opération, à part l'emploi de la matière, est absolument celle pratiquée sur les chênes à liège.

Les Waganda démontrent une grande habileté dans leurs industries, surtout dans le travail des métaux. Leurs lames, leurs couteaux, faits avec le fer du pays, sont très bien exécutés. Ils travaillent également bien le bronze et le cuivre qui leur sont importés de Zanzibar ; M'tesa m'a montré des étuis de cartouches en bronze faits par ses forgerons qui s'ajustaient aussi exactement que s'ils avaient été faits par des tourneurs, tandis qu'ils n'étaient que fondus. Ces ouvriers peuvent aussi convertir des fusils à silex en fusils à percussion.

La religion des Waganda est semblable à celle de beaucoup de



tribus de nègres ; ils croient à un Dieu suprême qu'ils appellent Katonda, *le Créateur* ; il a fait, disent-ils, l'homme, le monde et tout ce qui existe ; ils ne lui font aucune prière et ne lui rendent aucun hommage, car ils le considèrent trop élevé pour faire attention aux affaires terrestres. Ils croient aussi à plusieurs *Lubaris,* ou démons, qui résident en différents endroits et qui possèdent un pouvoir sur diverses choses. Le plus puissant de ces Lubaris s'appelle *Mukasa*, l'Esprit du Nyanza, une espèce de Neptune, très respecté partout dans le pays, surtout par les bateliers qui ne manquent jamais, avant d'entreprendre un voyage, de lui faire des offrandes de bananes jetées religieusement dans le lac. On croit que ce Mukasa prend de temps en temps résidence dans une personne qui devient immédiatement l'oracle du Dieu et reçoit le pouvoir de prédire les événements, de guérir les malades, de faire éclater les orages, la guerre, la peste, etc. En ce moment c'est une femme, qui a la réputation d'être la résidence choisie de ce Dieu.

Deux autres Lubaris, portant les noms de *Chiwuka* et *Neuda* sont les Dieux de la guerre. On suppose qu'ils occupent certains arbres dans diverses parties du pays. Chacun de ces arbres a son prêtre pour le soigner, le garder et recevoir les offrandes pour le Dieu. Ces offrandes faites en temps de guerre, par des personnes qui vont à la bataille, se composent de chèvres, de moutons et de bœufs ; ils doivent être tous de couleur noire ; ces bêtes ne sont pas sacrifiées, mais on doit les livrer vivantes au prêtre, qui les reçoit au nom du Dieu.

Un autre Lubari demeure, dit-on, sur le sommet de la haute montagne, Gambaragara (Mont Gordon Bennett de Stanley) et sa spécialité est d'apporter la petite vérole.

Après les prêtres des Lubaris, viennent de nombreux Mandwa « Médecins », qui fabriquent des charmes contre les maladies, les morsures de serpents, etc.; ils prétendent avoir le pouvoir de faire venir la pluie, le vent et de les arrêter au

besoin. Ils se servent aussi contre les maladies de remèdes faits de diverses plantes et d'écorce d'arbre; ils réussissent quelquefois à guérir et maintiennent ainsi leur crédit avec les indigènes, qui continuent à croire à leurs charmes et à leur pouvoir sur le vent et la pluie.

Les Waganda ont de nombreuses fables, concernant les animaux, et qui ont maints points de rassemblance avec les fables des autres peuples. La fable suivante du crocodile et du lièvre, peut servir de modèle.

« Dans le temps passé le crocodile et le lièvre firent un traité d'alliance;

Ce traité étant conclu, le lièvre demanda au crocodile la permission de visiter sa maison. Le crocodile y consentit et les deux amis s'acheminèrent ensemble vers l'autre côté de l'île où le crocodile avait sa hutte. Arrivés là, le crocodile demanda la permission de présenter sa femme et ses enfants pour rendre leurs hommages au lièvre, pendant qu'il s'absentait un peu pour chercher un cadeau à son allié.

La femme, les enfants présentèrent leurs respects au lièvre; puis la femme sortit pour couper des bananes dans le jardin.

Le lièvre se trouvant seul avec les enfants les tua tous et les mangea.

Alors, craignant le retour du crocodile et la découverte de sa trahison, il sortit de la hutte et dit à la femme du crocodile: « mon amie, je vois que toutes les maisons de l'autre côté de l'eau sont en flammes; appelez vite votre mari et qu'il me transporte à la terre ferme pour éteindre l'incendie». La femme du crocodile appela son mari, lequel prit le lièvre sur ses épaules et se mit à l'eau en nageant rapidement pour opérer la traversée.

La mère crocodile retournant à la maison y découvrait la trahison du lièvre.



Alors, elle revint en courant et criant au bord de l'eau : « crocodile! crocodile! ». Celui-ci faisait tant de bruit dans l'eau qu'il ne put bien comprendre ce que lui disait sa femme; il le demandait au lièvre, qui répondait: « elle dit que vous devez vous hâter de me porter à la côte, car toutes les maisons sont en feu ».

Le crocodile redoublait d'ardeur. Une fois arrivés à terre le lièvre se sauva et le crocodile regagna sa maison où sa femme le reçut avec ces mots : « vous êtes stupide : je criais pour vous dire que notre hôte avait mangé tous nos enfants! »

La langue des Waganda est de la famille des langues africaines Bantu ; c'est une langue synthétique ; toutes les inflexions des verbes et autres parties du discours se forment par des préfixes qui s'attachent aux racines des mots ; les verbes ont des préfixes distincts pour représenter le sujet, l'adjectif relatif et les temps ; ces préfixes se joignent tous à la racine du verbe, ou radical, de manière que ce qui formerait en anglais toute une phrase, est représenté dans cette langue par un seul mot. A l'entendre parler, la langue d'Uganda peut paraître très lourde à une oreille européenne, mais elle est pourtant très douce ; elle ressemble à l'italien ; elle a de nombreuses voyelles et n'a pas de sons gutturaux.

Comme tous les peuples sauvages, les Waganda n'ont pas d'écriture ; un des premiers travaux qui s'imposait à mes collègues et à moi, c'était de tacher d'écrire cette langue. Nous y avons réussi assez bien en adoptant le caractère romain comme le plus convenable au génie de la langue des Waganda ; nous avons trouvé qu'avec vingt-quatre lettres, en laissant de côté le *q* et l'*x*, nous pouvions représenter tous les sons de cet idiome. Le système adopté par nous est une modification de celui de Lepsius.



Je passe maintenant à la description du Lac Victoria ou Nyanza; dans beaucoup de cartes, surtout dans les cartes françaises et allemandes, le nom de *Lac Ukéréwe* est appliqué au Nyanza; mais ce nom n'est pas connu par les peuplades qui habitent les bords du lac. Le seul nom sous lequel ce lac est connu par elles c'est celui de *Nyanza* ou *Nyanja*, qui signifie *Mer* dans les langues des pays voisins. Ce nom de Nyanza est particulier à ce lac et n'est appliqué à aucune autre des grandes masses d'eau de l'Afrique Centrale. Le Tanganika et le Nyassa ne sont connus que par ces noms, et le Lac Albert, par celui de *Luta-Nzige* ou *M' Wuta-Nzige*, dans différents pays.

Les caractères des bords du lac diffèrent beaucoup suivant les lieux. Dans l'Uganda, la côte est ordinairement plate, bien boisée, avec des collines aux sommets tronqués, à une petite distance dans l'intérieur des terres; la plage est généralement sablonneuse et quelquefois entrecoupée de falaises d'une roche conglomérée métamorphique contenant une grande proportion de fer.

Au coin Nord-Ouest du lac se trouve un groupe considérable d'iles; ces îles, au nombre d'environ quatre cents, ont chacune un nom distinct, mais l'archipel est connu sous le nom générique de *Seoc;* un grand nombre de ces îles sont habitées. Elles sont, en général, élevées au centre et descendent par des déclinaisons douces vers les bords marécageux, où le papyrus et l'ambatch leur forment une ceinture frangée; dans les criques on voit des masses de Pistia-Stratiotes, mêlées au beau lis aquatique pourpre (*Ninphæa lotus*).

Dans les forêts épaisses de ces îles, qui s'étendent souvent jusque sur leurs bords, les hippopotames trouvent une nourriture abondante, et les beaux aigles pêcheurs à tête blanche y font leurs nids en grand nombre.

Au Sud du fleuve Kagera, le paysage change d'aspect: de magnifiques prairies couvrent des plateaux d'une hauteur de



600 à 1000 pieds au-dessus du niveau du lac; parfois ces plateaux se terminent brusquement en falaises qui descendent presque à pic dans le lac ; quelquefois l'eau forme entre les plateaux des baies profondes aux plages plates et sablonneuses, sur lesquelles les vagues déferlent sans cesse avec bruit.

Ces bords plats sont couverts d'oies sauvages ; dans les buissons des hautes prairies, d'innombrables pintades se cachent ; à travers les ravins des falaises de petites rivières bordées de lianes et de gracieuses fougères tombent dans les eaux du lac, et enfin sur les roches détachées aux pieds des falaises, de monstrueux crocodiles se chauffent aux rayons du soleil. Tel est le spectacle charmant et varié qu'offre cette partie du lac.

Au Sud-Ouest et sur les bords méridionaux, en général, la nature du pays est tout autre : les hautes prairies sont remplacées par des lignes de collines stériles, couronnées souvent de masses grisâtres de roches ignées qui ressemblent de loin à des ruines d'anciens châteaux ; dans cette contrée la ligne de la côte est très irrégulière ; elle est dentelée de baies profondes et de bras d'eau étroits, divisés par des promontoires abrupts, formés de groupes de roches erratiques qui s'étendent en écueils, fort loin de la côte et constituent de sérieux dangers pour la navigation ; ils sont si peu élevés au-dessus de l'eau qu'ils sont très difficiles à reconnaître. Les îles qui s'y trouvent correspondent en aspect à la nature de la côte ; elles sont rudes et rocheuses, ayant pourtant un peu plus de végétation que la terre ferme voisine. Les innombrables oiseaux aquatiques qui fréquentent le lac y ont leurs nids ; les buissons, les arbustes sont remplis de nids du plongeur, du héron, de l'ibis sacré et d'autres oiseaux, tandis que le sol est littéralement couvert de nids de canards et d'oies.

Le bruit que font ces masses d'oiseaux assourdit ceux qui se trouvent dans leur voisinage, et il est si grand qu'il est perceptible à une grande distance.



Sur les bords orientaux du lac, en face de la grande île Ukéréwe, le pays devient montagneux. La montagne Majita s'élève à la hauteur de plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de l'eau et forme un point de reconnaissance pour la navigation à une grande distance. Au Nord de Majita se voit une autre montagne séparée de celle-ci par une grande baie ; je n'ai pas une connaissance personnelle de la côte au delà de cette baie. J'ai navigué sur le lac directement du Nord au Sud et vice-versâ quatre fois, suivant chaque fois des lignes différentes ; j'ai côtoyé ainsi tous les bords dont je viens de donner la description. Ces voyages, joints à de nombreuses excursions faites sur le lac, m'ont donné l'occasion de l'étudier dans toutes les saisons de l'année et dans toutes les circonstances.

Mon opinion, fondée sur l'expérience, est que la navigation du Lac Victoria est très dangereuse pour un bateau sans pont tel que celui que nous avions ; les orages y arrivent à l'improviste et sont d'une violence extrême ; pendant leur durée, les trombes aussi y sont fréquentes et j'en ai vu trois à la fois à une petite distance de mon bateau. Les matelots indigènes perdent tout calme au moment du danger, et deviennent non seulement inutiles, mais même dangereux.

La question qui intéresse le plus l'Egypte, dans ce lac, est dans sa relation avec la crue annuelle du Nil ; je crois que la hausse périodique des eaux du Lac Victoria, doit influer considérablement sur la crue annuelle du Nil ; les observations suivantes peuvent jeter un peu de lumière sur cette question intéressante.

Après mon arrivée à *Kahei* dans l'Usukuma, le 29 janvier 1877, je me baignais tous les jours dans le lac. Quelques semaines après je crus noter une hausse des eaux ; pour m'en assurer je fis une marque sur un rocher dont la base était dans l'eau et chaque jour j'observai mon rocher.

Mon attention avait d'abord été attirée par une ligne hori-



zontale d'algues d'eau douce, que j'avais vue sur une masse rocheuse de l'île Ukéréwe, à deux pieds au-dessus du niveau du lac; c'était pour moi l'indice qu'à une époque récente les eaux du lac étaient à cette hauteur là. Ma supposition était exacte, puisque, entre le jour où j'avais marqué le rocher et le milieu du mois de mai, quand les eaux atteignirent le maximum de leur hauteur il y avait une hausse exacte de deux pieds: peu après les eaux commencèrent à baisser.

Le mois de juin je me rendis dans l'Uganda; les derniers quatre mois de cette année, furent extraordinairement humides; la pluie tomba en grande quantité pendant la saison ordinairement sans pluie sur la côte occidentale du lac. Pendant ma résidence dans l'Uganda, loin de la côte du lac, il me fut impossible de continuer mes observations sur le mouvement des eaux, mais, le mois de janvier 1878, étant revenu à Kahei, je visitai immédiatement le rocher que j'avais marqué auparavant et je trouvais, à mon grand étonnement, que les eaux étaient plus hautes de deux pieds qu'au même jour de l'année précédente.

Plus tard, il y eut encore une hausse qui inonda des jardins placés au-dessus de la ligne ordinaire des hautes eaux. Cette abondance extraordinaire d'eau peut, sans doute, expliquer la crue exceptionnelle du Nil en amont de Khartoum, en 1878, qui causa la formation du *Sedd*, et barra le fleuve entre le lac No et Lado.

Il est évident que l'influence réelle que le lac Victoria exerce sur la crue du Nil, ne peut être exactement connue que par de longues séries d'observations; c'est avec un vif plaisir que j'ai appris l'intention du Gouvernement égyptien d'établir une station météorologique à Foweira. Je ne doute pas qu'en combinant les résultats des observations faites dans cette station et celles faites à Uganda et dans d'autres pays sur les bords du lac Victoria, cette intéressante question aura sa solution.

T. Wilson.



LE CAP GUARDAFUI (*)

PAR M. LE L.-COLONEL GRAVES

Lettre de service adressée au Lieutenant-Colonel GRAVES, *par Son Excellence le Général* STONE-PACHA, *Chef de l'État-Major général de l'armée.*

Le Caire, 29 *Mars* 1878.

COLONEL,

La présente lettre de service vous confère le commandement d'une expédition de reconnaissance du Cap Guardafui et de la côte adjacente.

L'objet de cette reconnaissance est de déterminer l'emplacement le plus convenable pour la construction d'un phare destiné à augmenter la sécurité de la navigation pour les navires arrivant de l'Océan Indien dans le Golfe d'Aden ; puis, cet emplacement choisi, de faire l'étude préliminaire des lieux.

Trois officiers de l'État-Major, trois sous-officiers et deux soldats sont placés sous vos ordres pour ce service.

On mettra à votre disposition les instruments d'arpentage nécessaires ainsi que des provisions pour tous.

Je vous prie de vous rendre avec votre corps d'expédition à Suez, par chemin de fer. S. E. Malcolm Pacha vous donnera de là le passage jusqu'à Souakim sur le steamer *Chibine*, puis vous transborderez sur le steamer *Saaka*, qui restera à votre disposi-

(*) Voir le Compte-Rendu de la Séance du 22 Octobre 1880.



tion pendant tout le temps que vous jugerez nécessaire pour l'accomplissement de votre mission

S. E. Le Gouverneur général du Soudan et des côtes de la Mer Rouge désire que votre steamer transporte de Massaouah à Zeylah un corps de troupe d'environ 200 hommes. Vous voudrez donc bien vous rendre de Souakim à Massaouah et effectuer le transport en question à Zeylah ou à Berberah ; vous trouverez là S. E. le Gouverneur qui, en vertu d'ordres qu'il aura reçus de S. E. le Gouverneur général, vous fournira les hommes, les vivres et les munitions dont vous pourriez avoir besoin pour vos opérations ultérieures.

Lorsque vous aurez eu complété l'armement de votre navire à Berberah, vous vous rendrez au Cap Guardafui, à Ras Hafoun et dans les eaux environnantes, et vous y commencerez l'étude très approfondie de la question du placement d'un phare sur le point le plus convenable, pour garantir la plus grande sécurité possible aux navires arrivant de l'Océan Indien, pour entrer dans le golfe de Zeylah : lorsque vous aurez trouvé une solution satisfaisante, vous prescrirez aux Officiers de l'Etat-Major de faire le levé de la position et de ses alentours, et, pendant ce temps, vous ferez vous-même les opérations hydrographiques nécessaires pour choisir un port ou une rade les plus proches et les plus favorables, au moyen desquels les communications puissent être maintenues avec le phare projeté.

Vous n'ignorez pas que durant l'année dernière, trois grands bâtiments à vapeur se sont perdus sur la côte près du Cap Guardafui, et que les habitants de cette région sont féroces, et enclins au pillage des bâtiments naufragés.

Naturellement cette population sera peu disposée à laisser établir un phare qui aura pour conséquence de diminuer leurs chances de pillage; vous devez donc vous préoccuper dans votre étude de la nécessité où le Gouvernement pourra se trouver un jour de faire résider au point, ou près du point choisi, un corps de troupes



destinées à la protection, d'abord des ingénieurs et des ouvriers qui construiront le phare, et ensuite des gardiens et de leurs magasins.

La question de l'approvisionnement d'eau douce pour tous les besoins, ainsi que de la protection nécesssaire pour assurer cet approvisionnement doit être de votre part l'objet d'une étude attentive: dans le cas où le site le plus convenable n'offrirait pas la possibilité d'un approvisionnement certain d'eau douce, il y aurait lieu d'examiner s'il ne serait pas plus économique d'installer à cet endroit un appareil à distiller l'eau, ou s'il serait préférable de construire des réservoirs et d'y transporter l'eau à des époques fixes.

Dans le cas où vous jugeriez nécessaire que des fortifications soient élevées pour protéger le phare et ses gardiens, vous devriez faire l'étude de ces travaux, ainsi que les plans, en tenant compte du nombre possible ou probable d'assiégeants, de l'armement, des magasins nécessaires, du nombre et du calibre des canons, etc. etc.

En dehors des travaux ci-dessus indiqués, je vous prie de me donner le plus de renseignements géographiques que vous pourrez sur cette région peu connue, ainsi que le plus possible de relevés topographiques du pays environnant le point que vous aurez choisi.

Lorsque vous aurez complété vos études et vos levés, vous retournerez à Suez, où vous remettrez le steamer aux fonctionnaires du Ministère de la marine. Puis vous rentrerez au Caire avec votre corps et vous déposerez votre rapport.

Je vous adresse mes souhaits de réussite,

Je suis, Colonel, etc.

Le Chef de l'État-Major Général.

STONE.



Rapport de M. le Lieutenant-Colonel GRAVES.

Le Caire, le 4 Juillet 1878.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous informer du retour de l'expédition de reconnaissance au Cap Guardafui et ses environs, dont le commandement m'a été confié par votre ordre, daté du 29 Mars 1878.

Conformément à vos instructions, je me suis efforcé, sans m'écarter du but principal de l'expédition, savoir : le choix d'une position pour un phare et l'exécution des reconnaissances nécessaires à ce choix, de recueillir autant d'informations que possible sur le pays et ses habitants.

Ces informations sont nécessairement très superficielles, vu le temps limité passé sur la côte en question. Les détails fournis par les indigènes ont une certaine valeur, car ils représentent les témoignages unanimes des chefs et des habitants principaux des divers points visités.

Le choix d'une position pour un phare, destiné à éclairer les navires qui entrent ou sortent du golfe d'Aden, est une question qui implique, avant tout, l'étude de la route suivie par ces navires, puis celle de la côte près de laquelle ils doivent ou peuvent être forcés à passer par les forts vents, ou par suite des courants ou d'une faute de calcul, de même que les caractères spéciaux de cette côte, si elle est élevée ou non, et si elle présente ou non des dangers imprévus ; enfin, l'état de l'atmosphère, les vents et les courants habituels dans la région.



Le chiffre des dépenses et les difficultés de la construction et de l'entretien, en tenant compte de la nécessité d'y maintenir les communications ; les travaux de défense et la force nécessaire à la garnison ; la possibilité d'assurer l'approvisionnement d'eau nécessaire, sont aussi des questions qui exigent une étude attentive, bien qu'elles puissent être considérées comme d'une importance secondaire.

Ce n'est que dans les cas que deux ou plusieurs de ces points principaux réunissent toutes les conditions voulues à un degré égal, ou presque égal, que des conditions d'ordre secondaire doivent influer définitivement sur le choix.

En examinant soigneusement la carte, on reconnaît cinq points qui pourraient convenir à l'installation d'un phare, savoir :

L'extrémité orientale de l'île de Socotra.
L'extrémité occidentale de l'île Abd-el-Kuri.
Le cap Nord-Est de Ras Hafoun.
Ras Aly-Besh-Quail.
Le cap Guardafui, ou un point rapproché.

Les routes suivies par les navires diffèrent suivant qu'ils se dirigent vers les Indes ou vers la Mer Rouge ou vers Aden ; c'est-à-dire, suivant qu'ils veulent sortir du golfe d'Aden ou y entrer ; diffèrent aussi, suivant la saison, c'est-à-dire si c'est la mousson du Sud-Ouest ou celle du Nord-Est qui souffle.

La mousson du Sud-Ouest commence ordinairement, dans la Mer Persique, vers le milieu ou la fin du mois d'Avril, et souffle jusque vers le commencement d'Octobre. Pendant les mois de Juin, Juillet et Août, ce vent souffle très fort, surtout sur la côte orientale d'Afrique, près du cap Guardafui.

La mousson du Nord-Est commence au milieu d'Octobre et



dure jusqu'à la fin Février. Cette mousson est un vent régulier et modéré, accompagné d'une mer tranquille et d'un temps beau et clair.

La mousson du Sud-Ouest est violente et irrégulière en direction et en force, et est accompagnée quelquefois d'orages, d'une mer agitée, et aussi, près de la côte africaine, d'une brume spéciale, épaisse et à peine aperçue près de l'horizon, causée par des nuages de sable fin et de poussière soulevés par le vent et transportés loin de la côte.

Quoique l'horizon paraît net et bien défini, la terre est souvent obscurcie, et même lorsqu'on la voit, elle semble être beaucoup plus éloignée qu'elle ne l'est en effet.

Monsieur le Lieutenant T. C. Cornelissen, de l'Institut Royal Météorologique des Pays-Bas, dit :

« Dans la dernière moitié du mois d'Avril, et pendant les « mois de Mai et Juin, on rencontre la mousson du Sud-Ouest « sortant du golfe d'Aden ; cela permet qu'on se dirige droit « sur le détroit de Sund.

« Pendant les mois de Juillet et Août la mousson continue à « souffler fort, et les routes, pendant ces mois, coïncident « généralement avec celles suivies pendant les mois déjà « indiqués.

« Pendant les mois de Septembre et Octobre, il est préférable « de prendre une ligne plus au Nord.

« Pendant les mois de Novembre, Décembre, Janvier et Fé- « vrier, la mousson du Nord-Est souffle dans la partie septen- « trionale de la mer Indienne, et la route passe entre Socotra « et Guardafui ».

Quant aux bateaux à vapeur venant de l'extrême Inde, de la Chine et du Japon, il dit :

« Pendant les mois d'Avril, Mai et Juin, un bateau à vapeur « se dirigeant sur Aden, passera... entrant dans le golfe d'Aden



« entre Socotra et Guardafui. Pendant les mois de Juillet, Août, « Septembre et Octobre, il passera... et après se dirigeant sur « le golfe d'Aden, il passera entre Socotra et la côte de l'Afrique. « Pendant les mois de Novembre, Décembre, Janvier, Février « et Mars, sa route sera au Nord de Socotra ».

Et pour la route de Bombay à la Mer Rouge :

« Un navire passe pendant la mousson du Sud-Ouest, à trente « ou quarante milles au Sud de Socotra ».

Monsieur le commandeur Ward, de la marine indienne, dit : (*)

« Un navire qui entre dans le golfe d'Aden pendant la mousson du Sud-Ouest, devrait passer bien au Sud de Socotra ; « et non seulement cela, mais ayant vu la terre à quelque point « que ce soit entre Ras Hafoun et le cap Guardafui, devrait « doubler ce dernier cap se tenant tout près de la terre.

« Enfin, les navires venant du Sud, du Cap de Bonne Espérance et de Zanzibar, après avoir passé Ras Hafoun, devraient « se tenir tout près de la terre, et doubler le cap Guardafui ».

D'après ce qui précède, on verra qu'il n'y a de danger à craindre que pendant l'époque, qu'on peut appeler de mauvais temps, de la mousson du Sud-Ouest ; et même pendant cette saison, ce n'est que pour les navires qui entrent dans le golfe d'Aden, et qui, forcés par un vent contraire à passer au Sud de Socotra, se trouvent dans la nécessité de se rapprocher de la côte africaine et de doubler le cap de Guardafui ; dans toute autre cas, la route n'approche pas de la côte, ou ne l'approche que pendant le beau temps de la mousson du Nord-Est.

Donc il est inutile de penser à choisir l'extrémité Est de l'île

(*) Voir *Gulf of Aden Pilot*, p. 16.



Socotra ou l'extrémité occidentale de l'île Abd-el-Kuri, car ces points ne se trouvent pas sur les routes suivies.

La route qu'on vient de décrire est, évidemment, la seule actuellement suivie, puisque du 20 au 28 Mai, neuf bateaux à vapeur, d'après nos observations, ont doublé le cap Guardafui, rasant la côte; il est probable qu'un nombre égal de navires est passé pendant la nuit, sans que nous ayons pu les observer.

D'après mes études de la côte depuis Ras-Hafoun jusqu'au Cap Guardafui, il parait qu'il n'y aurait que peu de difficulté pour un navigateur d'habileté ordinaire à reconnaître la côte, à quelque point que ce soit entre ces deux Caps, pendant la nuit, *s'il la voit*. La terre est haute, et on peut l'approcher sans danger, puisqu'il n'y a ni récifs, ni rocher à craindre. On trouve cinq brasses ordinaires de profondeur d'eau à une distance qui est généralement de moins d'un mille et jamais de plus de deux. Au Nord et au Sud de Ras Aly-Besh-Quail, on trouve des lignes courtes de terrains bas; mais derrière elles, se voit une rangée de hautes montagnes, qui sont situées à quatre milles seulement à l'intérieur. Lorsque la terre est cachée par l'obscurité de la nuit, ou par la brume dont nous avons parlé, l'approche de la terre est indiqué par le changement dans la coloration de l'eau, par la direction de l'ondulation de la mer, et par son apparence plus calme.

Le vrai danger est plus au Nord.

Le Cap Guardafui est une falaise rocheuse, qui s'élève presque verticalement de la mer sur les flancs Nord et Est, tandis qu'elle s'abaisse en pente graduelle dans la direction du Sud jusqu'à Wady Tohoum.

Cette pente vers le Sud est couverte d'un sable fin, qui est poussé par les forts vents jusqu'à la crête. A dix milles au Sud du Cap, se trouve Ras Shénarif, promontoire élevé, noirâtre, qui sort de la mer d'une façon abrupte et atteint une hauteur de 2,500 pieds.



Un navire ayant vu la terre plus au Sud, et ayant fait une erreur de peu de milles dans le calcul de sa position, ce qui peut arriver à cause du courant variable qui longe la côte, peut facilement ne pas reconnaître ce promontoire, et croire qu'il est en vue de Guardafui ; ce dernier étant difficile à distinguer lorsque l'on approche du Sud, à cause du sable blanc qui le couvre. Le calcul fait croire au navigateur qu'il est à côté du cap ; et lorsqu'il tâche de le doubler, il se trouve jeté sur la côte un peu au Nord de Wady Tohoum.

Que cette supposition soit fondée ou non, il est certain que le plus grand nombre de naufrages ont eu lieu sur cette partie de la côte ; preuve évidente que le plus grand danger est là.

Par conséquent nous avons cherché un point qui comprendra en dedans de l'arc illuminé, les points Ras Shénarif, Cap Guardafui et la plage sablonneuse ; ayant en vue en même temps, le prix de construction, les facilités de communication, la position défensive et les frais d'entretien et autres détails nécessaires.

Le choix donc reste limité à l'espace entre l'extrémité du cap et l'embouchure du Wadi Tohoum.

Le Cap Guardafui et la côte adjacente au Sud, jusqu'à Ras Shénarif ont été reconnus et étudiés avec soin par les Officiers de l'expédition.

Le premier point a une hauteur de presque 800 pieds ; il est probable qu'il sera souvent enveloppé de nuages ; l'ascension en est rude et difficile pour le transport du matériel ; l'eau nécessaire pour les gardiens et la garnison qui doit défendre le phare devrait y être fournie, soit par un condensateur placé au bord de la mer à une distance de deux milles, ce qui nécessiterait des travaux séparés de défense et une seconde garnison, soit par des caisses apportées des navires à des époques fixées. Si on construisait des hangars et des citernes, peut-être serait-il possible d'y recueillir l'eau douce pendant la saison des pluies, mais jusqu'à ce que nous ayons obtenu des renseignements plus



complets sur la quantité qui tombe, on ne pourra accepter la proposition de ce moyen.

A l'embouchure de Wady Tohoum, ces objections n'existent pas, et les deux tiers de tous les naufrages qui ont eu lieu sur la côte Nord-Est de l'Afrique depuis l'ouverture du Canal de Suez, ont eu lieu en dedans de l'arc illuminé d'un phare qui serait construit en cet endroit.

C'est donc là à mon avis la véritable position à choisir pour l'établissement d'un phare.

Cette position se trouve exactement sur un petit plateau élevé qui se trouve immédiatement au Sud du Wady Tohoum.

Elle est à peu près à huit milles au S. S. O. du point le plus Nord-Est de Guardafui, latitude 11° 43' 15" Nord, et longitude 51° 13' 55" à l'Est de Greenwich.

La hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 185 pieds et 77 centièmes. L'arc d'illumination serait de 160 degrés, étant limité au Nord par Guardafui, et au Sud par Ras Shénarif.

Pour le débarquement du matériel de construction on ne peut utiliser pratiquement que la baie située à trois milles à l'Ouest du cap Guardafui. Pendant la mousson du Sud-Ouest on y trouve un bon ancrage, et le débarquement peut s'y effectuer avec peu de difficulté. Elle est ouverte à la mousson du Nord-Est, et pendant le temps que cette mousson prévaut, l'ancrage ne serait pas sûr et le débarquement serait difficile à cause de la violence des vagues qui déferlent sur la plage.

A partir du point de débarquement, la route monte pendant un mille jusqu'à une hauteur de 200 pieds; puis descend graduellement jusqu'au niveau de la mer à Wady Tohoum. Elle est longue d'un peu plus de huit milles, soit trois heures de marche de chameau.



La question d'eau potable est facilement résolue. Dans le Wadi Tohoum, se trouve une petite rivière d'une excellente eau, qui ne se dessèche jamais. Cette rivière coule au pied du plateau, à une distance d'environ 600 mètres de la position choisie. La vallée est bien boisée, et à une distance de 500 mètres on peut trouver un approvisionnement de bois combustible illimité pour un grand nombre d'années.

Par l'établissement de deux ou trois rigoles d'irrigation, on pourrait cultiver d'excellents jardins sous la protection des canons de la garnison.

Il est certain que les indigènes verront avec grande défaveur la construction de ce phare, et ils tâcheront de s'y opposer, s'ils se croient assez forts pour le faire avec succès. Un corps de troupes trop faible exciterait cette population aux hostilités, tandis qu'une force considérable empêcherait, probablement, toute idée et toute tentative. On dit que 8,000 indigènes se sont rendus sur les points des naufrages l'été passé dans le but de piller; il parait que les femmes et les enfants représentaient à peu près la moitié de ce nombre. Les hommes combattants donc pouvaient être environ 5,000. Il n'est pas probable qu'on ait à lutter, dans le cas, contre un chiffre plus élevé de combattants.

La force à envoyer sur lieu pendant les travaux ne doit pas être moindre de 500 fantassins, 25 cavaliers, et 4 canons de campagne.

Un navire de guerre doit stationner dans la baie de Guardafui.

Je recommande que le phare, le quartier pour les gardiens et pour une garnison de 50 hommes, avec tous les magasins nécessaires pour approvisionnement, soient renfermés dans une robuste construction en pierre, dont les murs extérieurs aient une hauteur de huit mètres; la terrasse doit être garnie d'un parapet se



terminant en bastion, et doit être assez solide pour soutenir le poids de 50 hommes et deux pièces d'artillerie de campagne.

Une telle construction, avec une seule porte d'entrée, arrangée de manière à être facilement défendue par la force et les canons indiqués, peut, je crois, soutenir un siége indéfini contre toute force que les Somalis Mijjertains, armés comme ils sont, peuvent apporter pour la réduire. La garnison doit être approvisionnée pour 12 mois et le local pourvu de citernes capables d'abreuver la garnison pendant six mois.

Les instructions que j'ai reçu bornaient mes études à l'emplacement d'un seul phare, mais il serait utile, vu le commerce, énorme déjà, et toujours croissant, qui passe le long de la côte Nord-Est de l'Afrique; vu l'impossibilité pour un navire, une fois naufragé sur cette côte, de recevoir le moindre aide, soit pour se remettre à flot, soit pour effectuer le sauvetage de son équipage et de sa cargaison ; vu le caractère sauvage et féroce des indigènes, de se préoccuper de l'établissement d'autres phares pour rendre tout à fait sûrs tous les points de la côte.

En examinant la carte, on peut voir qu'entre le Cap Guardafui et Ras Hafoun, la côte s'étend sur une ligne à peu près directe du Nord au Sud. Au Sud de Ras Hafoun, la côte s'allonge vers le Sud-Ouest jusqu'à l'Equateur, formant une baie immense, dont la côte n'est que rarement visitée par des navires de longue course, étant hors de leurs routes, quelque soit leur destination. Donc l'éclairage parfait de la côte entre Hafoun et Guardafui enlèverait tout danger pour tous les navires qui entrent dans le golfe d'Aden ou qui en sortent.

Cette côte a une étendue de 80 milles; deux phares établis sur la pointe Sud-Est de Ras Hafoun et sur le Cap Aly-Besh-Quail, ayant des appareils d'une puissance de 22 milles, formeraient avec celui déjà recommandé au Wadi Tohoum, des arcs illuminés



s'entre coupant de telle manière qu'un navire ne pourrait s'approcher de la côte sans les apercevoir.

Le promontoire de Hafoun est un plateau, ou surface ondulée, de forme presque carrée. Sa hauteur au-dessus de la mer est de 500 pieds, et la falaise descend presque verticalement. Il est joint à la terre ferme par une langue de terre étroite et sablonneuse.

On trouve un bon ancrage au Nord du promontoire pendant la mousson du Sud-Ouest, et au Sud durant celle du Nord-Est, et c'est la première terre vue par les navires venant du Sud.

A Ras Aly-Besh-Quail, il existe une position admirable pour un phare, distante seulement d'un mille, et un bon ancrage pendant la mousson du Sud-Ouest.

La côte entre Ras Hafoun et l'Equateur, peu visitée comme j'ai dit par des navires passant sur les grandes routes de la mer, est beaucoup fréquentée par des petits bâtiments. A cause de sa position et des peuplades sauvages qui l'habitent, on n'a encore pu y faire des reconnaissances très détaillées.

Considérant sa position, et l'avenir probable de cette région, il serait utile d'y faire des reconnaissances et des études sérieuses, pour déterminer d'avance les points où on pourrait, plus tard, établir des phares dans l'intérêt du commerce général.

Les cartes qui accompagnent ce rapport donnent les informations nécessaires sur la position choisie à Wadi Tohoum, sur le pays environnant et sur le port ou rade nécessaire pour établir les communications.

J'ai saisi l'occasion de cette visite à la côte pour faire faire, en outre, une carte de Ras Aly-Besh-Quail, et une reconnaissance hydrographique du port adjacent.



Le Commandant de l'Etat-Major Mohamed Mocktar, a fait une reconnaissance dans l'intérieur, partant de Hunda et retournant sur la côte à Benneh, au Nord du Ras Aly-Besh-Quail. Sa carte accompagne ce Rapport.

Comme conclusion, je désire rendre hommage au zèle, à l'intelligence et à l'habilité déployés par le Commandant Mocktar. Nul officier, de quelque armée que ce soit, ne peut être plus dévoué à son service, ni montrer plus d'énergie. Il était chargé de la direction de tous les travaux à terre.

Dans les travaux hydrographiques, j'ai reçu beaucoup d'aide de grande valeur par les Sous-Lieutenants de la marine, Moustapha-Atif et Mohamed-Ratib. Le premier de ces deux surtout, est un jeune Officier de beaucoup d'intelligence et de grand mérite.

S. E. Ibrahim-Bey, et les Officiers de la frégate *Saaka*, en général, m'ont apporté en toute circonstance, le concours le plus complet pour mener à bien l'expédition.

J'ai l'houneur d'être, mon Général, etc.

CHARLES I. GRAVES,

Lieutenant-Colonel.



LA TOPOGRAPHIE ET LA GÉOGRAPHIE DU PAYS

ENTRE LA CÔTE DE LA MER ROUGE ET LE PLATEAU ABYSSINIEN (*)

Conférence de S. E. le Général Stone-Pacha, *Président de la Société, d'après le Rapport de M. le Colonel* Lockett.

La guerre, ce terrible fléau de la race humaine, rend quelquefois, malgré ses malheurs et ses horreurs, de grands services à la science, et surtout à la géographie, car les bonnes cartes sont d'une nécessité capitale pour ceux qui sont appelés à diriger des opérations militaires.

Sans parler des renseignements précieux que les guerres dans l'Asie Centrale, aux Indes et dans l'Afrique Méridionale ont fourni aux géographes, et si nous ne regardons seulement que l'Abyssinie, nous sommes forcés de reconnaître que les seules cartes à peu près exactes de ce pays ont été dressées en vue des nécessités de la guerre, et sont l'œuvre des officiers et des employés des armées qui y ont lutté, ou qui se sont préparées à y lutter.

Les premières cartes européennes dans lesquelles j'ai pu trouver le nom de l'Abyssinie, datent du douzième siècle ; elles ne sont que des copies de cartes arabes, dressées au temps des guerres acharnées des musulmans arabes contre l'empire chrétien de l'Éthiopie, et ne contiennent que peu de détails. Les premières connaissances géographiques de quelque importance que

(*) Voir le Compte-Rendu de la Séance du 9 Avril 1880.



l'Europe a eu sur l'Abyssinie, proviennent de l'expédition chevaleresque et malheureuse des Portugais en 1541-42, sous le commandement de Don Cristoval de Gama, le héros qui y perdit si glorieusement la vie.

Lorsqu'en 1867, les Anglais préparaient l'invasion du pays, ils ne trouvèrent, pour les renseigner sur la géographie et la topographie de l'Abyssinie, que les informations laissées par l'expédition portugaise et par un petit nombre de missionnaires et de voyageurs isolés qui avaient effectué des reconnaissances plus ou moins exactes dans des parties de ce territoire, et en outre les études de deux officiers de l'Etat-Major Français.

Avant même de pouvoir décider sur quel point de la côte ils pouvaient descendre avantageusement pour pénétrer dans l'intérieur, il leur fallut ordonner des reconnaissances particulières, entreprises par le Colonel Meriweather et par Munzinger, alors Consul Britannique à Massawah.

Une fois débarqué sur la plage de Zulla, l'Etat-Major du Général en chef anglais a commencé immédiatement des opérations géodésiques, qui devançaient et suivaient la marche de l'armée; de ces opérations il en résulta une carte exacte de la ligne suivie par l'armée jusqu'à Magdala, l'objectif de la campagne.

Vous voyez, Messieurs, exposées dans la salle les feuilles de cette carte.

Des reconnaissances faites à droite et à gauche de la ligne de ces opérations géodésiques ont servi à corriger les positions de beaucoup de montagnes, rivières et villages qui se trouvaient erronéement indiquées sur les cartes antérieures.

Lorsque la guerre éclata en 1875 entre l'Egypte et l'Abyssinie, S. A. le Khédive, désirant recueillir pour la science tout le fruit possible des opérations de l'armée, donnait l'ordre d'y attacher une expédition spéciale d'Officiers d'Etat-Major, qui devait, sur la ligne des opérations, s'occuper de travaux topographiques. Le commandement de cette expédition a été confié à M. le



colonel Lockett, qui joignait à une instruction supérieure une longue expérience et une grande habileté. Les circonstances de la campagne ne lui ont pas permis de continuer pour longtemps ses travaux scientifiques, car il a été appelé bientôt à faire partie des opérations actives de l'armée; mais les fruits n'ont pas été insignifiants. Je vais vous en donner, Messieurs, un court résumé, en citant textuellement les paroles mêmes du rapport de M. le Colonel.

Massawah et ses environs.

La ville de Massawah est située sur une île du même nom, contigüe à la côte occidentale de la Mer Rouge, latitude Nord 15° 38′, longitude 39° 27′ 45″ Est de Greenwich.

L'île de Massawah est la plus importante d'un petit groupe de quatre îles, de formation coralline, qui se trouve dans la partie septentrionale du golfe d'Arkiko. Les autres trois portent les noms de *Gerrar*, *Taoualoud* et *Cheikh-Saïd*.

Le golfe d'Arkiko, est formé par une dépression de la côte entre *Ras-Abd-el-Kadir* au Nord et *Ras-Guddam* au Sud.

Ras-Abd-el-Kadir est le point le plus marqué d'une péninsule du même nom, qui était, auparavant, une île de formation coralline, mais qui s'est ensuite rattachée à la terre-ferme par une agglomération sablonneuse un peu plus élevée que la marée ordinaire.

Ras-Guddam est l'extrémité d'un promontoire sur lequel s'élève la montagne Guddam, point de remarque sur la côte.

Ras-Abd-el-Kadir, n'est qu'une plaine stérile, dont la surface est couverte d'une légère couche de morceaux de coquillages et de corail; il n'y existe rien de ce qu'on pourrait désigner par le nom de sol végétal. Au-dessous de cette couche on n'y trouve que du corail. Cependant, quelques cactus et un petit nombre de buissons nains et épineux ont pu trouver moyen d'y mettre leurs racines.



Les seules constructions qu'on y remarque, sont la petite mosquée blanche et le tombeau du Cheik Abd-el-Kadir, à côté duquel on a élevé le tombeau ou reposent les restes de feu Gamali-Pacha, Amiral de la flotte égyptienne.

L'île de Massawah est presque au centre d'un cercle dont Ras-Abd-el-Kadir, Gerrar, Taoualoud et Cheikh-Saïd forment la circonférence.

Parcourant cette circonférence depuis Ras-Abd-el-Kadir, nous arrivons d'abord à Gerrar, dont on parle comme d'une île et qui n'est, en effet, comme Ras-Abd-el-Kadir, qu'une presqu'île, car ce n'est qu'aux plus hautes marées que la langue de sable qui l'attache à la côte se trouve couverte par les eaux. Son aspect et sa formation sont semblables à celles de Ras-Abd-el-Kadir. Elle possède, peut-être, un plus grand nombre de cactus que l'autre.

A Gerrar se trouve un grand bâtiment appartenant au Gouvernement et qui sert de magasin ; deux digues étroites s'étendant de l'extrémité orientale jusqu'ou l'eau du port est un peu profonde, y permettent le débarquement des cargaisons des navires au moyen de felouques. Un fort bastionné occupe, aujourd'hui, la partie la plus élevée du centre et rompt un peu la monotonie de la plaine.

Entre Gerrar et Ras-Abd-el-Kadir, se trouve un espace parfaitement abrité des vents. Au milieu, il y a un passage assez profond, mais il est tellement étroit qu'il ne peut fournir un ancrage sûr pour les grands navires. Ce passage ou canal est appelé *Khor-el-Cheikh* par les indigènes, *Baie des Cheikhs* sur les cartes françaises ; les cartes allemandes et anglaises ne lui donnent aucun nom.

Après Gerrar, on arrive à Taoualoud, nommé sur les cartes anglaises *Vulture Island*, sur les cartes allemandes *Tau-el-Hud*. Ce dernier, étant un nom composé, doit posséder une significa-



tion descriptive ; les indigènes m'ont dit qu'il veut signifier *la queue du poisson.*

Taoualoud est une île longue, de forme irrégulière, ayant son extrémité septentrionale dans l'axe de l'entrée du port de Massawah ; par conséquent elle divise le port en deux, dont celui du Nord-Est, est nommé Khor-el-Gerrar, transformé par les anglais en *Hor Horul-Jarai*, et par les allemands en *Horal-Dohara.*

Cette île, à l'extrémité septentrionale, a une hauteur d'environ trois mètres au-dessus de la mer aux basses eaux. Vers le Sud elle descend et rencontre l'eau par une pente si faible qu'il est difficile à dire où est exactement la limite de son rivage. La formation géologique de l'île ressemble à celle des autres déjà décrites. Aujourd'hui, Taoualoud est presque couverte de bâtisses. En premier lieu s'y trouve la résidence du Gouverneur de Massawah, une belle construction à l'extrémité Nord de l'île. Elle est à deux étages et surmontée d'un dôme blanc. Tout autour de la maison court une belle vérandah, soutenue par des colonnes octogonales en pierre de taille. Le toit repose sur des minces colonnes en bois, réunies par une balustrade ; la vérandah est disposée de manière que le bâtiment paraît avoir le forme octogonale, tandis qu'il est carré. Ce palais est l'objet qui frappe le plus l'œil en approchant de Massawah, soit de la mer, soit de l'intérieur. On y voit aussi la maison, assez jolie, du harem du Gouverneur ; le grand réservoir d'eau pour l'approvisionnement de la ville ; plusieurs grandes maisons, pas encore achevées, appartenant au gouvernement, et environ vingt-cinq toukouls, dont le nombre va toujours en augmentant.

L'île est reliée à la terre ferme par une digue qui sert en même temps de route et de soutien pour les tuyaux d'eau. Une autre digue relie les deux îles de Taoualoud et Massawah.

Ces digues, construites en l'année 1872, par ordre du Khédive, rendent un service immense à la ville ; en effet, après avoir assisté quelques heures au courant qui passe, constant et pressé,



d'hommes, ânes, chameaux, bœufs chargés, moutons, chèvres et toutes sorte de marchandises, il est difficile de concevoir comment Massawah a pu exister avant la construction de ces digues.

L'île Cheikh-Saïd, vue de loin et de la mer, a l'apparence d'une émeraude. Entourée d'une plage d'une blancheur éblouissante, et à moitié couverte d'une masse épaisse de feuillages, on s'imaginerait qu'elle est un des plus attrayants séjours, possédant des ombrages délicieux et des bains de mer rafraîchissants. Mais, une fois arrivé, ces attractions disparaissent, et l'on est cruellement désillusionné ; on s'aperçoit alors que l'île n'est qu'une masse plate de sable, mêlée d'une couche de coquillages. La moitié de sa surface est couverte d'une plante naine et brute , tandis que l'autre moitié, inondée pendant la haute marée, nourrit une espèce d'arbre épineux , dont les branches s'entrelacent, en formant des massifs touffus. Partout, les oiseaux, vautours et autres, ont fait leurs nids sur les branches des arbres, et de ces nids sortent des odeurs infectes, complétant ainsi la liste des choses désagréables qui se trouvent dans l'île.

L'île sert en outre de cimetière ordinaire de Massawah et de l'hôpital militaire. Son seul habitant là est un ermite qui veille le tombeau du Cheihk-Saïd, et qui s'occupe de la chasse des tortues, qui s'y trouvent en grand nombre.

L'île de Massawah forme presque un parallélogramme de 1,200 mètres de longueur sur 500 de largeur. L'extrémité orientale, qui regarde la mer libre, a une élévation de quatre mètres au-dessus des eaux à la basse marée. Comme l'île Taoualoud, la surface a une pente vers l'intérieur, et à l'Ouest la terre est au niveau de la mer.

Il n'y a presque pas de végétation ; on y voit seulement quelques plantes de la même espèce que celles qu'on trouve sur l'île Cheikh-Saïd.



A Ras Murdor, à la pointe Nord-Est, on a bâti un fort, avec une tour en maçonnerie, munie d'un haut mât pour le drapeau. Cela forme un point de mire très-distinct pour les navires qui approchent Massawah de la mer.

La ville de Massawah, vue d'une certaine distance, est d'un assez joli aspect. Une douzaine de maisons à deux ou trois étages, et peut-être le double de ce nombre un peu plus modestes, occupant les positions les plus importantes, lui donnent l'air d'une ville formée de belles constructions. Les principaux bâtiments sont : le gouvernorat, les deux mosquées, le consulat français, les missions française et suédoise et plusieurs grandes maisons occupées par de riches négociants. Ces maisons sont construites en roche de corail et enduites de mortier. Mais, lorsque le visiteur se promenant dans la ville, n'y voit que des ruelles étroites, sans direction régulière, entre des huttes de paille et des barrières mal tenues, faites de la même matière, Massawah alors perd beaucoup dans son opinion.

A Massawah il y a plusieurs maisons de commerce européennes, et un *bazar* comme on en trouve dans toutes les villes orientales, où des marchands indigènes et un assez grand nombre de *Banyans* exposent leurs fruits et leurs drogues, leurs vivres et leurs étoffes aux brillantes couleurs.

Le port de Massawah occupe l'espace entre Massawah et l'île Gerrar, et il est abrité en partie par la pointe Abd-el-Kadir. Sa largeur est d'un demi-kilomètre, et sa longueur d'un kilomètre. Un endroit entre Gerrar et Taoualoud où l'eau est profonde, peut servir d'ancrage, en cas de besoin.

Un canal large et assez profond pour le passage des grands navires, se trouve entre l'île Cheikh-Saïd et Gebel Guddam.

Dans toutes ces baies, détroits et canaux, l'eau, d'une couleur verte, est toujours très-claire et transparente. Même à la profondeur de deux ou trois brasses, on peut voir avec plaisir le fond, couvert de corail et de plantes aquatiques de toute sorte.

4



Les couleurs variées de ces objets, leurs formes diverses et leur arrangement bizarre, donnent au spectateur l'idée d'un jardin luxuriant. Pour continuer l'illusion, des milliers de poissons, tous aux couleurs brillantes, s'y trouvent en mouvement constant, rappelant à l'esprit les oiseaux et les papillons d'un jardin dans l'Inde tropicale. Les poissons de la Mer Rouge sont vraiment des merveilles de beauté en forme et en couleur.

Comme nous l'avons déjà dit, le golfe d'Arkiko n'est qu'une dépression dans la ligne de la côte, et sans les iles que je viens de décrire et les récifs de corail qui forment sa défense naturelle. il serait très mal abrité des vents et des vagues de la mer.

Toutefois la pente trop douce de la plage sous les eaux rend difficile l'approche des embarcations ; même les felouques du village d'Arkiko se trouvent forcées de transborder leur charge à une distance de plus de 100 mètres de la côte.

Une bande d'environ 100 mètres de largeur de terrain plat, sablonneux et presque sans végétation forme le rivage ; au-delà. le terrain monte graduellement vers les montagnes, devient un peu boisé. et, pendant la saison des pluies, se couvre d'une herbe qui fournit de bons paturages pour les troupeaux des habitants.

La première rangée de collines est distante de la côte d'environ trois kilomètres et sa direction est du Nord au Sud, tandis que la ligne de la côte tourne un peu vers le Nord-Est ; par conséquent la largeur de la plaine est plus grande dans le voisinage de Hotoumlou. Au Nord de Hotoumlou, les collines tournant brusquement à l'Est, finissent dans la mer. Au Sud d' rkiko, Gebel Guddam s'allonge à travers la plaine. Ainsi, Massawah est au milieu d'une espèce d'amphithéâtre, formé de hautes collines, qui entourent une surface considérable. Cette surface est traversée du Sud au Nord par plusieurs torrents, le

Cartraa, le *Silliket*, le *Togodali* et autres de moindre importance, outre le *Khor-Hamasat*, qui verse ses eaux dans une petite baie qu'on appelle *Khor-Dackalieh*. Les villages d'Arkiko, Hotoumlou et M'Kullu peuplent le pays.

Le premier est situé au point où le golfe entre le plus profondément dans la côte, mais il ne se trouve pas immédiatement sur la rive; les habitants ont évité de bâtir sur un terrain aride et sablonneux; les maisons d'Arkiko, les plus près de la mer, en sont distantes au moins d'une centaine de mètres. Le village a une longueur d'un kilomètre et une largeur, du côté des montagnes, de 500 mètres; au Sud-Ouest on trouve une petite agglomération de huttes. Les maisons d'Arkiko sont presque toutes des huttes, faites d'une toiture de paille reposant sur un cadre formé de branches d'arbres; beaucoup d'entre elles ont des toits inclinés et sont assez commodes; les autres ne sont que de misérables constructions de branches d'arbres enfoncées dans le sol et ayant l'autre extrémité réunie en haut. Si elles forment des abris contre le soleil, elles ne protègent pas leurs habitants contre la pluie.

Autour de chacune des maisons principales on voit une enceinte construite de la même manière que la maison. L'espace entre la maison et l'enceinte est le domaine des femmes et des enfants, ou *le harem* de l'arkikoan. Cette construction est toujours très soignée, et elle est si haute et si solide que nul regard profane ne peut y pénétrer.

Aucun système ne règne dans l'emplacement des maisons d'Arkiko; par conséquent il n'y a rien qu'on puisse appeler une rue. Comme l'espace n'y manque pas, les passages entre les maisons sont larges, plus larges qu'à Massawah, et il y a plus de propreté et une meilleure ventilation. Quelques maisons ont des jardins, et on y voit un certain nombre de palmiers, qui en font l'ornement et donnent un peu d'ombrage. Les puits sont



nombreux, et quoique peu profonds, ils contiennent en abondance de l'eau de bonne qualité.

Arkiko a trois Mosquées et une maison construites en pierre madreporique. Ces constructions ne sont pas du tout des édifices imposants, mais, leur couleur blanche les fait remarquer entre les huttes et les arbres.

Le torrent Togodali, après avoir forcé son passage à travers une gorge dans les montagnes derrière Arkiko, se divise en quatre branches et traverse le village pour verser ses eaux dans le golfe. Les lits de ces branches forment les rues du village, dont les maisons occupent les bords plus élevés.

Je ne saurais estimer à combien monte la population d'Arkiko. Je l'ai demandé à un des notables, mais il m'a répondu : *Dieu le sait ;* il ne croyait pas qu'il y eut personne qui le sut. A mon avis, le nombre des habitants doit être de 1000 à 2000. Un fonctionnaire du Gouvernement m'informa que la population totale de Massawah, Arkiko, Hotoumlou et M'Kullu, est de 6000 habitants, et que ce nombre est réparti presque également entre les quatre localités.

Toutefois Hotoumlou est probablement le plus peuplé de ces villages ; en effet, il en est aussi le plus grand.

Hotoumlou est situé dans la vallée du Khor-Hamasat, et il est bâti d'une façon très-irrégulière, ayant par-ci par-là des masses de huttes, séparées par des espaces larges et irréguliers. Il commence à environ deux kilomètres de la tête de la digue, qui se trouve entre Khor-el-Gerrar et la terre ferme, et s'étend dans la vallée à peu près pour deux kilomètres. La plupart des maisons sont de la même construction que celles d'Arkiko, mais il possède, outre plusieurs mosquées, une demi-douzaine de maisons de particuliers construites en pierres de corail. Le Khor-Hamasat ici, comme le Togodali à Arkiko, se divise en plusieurs branches, et ces branches traversent Hotoumlou en se dirigeant vers la mer. Dans leurs lits, qui sont ordi-



nairement à sec, sont creusés les puits qui approvisionnent d'eau le village. Il y en a une douzaine ; ils ont une profondeur d'environ 30 pieds et leur diamètre est de 2 à 4 mètres. Pour les conserver, on leur a fait un revêtement en pierres rondes. La profondeur de l'eau ne dépasse pas, ordinairement, quelques centimètres ; elle est un peu saumâtre, et d'un goût désagréable ; toutefois, après en avoir bu pendant quelque temps, on s'y habitue, et le goût salin n'est plus remarqué.

L'approvisionnement d'eau est fait entièrement par les petits enfants du village. Les bords des puits ne sont protégés par le moindre parapet, et des masses de ces petits êtres sont toujours rassemblées autour des puits, d'ou ils tirent l'eau au moyen de seaux en cuir, auxquels sont attachées des cordes d'herbe ou de cuir. Ils luttent entre-eux pour la place, même sur les bords des puits. De telles scènes feraient dresser les cheveux à toutes les mères d'un village civilisé, mais ici, les mères ne s'émotionnent pas, et je n'ai jamais entendu parler d'un malheur arrivé à ces petits.

Plusieurs vallées secondaires venant du Nord et du Nord-Ouest s'unissent à la vallée principale à Hotoumlou. Dans ces vallées se trouvent quelques buissons épineux, des cactus et de l'herbe. Ni le palmier, ni aucun autre arbre existe à Hotoumlou, ou dans le voisinage ; il n'y a pas de jardins.

Ailadeen Pacha, l'ancien Gouverneur de Massawah, essaya de créer un jardin près du puits principal qui fournit l'eau aux tuyaux d'approvisionnement de Massawah. Il y planta des arbres fruitiers, des arbustes et des fleurs, et put les tenir dans un état florissant durant l'hiver et la saison humide ; mais les chaleurs des mois de juin et août étaient trop fortes, et malgré tous les soins, la tentative a dû être abandonnée. Munzinger Pacha aussi fit des travaux pour se créer une résidence agréable à la vue aussi bien qu'elle était confortable à l'intérieur ; mais sa maison est tombée en ruine, et les cultures ont disparues. Le jardin de

Munzinger Pacha se trouvait immédiatement à l'Ouest de Hotoumlou, sur la route de M'Kullu.

Un peu plus loin, dans la vallée, les Missionnaires Suédois font actuellement un effort dans le même but ; la difficulté paraît être, non le manque d'un bon terrain, mais le travail colossal d'une irrigation au moyen d'eau transportée des puits publics. Je crois que si chaque jardin avait son puits à lui, et des moyens mécaniques convenables pour l'élévation de l'eau, il serait bien possible d'y cultiver, avec succès, des légumes et des fruits. A présent aucune industrie de ce genre n'y existe.

M'Kullu ou Umm Kullou, *la mère de tous*, est situé à deux kilomètres de Hotoumlou, en montant la vallée du Hamasat. Il est vrai qu'il y a des maisons partout dans la vallée entre les deux villages, de manière qu'ils sont à peu près liés ensemble comme un village continué, et l'on dit quelquefois que ce n'est qu'un seul village, dont le vrai nom est M'Kullu; mais j'ai suivi l'habitude générale des indigènes et je maintiens les deux noms.

M'Kullu se trouve dans une partie très-étroite de la vallée, qui n'a pas plus d'un demi-kilomètre de largeur. Par exception les maisons y sont plus serrées que d'ordinaire dans le pays, et on y voit une apparence de régularité dans la distribution des rues ; dans le reste, il est comme les autres que je viens de décrire. Dans le lit du torrent, près du village, se trouve le grand puits qui fournit l'eau pour la ville de Massawah. La tour construite au-dessus du puits, et le grand réservoir à côté, forment les objets les plus remarquables de l'endroit. Ce village possède, en outre, plusieurs mosquées, bâties en pierre de corail et une ou deux autres constructions de la même matière.

Vis-à-vis de M'Kullu, la vallée d'un torrent qui s'appelle *Tarakaba* débouche dans la vallée principale. En amont de cette vallée, à la distance d'environ un kilomètre, se trouve le



village de Zaga, réunion d'une centaine de huttes, comme celles des autres villages.

J'ai donné ces détails, parce que ces villages sont, on peut le dire, presque les seuls centres d'habitation fixe dans le pays. En effet, malgré tous les noms qu'on voit sur les cartes, il n'existe point de vrai village sur la route entre M'Kullu et Kayah-Khor, et un seul, Ailet, entre M'Kullu et Asmara. Toutes les autres routes vers l'intérieur présentent les mêmes conditions. Il y a, il est vrai, d'autres peuplades dans ce pays, mais elles ne construisent pas de villages ; elles forment des cantonnements, et se tiennent toujours en mouvement pour suivre les pluies et l'herbe.

Pour me former une idée exacte de la conformation du pays près de la côte, j'ai fait l'ascension de plu ieurs hauteurs principales dans le voisinage d'Arkiko, Hotoumlou et M'Kullu. Enfin, j'ai trouvé un point de vue à Gébel-el-Hamasat, près du puits du même nom, à trois kilomètres à l'Ouest de M'Kullu ; Là je vis se dérouler sous mes yeux un vaste panorama, et je tacherai de faire une description topographique du pays en transcrivant les notes dressées sur le lieu.

La côte s'étend depuis Gébel-Guddam, vers le Nord à perte de vue. Sur toute la longueur de la côte, on voit une plaine de formation évidemment alluvionale, formée de détritus arrachés par les pluies aux montagnes, et mêlés avec les sables et les coquillages jetés sur la côte par les vagues de la mer. A Arkiko, cette plaine a une largeur de trois kilomètres ; vers le Nord, elle s'élargit jusqu'à cinq kilomètres dans la direction de Hotoumlou. Au-delà, une rangée de collines qui se dirigent vers la mer, de N.-O. O. à S.-E. E., limitent la plaine.

Au Nord de ces collines, se trouve la vallée du Weddubbo ; encore plus au Nord les détails se confondent dans l'éloignement, mais la plaine continue, et les vallées de Desset et de



Wakiro avec leurs tapis de verdure sont encore visibles, mouvementées seulement par des petites rangées de collines arrondies et quelques dunes de sable.

Derrière Arkiko, la première ligne d'élévations est formée de pics aigus de roche schisteuse, avec une inclinaison assez douce vers l'Est et au contraire rapide vers l'Ouest. Au Sud d'Arkiko, la direction de cette rangée est presque parallèle à la direction générale de la côte; au Nord, elle tourne vers le Nord-Ouest.

Les plus élevés de ces pics atteignent une hauteur au-dessus de la mer d'au moins 200 mètres ; la hauteur moyenne de la chaîne est d'environ 100 mètres.

Entre ces pics et la côte, se trouve une ligne de monticules d'un caractère différent; elle se compose entièrement de collines arrondies, avec des pentes assez régulières, et dont les sommets forment des petits plateaux; elles ont une hauteur de 50 à 75 mètres. Un caractère spécial à ces collines est que leurs pentes vers la mer sont toujours graduelles et allongées, tandis que vers l'intérieur, elles sont abruptes et raides. Il est évident que les matériaux qui composent ces collines ont été apportés de loin ; ce sont des pierres arrondies de toutes grandeurs, depuis le plus petit caillou jusqu'aux grands *boulders*, et la matrice ordinaire est un sable à gros grain, d'une couleur orange ou jaunâtre.

J'ai trouvé sur ces collines des fragments de quartz blanc en grande quantité, de quartz noir, de quartz rouge ferrugineux, de grès, de roches basaltiques, de hornblende, de granit, une roche porphyrique de couleurs diverses, et de la lave. J'ai noté ces variétés, dans l'espoir de les retrouver, plus tard *in situ*, dans l'intérieur, et posséder, ainsi, un auxiliaire important pour la détermination du système de drainage naturel du pays.

Le Gébel-Hamasat, sur lequel je me trouvais, est une de ces collines ; la plus élevée, peut-être, de toutes. A ses pieds, est le Khor-Hamasat, dont j'ai déjà parlé.



Comme tributaires de ce Khor, entre la position ou j'étais et la mer, se trouvent :

1. A notre droite, le Khor-Tarakaba, qui traverse Zaga, et un autre, plus petit, qui entre dans la vallée près de Hotoumlou ;

2. A notre gauche, une petite vallée, qui entre dans la grande vallée près de M'Kullu ;

3. Une autre vallée, qui commence à Nord-Est et se joint à la vallée principale près de M'Kullu. Par cette vallée passe une route qui va à Asus :

4. Une vallée, qui commence à Nord-Est et se verse dans la vallée principale près de Hotoumlou. Par cette vallée passe la route de Sanheit et la ligne du télégraphe du gouvernement.

Regardant dans la direction opposée, nous voyons le Khor-Hamasat, qui se bifurque à une distance d'un demi-mille de la base de la montagne et dont une branche provient de Sahati, et l'autre suit la route de Yangus. Cette dernière branche s'appelle l'Obel.

Enfin vers le Nord, nous voyons le commencement de la vallée de Weddubbo, se joignant à celle de Hamasat, sur un point qui s'appelle Gadem-Maar. De là, le Weddubbo fait une courbe autour des collines de Hamasat, prend une direction vers le Nord-Est et termine dans la mer, en coulant à travers la plaine dont nous avons déjà parlé.



Le pays entre la ligne des Collines près de la côte et la chaine de Yangus.

Les grands traits topographiques du pays entre la côte de la Mer Rouge et le haut plateau de l'Abyssinie, ou pour mieux dire de cette partie du pays qui se trouve dans le voisinage de Massawah, et qui a été le théâtre des opérations de l'expédition. peuvent être classés comme suit :

La ligne de la crête du grand plateau court presque parallèle à la ligne de la côte, à une distance moyenne d'environ soixante kilomètres. Vu de la côte, le plateau découpe sur le ciel sa ligne de crêtes, d'une élévation variable, mais conservant un niveau général indiqué par le baromètre à un chiffre entre 6,000 et 7,000 pieds. Sur le plateau se trouvent des montagnes qui s'élèvent encore plusieurs milliers de pieds. Une de ces montagnes se trouve prés d'Asmara. Prenant cette montagne comme point initial, et traçant une ligne qui touche au Gébel-Bizen, et aux deux hauts pics au Nord d'Adi-Rasso, appellés sur les cartes allemandes *Agamle* et *Mogimba*, et ensuite au sommet du Gébel-Kubi, au Sud du défilé de Bamba, et encore de là au Gébel-Guddam, cette ligne aura une direction générale de l'Ouest à l'Est, avec une convexité vers le Sud. Cette ligne indique un système de montagnes magnifiques auxquelles je donnerai le nom de *Chaine de Bizen*. Elles sont tellement liées ensemble qu'elles forment un grand versant.

Au Sud, se trouve l'Alliguddy, qui reçoit ses eaux d'un versant très court et rapide. Le versant du Nord au contraire s'étend en longues chaines de montagnes, ayant entre elles des vallées sinueuses, qui ont une direction générale de Sud-Ouest à Nord-Est. Par ces vallées les eaux coulent dans le Wakiro, le Desset

et les autres torrents qui se déversent dans la mer près de M'Kullu.

Si les cartes que nous avons sont exactes, il parait qu'il y a une autre chaine transversale, ayant comme points principaux le mont Lawayra et les montagnes de Senafé. Cette chaine pousse ses ramifications vers le Nord, et donne à l'Alliguddy plusieurs affluents venant du Sud.

Le pays entre la chaine Bizen et le Wakiro est celui qui a le plus occupé mon attention et que j'ai spécialement étudié.

Suivant les routes qui conduisent à l'intérieur, soit par Kayah-Khor, soit par Asmara, nous avons observé les bandes ou zônes suivantes, qui diffèrent les unes des autres d'une manière spéciale :

1. La plaine de la côte déjà décrite ;

2. La rangée de collines arrondies près de la côte, aussi déjà exposée plus haut ;

3. Le pays entre cette rangée et la chaine de Yangus ;

4. La région montagneuse entre la vallée du Yangus et la vallée du Baaraza, ou plus correctement, la vallée d'Ailet ;

5. La vallée d'Ailet elle-même ;

6. Le pays montagneux entre la vallée d'Ailet et le grand plateau.

Je continuerai par l'examen en détail de la troisième de ces zônes.

En la comparant avec la région des hautes montagnes plus à l'intérieur, cette région peut être considérée comme une vaste plaine, et elle en a l'apparence lorsqu'on la regarde des grands pics de l'intérieur. La plupart des cartes que j'ai vu la représentent en effet comme une plaine, mais en la traversant, nous la trouvons couverte de collines abruptes, de hauteur variable entre quelques mètres seulement et 100 mètres, et de formes les plus diverses et les plus fantastiques que j'aie jamais vu. On y voit des pics isolés d'une forme qu'on dirait monumentale; des courtes



ramifications dans toutes les directions avec des crêtes dentelées et des pentes rapides, et un plateau en miniature, ayant son sommet aussi plat qu'une nappe d'eau, et taillé presqu'à pic de tous les côtés.

M. Lejean dit que cette région est de formation volcanique. Pour moi, son origine géologique est encore une énigme.

La surface est couverte en général d'un matière dure, de couleur gris-bleuâtre ou noire, qui n'est pas tout-à-fait une pierre, et en même temps n'est pas un sol. A travers cette matrice, se trouvent des filons de calc-spar, et en beaucoup d'endroits se trouvent de beaux cristaux du même minéral d'une transparence variable. Au premier examen, j'ai pris cette matrice pour un dur sous-sol calcareo-silicieux, mais lorsque j'ai vu les masses des collines composées de cette même matière, se cassant en blocs et en fragments angulaires, alors il m'a paru évident que la masse de cette substance n'est que le résultat de la destruction et la décomposition de la roche normale. Cette désagrégation cependant n'est pas encore assez avancée pour former un vrai sol; en effet, presque tout le pays qui nous occupe est stérile; on ne voit que quelques arbustes épineux et des cactus, même dans les points les plus favorisés.

De temps à autre on rencontre une matière qui a l'apparence de la lave, et alors l'hypothèse de l'origine volcanique du pays se présente à l'esprit avec beaucoup de force; mais à côté, on découvre une masse énorme de schistes en lames minces, de toutes couleurs, tombant en débris, et alors, la théorie sédimentaire reprend le dessus. Mais, M. Mitchell, qui s'occupe depuis 1876 de cette étude, résoudra cette question, et moi, je retourne à mon étude spéciale, la topographie.

Après avoir passé plusieurs chaines irrégulières de collines sur la route de Yangus, nous arrivons aux premières vraies montagnes, à une distance de 10 kilomètres de M'Kullu. Celles-ci forment un avant-poste de la grande chaine déjà indiquée et



s'avancent dans la plaine, divisant les eaux du Khor-Agbalo, à l'Ouest, de celles de plusieurs Khors de moindre importance, à l'Est. Ces montagnes prennent le nom du Khor principal, Agbalo. Cette chaîne va diminuant en hauteur vers le Nord, et sur la route de Sahati n'est presque plus sensible. On la traverse en effet sur la route de Yangus par un passage en pente si douce qu'on reconnaît avec difficulté qu'on passe une montagne.

Au-delà de la chaîne Agbalo, on entre dans la plaine d'Abatghana, qui ressemble beaucoup au pays déjà traversé entre Hamasat et l'Agbalo. Le pays est plus plat et mieux boisé, et pendant la saison des pluies, il offre aux bestiaux de bons pâturages. Il y a aussi certaines parties propres à la culture. Cette plaine est limitée au Sud, par un haut plateau isolé, ayant des pentes très rapides, appelé *Herret-Abatghana* ; partout s'élèvent des pics isolés d'une hauteur considérable.

Près de sa limite, à l'Ouest, se trouve le Khor du même nom, et alors commence l'ascension de la ligne de Yangus. Ces montagnes sont très différentes en forme et en matière de toutes les autres rencontrées jusqu'ici. Elles ont une hauteur de 100 ou 200 mètres au-dessus de la vallée du Khor; leur forme générale est arrondie. A leur base, se trouvent des roches dures, bleuâtres et verdâtres, que j'ai cru d'abord être des calcaires ; mais, je les ai trouvées beaucoup trop dures pour accepter cette supposition. En montant plus haut, nous trouvons des roches laminées schisteuses et à l'apparence soyeuses; cette roche est décomposée à la surface et les débris forment un sol très-productif. On trouve sur les pentes des arbres épineux, d'une belle hauteur, et l'herbe y est abondante pendant la saison des pluies; de nombreux filons de quartz blanc sillonnent les flancs et les crêtes des montagnes, et quelquefois s'y présentent en masses considérables.

Étant arrivé aux limites de ma première subdivision sur cette route, examinons maintenant la même zône sur la route d'Asmara.



Entre les collines de Hamasat et de Sahati, nous trouvons un pays semblable en tout à celui qui est situé entre les mêmes collines et l'Agbalo ; de plus, nous traversons le Togdali et le Mobarro, qui ne sont que la continuation des torrents Agbalo et Yangus ; nous trouvons les lits des torrents plus larges, et leurs vallées plus étendues. A Sahati nous rencontrons un des versants de la montagne, duquel le Khor-Sahati lance une jolie cascade. Ce versant est composé d'une roche granitoïde à sa base, surmontée par des roches schisteuses de diverses couleurs : au point où la petite cascade verse ses eaux, se trouve une masse rocheuse très-dure et de couleurs crème variée ou rose délicat. La cassure en est conchoïde et je ne peux indiquer sa composition, n'ayant pu en faire l'analyse.

Passant au-delà de Sahati, on arrive à une plaine d'une élévation d'environ 20 mètres au-dessus de la vallée ; cette plaine porte le nom de *Tarraha* et correspond à la plaine d'Abatghana sur l'autre route. Traversant cette plaine, nous trouvons une rivière du même nom, qui coule du Nord-Ouest au Sud-Est, et verse ses eaux dans le Khor-Sahati. Plus loin, soit sur la route d'Ailet, soit sur celle de Subergouma, nous rencontrons une ligne de hautes montagnes, qu'il faut traverser par une route tortueuse et difficile ; cette ligne correspond à celle entre Yangus et Ambatagam sur la route inférieure.

Avant de quitter cette section j'en donnerai encore quelques faits généraux.

L'eau y est partout difficile à trouver, sur les deux routes décrites, on en trouve seulement à Yangus et à Sahati ; à Yangus, en faisant des puits dans le lit du torrent, on trouve pendant plusieurs mois après la saison des pluies de l'eau abondante et de bonne qualité ; pendant l'été, la quantité devient très limitée. A Sahati, l'on trouve, pendant toute l'année, abondance d'eau courante ; des milliers d'oiseaux et d'animaux y viennent boire, les oiseaux pendant le jour, et les animaux pendant la nuit.



Les tribus nomades du voisinage s'y rendent avec leurs troupeaux pour les abreuver, mais il n'y a pas de village, et non plus à Yangus.

Le gibier est rare dans la zône en question ; on y rencontre toutefois des gazelles, des chevreuils, des renards, des loups et des hyènes.

Le pays n'est habité que par des nomades pendant la saison des pluies, c'est-à-dire, pendant les mois de Janvier, Février, Mars et une partie d'Avril. Quelques tribus stationnent près des sources d'eau pendant l'été, mais le plus grand nombre suit les pluies dans les montagnes plus élevées. Je doute fort que cette région puisse être beaucoup améliorée par l'effort de l'homme, si la nature elle-même n'effectue quelque changement considérable dans le climat, et si la pluie ne devient plus abondante et mieux distribuée.

Je n'ai trouvé nul minéral de valeur dans le pays, et je n'y ai vu aucune trace de fossiles, ni du règne animal, ni du règne végétal; il y a des roches qu'on pourrait utiliser dans les constructions, pour pavage, etc., mais l'éloignement de tout marché rend ces matériaux inutiles.

N'étant pas botaniste, je ne peux rien dire sur la végétation qui s'y trouve représentée par plusieurs arbres nains et par une demi douzaine d'espèces de cactus.



La chaîne de Montagnes entre la vallée de Yangus et la vallée d'Ailet.

Pour aller de Yangus à Embatokan, on a le choix entre deux routes : celle suivie plus souvent par les troupes égyptiennes et leurs convois, ne traverse directement aucune ligne de montagnes ; elle suit le lit du Yangus, puis, elle tourne directement au Sud et suit le lit du Koussar jusqu'à sa source ; ensuite, elle traverse la plaine de Saboub, et deux petits Khors près de leurs sources, et monte ainsi sur la plaine d'Embatokan. Sur tout son parcours, il y a eu, il est vrai, une ascension, mais très graduelle et presque insensible, tellement qu'on a de la difficulté à croire qu'on a traversé un versant dans la plaine de Saboub. Ce versant se rattache d'un côté à la grande chaîne transversale de Bizen et de l'autre, avec le Saboub, et sépare les eaux qui coulent dans le Yangus de celles qui coulent dans le Baaraza.

Suivant la route la plus battue par les indigènes, au lieu de tourner au Sud par le Koussar, on suit le cours du Khor-Maasena, direction qui nous mène par une ligne plus directe à la plaine d'Embatokan ; par cette route, on traverse la chaîne des montagnes de Maasena, et l'on reconnait qu'on est passé d'une vallée à l'autre. Sur les routes de Subergouma et Ailet, les passages de cette chaîne sont indiqués par l'Akabah de Maatal sur l'une, et les Akabahs de Umbabou et Alamat sur l'autre.

Cette chaîne est donc nettement définie : une extrémité s'attache à la grande chaîne transversale dans la haute région Agmetta, et l'autre extrémité, passant au-delà de Ailet, termine vers le Nord dans la vallée de Wakiro.

La largeur de cette chaîne est variable ; sur la route de Yangus, elle est de 10 à 12 kilomètres ; sur la route de Suber-



gouma elle est de la moitié, et sur la route de Ailet, de 6 à 8. Sur la route de Yangus, il est difficile de la reconnaître comme une chaîne, tellement elle est divisée en branches et versants. Sur la route de Subergouma, il n'y a évidemment qu'une seule chaîne, avec une dépression de son axe; enfin sur la route de Ailet, la chaîne se compose de deux lignes parallèles avec une vallée profonde entre les deux. Dans toute cette région, les vallées sont courtes et ordinairement très étroites; les eaux qui y coulent ne sont que de petits affluents des rivières plus importantes des deux côtés.

Dans cette région, les montagnes sont de forme arrondie et couvertes jusqu'au sommet d'arbustes épineux et d'une herbe luxuriante. Dans les vallées, on voit quelques grands arbres et des portions de terrains excellents à cultiver; les roches sont de formation métamorphique, cristallines et dures.

Ici, le chasseur trouvera un champ magnifique pour exercer son adresse; le gibier de toute espèce abonde, depuis le roi des animaux, qui rôde la nuit autour du campement, jusqu'aux troupeaux de petites gazelles; depuis le gros et féroce sanglier jusqu'au timide lapin; on y voit toute espèce d'oiseaux depuis le grand condor de l'Abyssinie qui mesure deux mètres, jusqu'au plus humble colombier; les couleurs des oiseaux de ce pays sont une merveille de variété et de beauté.

Dans toute cette région, les indigènes nomades s'occupent de leurs troupeaux, et les conduisent jusqu'aux sommets des montagnes pour y brouter l'herbe la plus tendre et la plus nourrissante. Ils bivouacquent dans les vallées ou sur les plateaux, construisent un abatis d'arbustes épineux autour de leur résidence temporaire, et chaque nuit rassemblent leurs bestiaux à l'intérieur pour les garder des bêtes féroces qui abondent.

La Vallée d'Ailet.

J'ai donné ce nom à cette vallée parce que Ailet est le village principal du pays. Parmi les indigènes elle a dans les différentes localités une douzaine de noms différents, et même le lit du torrent qui la traverse a autant de noms qu'il y a de lieux de passage ou de morceaux de terre cultivée. Cette habitude des indigènes crée une grande difficulté au géographe qui vient pour la première fois étudier le pays. Il y a une seconde difficulté de nature opposée : une fois un nom donné à une localité, toute chose autour d'elle prend son nom. Par exemple, nous avons Bir-Hamasat, Gebel-Hamasat, Khor-Hamasat Kibir et tous les petits affluents sont Khor-Hamasat-el-Soghraya ; mais un kilomètre plus loin, le Khor principal aura un autre nom. Enfin une troisième difficulté naît de la prononciation du même nom qui est spéciale à chaque tribu et à chaque peuplade.

Mon guide qui était un abyssin, disait toujours très distinctement *Ambatokam,* tandis que mon Shoho et mon arabe disaient *Embatokan, M'betokan.* M. Lejean n'a pas entendu la première syllabe et écrit le nom *Beït-hakan.* Je crois que le premier nom est vrai abyssin, mais j'ai adopté le second, parce que l'endroit est connu à Massawah par tous nos officiers indigènes sous ce nom.

La vallée de Ailet, comme description topographique, commence à Embatokan et précisément un peu au Sud de cette position. De là, elle s'étend au Nord, 15° inc. Ouest ; c'est une vallée ouverte, d'une largeur de 3 à 4 kilomètres à Embatokan, de 8 kilomètres et plus à Ailet et encore plus large ensuite à Gumhod et Asus ; enfin, elle se perd dans la vallée de Wakiro. Du sommet du Gebel-Embatokan, on peut voir toute la vallée qui monte graduellement du Khor, et serpente entre les bases des

montagnes des deux côtés. De l'Ouest, plusieurs vallons secondaires entrent dans la vallée principale, et tous présentent à peu près les mêmes caractères. Du côté de l'Est, il n'y a que de petites rigoles de drainage local.

Entre les vallées secondaires de l'Ouest, deux méritent une mention spéciale ; celle du Baaraza et celle de Subergouma.

Pour suivre la première, en partant d'Embatokan, on prend une direction à l'Ouest et on tourne ensuite au Sud ; au commencement, cette vallée a une largeur d'un kilomètre à un kilomètre et demi ; mais elle devient moins large et de plus en plus étroite jusqu'à devenir à Baaraza un vrai défilé. Alors on voit qu'elle est formée de la réunion de deux branches qui viennent du N.-O. O. des hautes montagnes, versants du grand plateau. Près de Baaraza, ce Khor et sa vallée portent le nom de *Danaboub*; plus loin, il s'appelle *Dongallo*; plus loin encore, où il passe entre le Gebel-Bizen et Gebel-Ghinda, il reçoit le nom de *Ghinda*. D'après les cartes de Lejean, cette vallée, a son origine près d'Asmara et mes guides ont confirmé cette origine ; personnellement, je n'ai pas eu l'occasion de la vérifier.

L'autre branche vient du Nord, et tourne le versant de la montagne à Bamba, où se trouve le fameux défilé, qui a son origine dans la grande chaîne transversale, près d'Adi-Rasso. La rivière qui traverse cette vallée porte le nom de *Dimas*. Toute la vallon n'est qu'un défilé étroit, s'élargissant de temps à autre assez pour former des endroits convenables pour les campements et pour le pâturage des animaux ; mais même ces endroits ne sont que des élargissements locaux, qui n'excèdent pas une centaine de mètres en longueur. Le vallon de Danaboub est très-étroit près de Baaraza, et continue étroit aussi loin, vers sa source que je l'ai fait examiner.

La vallée de Subergouma entre dans la vallée principale d'Ailet à peu près à moitié chemin entre Embatokam et Ailet. A sa jonction il y a une belle plaine ondulée ; la rivière qui y



coule est le Herraraa, qui a plusieurs affluents venant des hautes montagnes de la région du grand plateau. Un de ces affluents a sa source au Nord du Gebel-Ghinda, et conformément au système de nomenclature déjà indiqué, celui-ci s'appelle le Ghinda ; ce nom produit de la confusion dans quelques cartes du pays.

Revenons à la vallée principale. Pour en avoir une bonne vue générale, il faut monter au sommet du Gebel-Embatokan déjà mentionné. L'ascension en est difficile, et le Major Dulier, qui l'a faite avec moi, l'a trouvée tellement pénible et fatiguante qu'il en est resté plusieurs jours malade. Mais une fois arrivé au sommet, on est bien récompensé de la fatigue ; on y trouve une fraîcheur délicieuse, et un panorama superbe s'étale aux regards enchantés. A l'Est, la mer limite l'horizon, et les îles de l'archipel de Dahlac paraissent à sa surface dans l'éloignement comme des oiseaux de mer. Plus près, on voit la ligne blanche de la côte, Massawah avec ses blancs minarets, le palais du gouverneur avec son dôme étincelant, et les tentes blanches des soldats sur l'île Taoualoud et Gerrar, : pendant que nous regardons, un steamer tourne la pointe Abd-el-Kadir et entre dans le port de Massawah, sans doute nous apportant notre courrier, des lettres venant de***; mais il n'est pas nécessaire de copier toutes mes notes.....

Entre la ligne de la côte et notre position élevée, tout le pays que j'ai essayé de décrire est déroulé devant nous comme sur une carte : à nos pieds est Embatokan, avec ses champs de dourah vert, frais et reffraichissant à l'œil ; chaque colline a sa hutte et chaque hutte sa sentinelle, armée de lance et bouclier, qui garde son champ contre les déprédations des maraudeurs, bêtes et gens, car les champs n'ont pas de barrières. Les indigènes viennent ici de toutes parts pendant la saison des semences, grattent un peu le sol avec leurs charrues en bois traînées par des bœufs, sèment le dourah et retournent chez

eux, laissant la pluie et le soleil faire le reste. Enfin, lorsque la saison de la récolte arrive, ils reviennent ; chaque tribu moissonne sa part de céréales mûres et s'en retourne à son pays pour y rester jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle saison.

Regardant la vallée au Nord, nous avons sous nos yeux une grande surface couverte d'arbustes épineux et d'herbe luxuriante. Ici on voit de grands troupeaux de bestiaux avec leurs gardiens ; ici l'on peut trouver en outre du gibier de toute espèce et en grande abondance ; plus loin, on aperçoit un coin de verdure charmant, c'est Mareto, en tout semblable à Embatokan, avec de magnifiques champs de dourah ondoyants sous le vent et se rejouissant au soleil. Encore plus loin se présentent Dunhehe et le grand et le petit Aimbailo, et ensuite les champs de Ailet. Au delà de Ailet, on ne distingue plus les détails, mais avec l'aide d'une lunette d'approche, d'autres champs apparaissent près de Gumhod et Asus. Toute la vallée paraît convenable à la culture, aussi bien que les vallées secondaires dont j'ai parlé.

Dans la vallée de Baaraza il y a beaucoup de bonnes terres qui restent négligées et sans culture. De même, la vallée de Subergouma a des milliers d'acres de bon terrain inculte. Le grand *desideratum* dans cette région est l'eau, non pas pour trois mois de l'année seulement comme il y en a déjà, mais pour toute l'année. Comme la nature ne veut pas fournir cette provision, il est du devoir de l'homme d'y suppléer. Si on pouvait creuser des puits artésiens, cette vallée pourrait nourrir une population de 100,000 individus. Du dourah, du coton, de la canne à sucre, du blé, de l'orge, des fruits et des légumes fourniraient les moyens de vivre à des milliers de familles, tandis qu'à peine quelques centaines de nomades y trouvent à vivre. Je ne vois pas d'obstacle contre la réussite des puits artésiens ici ; la grande quantité d'eau qui tombe sur le grand plateau, doit

en partie descendre entre les couches qui s'inclinent vers la côte, et des puits assez profonds doivent l'apporter à la surface. C'est une expérience à faire, et je la recommande au Gouvernement.

Le village d'Ailet ressemble à ceux que j'ai déjà décrits; mais étant situé à l'intérieur, il ne possède pas de maisons bâties en pierre de corail comme les autres. Il y a un passage qui le traverse de l'Est à l'Ouest et qui ressemble un peu à une rue : il y a aussi des ruelles latérales qui débouchent dans cette espèce de rue. J'ai cherché s'il y avait des magasins pour la vente des marchandises, mais je n'en ai pas trouvé. Tout le commerce se fait par des hommes qui apportent de Massawah, sur leurs têtes, des paquets, et s'asseoient par terre dans les espaces libres du village, tandis que les acheteurs se rangent par terre autour d'eux pour examiner leurs marchandises.

A une distance d'environ six kilomètres de Ailet se trouvent les fameuses sources chaudes qui portent son nom. Ces sources sont dans un ravin, et forment une petite rivière. Des murs ont été grossièrement bâtis autour des trois principales sources pour cacher les baigneurs à la vue des passants. J'ai trouvé l'eau de la plus grande trop chaude pour pouvoir m'y baigner. J'y ai introduit mon thermomètre de poche, gradué jusqu'à 50 centigrades; mais le mercure montait dans le tube avec une telle rapidité que je l'ai enlevé aussitôt, craignant une rupture. La température de l'eau de cette source était tellement élevée que je ne pouvais y tenir la main que pendant quelques secondes, et en éprouvant une assez forte douleur; mais malgré cela, on m'a assuré que les malades s'y baignent. Ils commencent à la troisième source ou bassin, qui reçoit l'eau après qu'elle a parcouru, exposée à l'air, la distance de 80 mètres. Après une expérience d'un ou deux jours de ce bassin, ils passent à la seconde source, et de celle-ci à la plus chaude. La durée ordinaire du traitement hydrothérapique est d'environ une se-

maine, et le malade en est guéri... ou tué, j'ai essayé moi-même la moins chaude, et j'en suis sorti ayant la couleur d'un homard bouilli. Toute la population des alentours fréquente ces sources en cas de maladie et je ne doute point qu'on n'en ressente un grand soulagement. D'après l'odeur de l'eau, je crois qu'elle contient de l'hydrogène sulfuré en solution, et la précipitation indique la présence du fer. Le goût de l'eau n'est pas très prononcé. J'en ai rapporté une bouteille pour en faire plus tard l'analyse.

Les missionnaires Suédois ont élevé une maison sur une haute colline près des sources. Le paysage y est pittoresque et frappe la vue ; d'après le croquis que j'ai fait on peut avoir une idée plus exacte de ce pays que par des pages de description.

La région des Montagnes

Cette section est la plus intéressante et aussi la plus compliquée de toutes, et la plus difficile à décrire en détail. En outre, je ne suis pas en possession de données suffisantes pour tenter ce travail ; toutefois j'essayerai d'en dire ses grands traits, et je donnerai quelques détails qui auront, j'espère, un certain intérêt.

Comme je l'ai déjà dit, le grand plateau est limité à l'Est, par un escarpement presque vertical ; toutefois il y a des exceptions ; à quelques endroits, de grandes masses sortent et rompant la régularité ordinaire, forment de magnifiques pics qui dominent même le niveau du plateau. Gébel-Bizen est un de ces pics ; Ghinda et Gorimba sont deux autres, et Gébel-Serrup, près de Kayah-Khor, en est un quatrième. De ces points culminants, irradient d'autres versants, dans toutes les directions, formant un grand nombre de vallées étroites. Nous avons déjà connaissance de deux de ces vallées, c'est-à-dire de celle de Danaboub et celle de Dimas, qui s'unissent à Baaraza.

En suivant la route entre Subergouma et Asmara, on monte par une autre de ces vallées ; ensuite par l'Akabah du même nom, on passe dans une dernière vallée, qu'on suit pendant un certain temps et enfin la grande ascension commence.

En montant sur le plateau par la route de Kayah-Khor, on rencontre la même disposition de terrain. Cette route est celle que j'ai suivie, et les détails que je donnerai, sont, par conséquent, le résultat des observations faites personnellement sur cette ligne.

Les montagnes immédiatement à l'Ouest d'Embatokan sont de forme arrondie, semblables à celles vues entre Yangus et la



plaine d'Ailet. Elles sont plus hautes, s'élevant à environ 250 mètres au-dessus de la plaine, et au moins à 650 ou 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles sont ordinairement couvertes d'arbustes épineux, mais on y voit aussi des arbres plus grands et d'un feuillage plus riche, qui manquent d'épines qu'on trouve invariablement dans toute la région inférieure. En montant la vallée vers Baaraza, nous voyons des montagnes du même caractère, mais plus élevées, mieux boisées et possédant des arbres d'une meilleure qualité.

Les roches que j'ai observées, ont le même caractère jusqu'à Baaraza. Ici, en tournant vers le Sud, nous entrons dans l'étroite vallée de Dimas. On n'y voit aucun changement remarquable dans le caractère du pays sur une longueur d'environ 4 kilomètres. Mais après, la vallée prend la forme presque d'un ravin ; le lit du torrent est encombré de masses rocheuses d'une couleur verte, ayant des filons blancs et des taches vert-jaunâtre. Cette roche est très dure.

La base des montagnes est composée de la même matière, surmontée par ce qui m'a paru être une roche métamorphique. Cette dernière se présente en masses grandes et anguleuses et sans indication de stratification régulière. Ces roches varient beaucoup en couleurs et les diverses couleurs sont en bandes et stries; mais les fractures de la roche n'ont pas lieu sur ces bandes. Ces caractères deviennent plus frappants en approchant du passage de Bamba, ou, sur une longueur de plusieurs kilomètres, on traverse un vrai défilé, ayant des parois verticales de plusieurs centaines de pieds de hauteur.

Les roches conservent les mêmes caractères, et les montagnes dominant les précipices, ont toujours des formes arrondies, et sont couvertes de feuillages et d'herbe.

Nous sommes arrivés maintenant au point culminant de ce système de montagnes ; nous nous trouvons dans une région élevée ou le climat est plus doux. Ici les nuages, qui reposent presque



toujours sur les cimes, lui donnent assez d'humidité pour conserver la végétation, et l'eau qui tombe pendant la saison des pluies, se conserve longtemps. Soit l'une ou l'autre de ces causes, le résultat est que ces montagnes sont toujours couvertes de verdure, et vues d'une certaine distance, elles fournissent un contraste très-frappant avec la ligne de montagnes arides qui sont plus près de la côte, et un contraste également remarquable avec les flancs pourprés du grand plateau, qui se présentent derrière celles-ci.

Après le passage de Bamba, nous rentrons dans la vallée de Démas, mais on n'observe pas un grand changement de paysage où de caractère topographique. La vallée est toujours un défilé ; les montagnes toujours hautes et escarpées, et aux sommets aigus, anguleux et rudes. Presque toute végétation a disparu : on ne voit plus de crêtes arrondies, couvertes d'arbres, d'herbe et de troupeaux; au contraire, elles sont aigües et dentelées, et les pics sont pointus, tandis que les pentes sont couvertes de blocs de roche en apparence quartzeuse. Ces caractères continuent à se présenter jusqu'à Adi-Rasso.

Avant d'arriver à ce point, nous avons passé la chaine transversale de Bizen. La rivière Ahaba coule à travers cette chaine, dans une dépression entre deux montagnes très hautes, appellées sur nos cartes, Gébel-Agamba et Gébel-Mogimba. Mon guide ne connaissait pas ces noms, mais donnait à toutes les deux le nom Gébel-Adi-Rasso.

Au sommet de l'Akaba de Bamba, les roches sont granitiques et syenitiques, de gros grain, qu'on peut facilement casser et travailler, au moyen du pic. Nos soldats du génie y ont construit une bonne route.

Arrivés à Adi-Rasso, nous nous trouvons dans la vallée de l'Alliguddy, qu'on peut suivre jusqu'au plateau près d'Asmara, sans traverser aucune ligne de montagnes, et en aval jusqu'à Zula sur la côte. Notre route à Kayah-Khor la

suit pendant cinq kilomètres ; ensuite, elle tourne au Sud et monte dans une vallée secondaire, ou ravin, qui nous conduit à l'Akabah de Haala. La route serpente à travers cette Akabah pour une longueur de 7 kilomètres. Dans tout ce parcours, nous traversons les contreforts d'une grande chaîne sur les versants de la chaîne principale. Nous sommes donc dans un pays élevé, traversé par de nombreuses collines et vallées, toutes ayant la direction générale du Nord-Ouest au Sud-Est, et versant leurs eaux dans le Tchuet, affluent de l'Alliguddy. Enfin, nous arrivons à la plaine de Haala, qui n'est que le Wady-Haala, principal affluent du Tchuet. Nous traversons diagonalement cette plaine, longue d'environ 16 kilomètres et nous nous trouvons au village de Kayah-Khor, à la base du grand plateau.

Toute la région que nous avons traversée est habitée par les Shohos, race de nomades plus sauvages et plus méfiants de la civilisation que les habitants du plateau ou ceux du pays près de la côte. Ils conduisent leurs troupeaux dans les vallées étroites et sur les versants des montagnes, pour trouver, selon la saison, de bons paturages.

Cette région montagneuse est aussi le rendez-vous de nombreuses tribus de singes, presqu'aussi hauts de taille que leurs voisins les Shohos. Les mâles ont une crinière comme les lions, et sont couverts de longs poils gris. Assis sur les rochers, ils paraissent être aussi grands que les hommes, et à quatre pattes, ils ont l'air d'être de la taille d'un gros mâtin.

Dans les montagnes boisées on trouve en abondance toute espèce de gibier. Dans les régions rocheuses il y en a moins.

La plaine de Haala ressemble beaucoup à celle d'Ailet. Le sol végétal y est très-profond, comme on peut le voir dans les ravins. Cette plaine est partout convenable à la culture, mais jusqu'à présent elle n'est cultivée que tout près de Kayah-Khor. Le système adopté par les habitants de labourer la terre en suivant



des lignes horizontales, et même en formant des terrasses, prouve qu'ils comprennent parfaitement l'importance de la culture du sol et les effets des pluies torrentielles.

Ils ne cultivent que l'orge et le dourah.

RÉSUMÉ

Le résultat de nos études est à peu près ce qui suit :

1° Le drainage du pays, c'est-à-dire, les directions des principaux cours d'eau, comme elles se trouvent indiquées sur les cartes publiées, est loin d'être correct.

2° Il y existe un système général dans le drainage. Ce système que nous avons découvert peut nous servir comme clef pour nous ouvrir les mystères des détails topographiques de tout le pays.

3° Les cartes déjà publiées, par leurs signes topographiques, représentent le pays entre le plateau et la côte, comme une série de terrasses, tandis que nous avons trouvé un pays traversé par de nombreuses lignes de montagnes, de vallées et de plaines.



ÉLOGE DE DOR-BEY

Inspecteur général des Écoles civiles, ancien membre de la Commission centrale de la Société, etc.

PAR S. E. RIAZ-PACHA

Président du Conseil des Ministres, Membre fondateur de la Société, etc. (*)

Messieurs,

Excusez-moi de n'avoir pas pu préparer par écrit, comme j'avais l'intention de le faire, la notice nécrologique de mon ami E. Dor-Bey, notre cher et regretté confrère. A défaut des notes qui me manquent, je parlerai sous l'inspiration des sentiments qui m'unissaient à celui qui n'est plus, et des souvenirs qu'a laissé dans mon cœur l'homme, dont la fin prématurée est une perte si cruelle, non seulement pour moi, mais encore pour notre pays qu'il avait adopté. Vous tous savez, Messieurs, quelle place tenait Dor-Bey dans mon amitié et dans mon estime. Mais ce que je tiens à vous dire hautement, c'est que cette amitié et cette estime n'étaient pas un de ces sentiments superficiels que font naître parfois les rencontres du hasard : c'était un sentiment profond, qui avait pris ses racines dans la connaissance parfaite que j'avais pu acquérir de sa personne et de son caractère pendant plusieurs années de travail et d'études en commun, où il m'a été possible d'apprécier cette âme intègre, ce cœur loyal et franc, cette intelligence élevée, dont une foule de connaissances étendues et variées rehaussait encore l'éclat.

Vous le savez presque tous, Messieurs, Dor-Bey était Suisse. Il sortait d'une honorable famille appartenant à la

(*) Voir le Compte-Rendu de la Séance du 19 Novembre 1880.



bourgeoisie de Berne. Il y a huit ans, il était venu ici pour soigner sa santé, se proposant seulement de passer en Egypte un hiver en simple touriste. Mais, en véritable homme de science qu'il était, plein d'amour pour le travail et animé du sentiment de servir l'humanité, il lui fut impossible de rester longtemps oisif. Il se mit bientôt à l'œuvre et le résultat de ses études sur l'enseignement en Egypte a été un ouvrage qui fit une vive sensation et qui fixa sur son auteur l'attention du Gouvernement égyptien, qui, en comprenant toute la valeur de l'homme, n'hésita point à l'appeller à son service.

Tous ceux qui ont connu personnellement Dor-Bey, tous ceux même qui ne l'ont connu que de réputation, savent quel zèle et, pour ainsi dire, quelle passion du devoir animèrent l'Inspecteur général des Écoles depuis son entrée au département de l'instruction publique, jusqu'au jour où la mort est venu l'arracher à sa tâche.

La mission qu'il s'était donnée n'était pas une mission ordinaire et son accomplissement n'était pas facile. Il s'agissait d'opérer une transformation complète de l'ancien état de choses. Des obstacles de toute nature se dressaient sur sa route. Il lui a fallu lutter toujours, lutter sans cesse. A peine une difficulté était-elle aplanie, qu'une autre surgissait et exigeait un nouvel effort d'habileté ou d'énergie. Le temps me manquerait si je voulais vous énumérer ces difficultés sans cesse renaissantes pendant sept années qui dura son service : mais une anecdote vous en donnera l'idée.

Pendant mon premier Ministère, j'avais travaillé, plusieurs mois de suite, avec Dor pour élaborer un règlement de réformes dans l'administration et dans les méthodes de l'instruction publique. Quand il fut terminé et que le moment vint de l'appliquer, je fus obligé d'aller moi-même avec Dor faire le classement des élèves dans les écoles et les distribuer entre les

différentes classes, selon les cours que chacun de ces jeunes gens devait suivre. Ce travail dura six mois ; à peine était-il fini, que je dus quitter le Ministère de l'Instruction Publique pour prendre la direction d'un autre Ministère.

Un an et demi après, je revins au département que j'avais quitté, et je trouvai tout ce que j'avais fait avec Dor, complètement bouleversé. Je vous l'avoue, Messieurs, je me sentis profondément découragé.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes qui avaient amené avec le bouleversement de nos programmes la perte de tant d'efforts. Ce que j'ai à vous dire, c'est que mon ami Dor-Bey n'était pas découragé du tout. Il se remit à l'œuvre avec une ardeur infatigable et lorsque, fréquentant son cabinet et voyant que ce travail énorme le tuait, je lui conseillais de se ménager un peu, il me répondait franchement : *Si vous ne travaillez pas, du moins laissez-moi travailler.*

Vous voyez, Messieurs, quelle force de caractère, quelle vigueur de résistance, quelle énergie de volonté possédait cet homme qui, malgré les préjugés, malgré les envieux et les ennemis secrets, malgré les intrigues souterraines, les secousses de la politique, les changements de ministères, n'a pas cessé un seul jour de poursuivre l'achèvement de sa tâche ; qui ne s'est jamais fatigué de recommencer un travail incessant et dur pour atteindre son but... et il allait atteindre ce but, quand la mort impitoyable l'a frappé. C'est avec ce caractère solide, cette persistance héroïque qu'il a travaillé jusqu'à sa mort, et la mort seule pouvait briser cette persévérante et invincible volonté.

Si l'œuvre de mon ami est restée inachevée, elle ne sera cependant pas stérile, car elle a déjà porté des fruits. C'est à Dor-Bey que nous devons l'organisation actuelle de l'instruction publique et les progrès qui ont été réalisés dans l'enseignement. Ce qu'il a commencé, d'autres le continueront et l'achèveront.

Mais l'Egypte ne sera pas ingrate; elle n'oubliera jamais le nom de l'homme à qui elle doit l'initiative de la réforme de l'enseignement, elle bénira sa mémoire, et moi, Messieurs, en payant le tribut que je devais au souvenir de mon ami, je vous invite à prier avec moi pour que Dieu daigne donner la bénédiction et le repos à son âme.

RIAZ.

COMPTE-RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 11 *Juin* 1880.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, *Président.*

ORDRE DU JOUR :

Proposition de Candidats.
Communication de M. le Dr ZUCCHINETTI *sur ses voyages aux Provinces Equatoriales.*

Le Président, en ouvrant la séance, propose au nom de la Commission Centrale, la nomination de M. le Rev. C. T. WILSON comme Membre Honoraire de la Société. M. Wilson, dit-il, est le survivant d'un expédition que la Mission Anglicane avait envoyée chez le Roi M'Tesa pour évangéliser l'Uganda et dont les membres ont tous péri par maladies ou ont été massacrés par les sauvages.

Parti de Zanzibar, il nous est revenu par la voie du Nil, traversant les provinces de Bahr-el-Gazal, ou il reçut secours et hospitalité de Gessi Pacha : les études importantes que M. Wilson a faites dans les pays qu'il a parcourus, le courage et la constance héroïque dont il a donné tant de preuves en maintes circons-



tances, les aperçus larges et humanitaires qu'il rapporte de son voyage si aventureux, ont poussé le Comité à lui offrir, comme témoignage de distinction, le titre de Membre Honoraire. Le Président ajoute que M. Wilson a promis de concourir activement aux travaux de la Société et qu'il enverra bientôt un mémoire important sur le Lac Victoria, au point de vue de l'hydrographie générale de cette région.

La proposition est adoptée à l'unanimité.

Sont ensuite nommés Membres titulaires;

MM. Othon Rangabé, *Ingénieur dans les Chemins de fer Egyptiens*;

M. W. De la Fite de Pelleport, *Ingénieur Chef des Domaines de l'Etat*.

Le Président présente à l'Assemblée le Dr Zucchinetti, ancien officier de l'armée italienne. Le Dr Zucchinetti, après avoir servi le Gouvernement Egyptien en qualité d'Inspecteur vétérinaire de la Basse-Egypte, fut pris de cette fièvre de voyages africains qui gagna tant d'organisations généreuses et robustes : il partit seul et presque sans moyens, délibéré à traverser l'Afrique du Nord au Sud, s'il le pouvait, et à étudier la condition sociale des peuplades nègres. Mais, dit le Président, après les vicissitudes les plus bizarres, il dut rebrousser chemin et à présent il demande à vous exposer un court résumé de ses pérégrinations.

Une petite carte vélocigraphiée des régions parcourues par M. Zucchinetti est distribuée à l'assistance et le voyageur monte à la tribune.

Pendant près de deux heures, l'orateur a tenu l'Assemblée sous le charme de sa parole et excité l'attention de l'auditoire par les intéressantes narrations de ce qu'il a vu, entrecoupées d'observations et de détails curieux; avec beaucoup de tact il a su rappeler les services rendus dans ces pays aux populations par l'État-Major Egyptien et il a ajouté qu'entre autres, deux noms sont restés, comme un souvenir précieux et béni chez les indigènes : ceux de S. E. Ismaïl Pacha Eyoub et de S. E. Purdy Pacha.



Nos lecteurs trouveront la conférence de M. le Dr Zucchinetti dans le prochain bulletin.

La séance est levée à 5 heures.

Séance du 22 Octobre

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° ***Proposition de Candidats.***

2° ***Le Rapport de M. le Lieut. Col.*** GRAVES ***sur la reconnaissance faite en 1878 du Cap Guardafui et des côtes adjacentes;*** par S. E. le GÉNÉRAL STONE.

La séance est ouverte à quatre heures.

Le Président constate avec plaisir que la Société est entrée dans la sixième année de son existence, et que tout lui promet un avenir de tranquillité et de paisible travail. En effet les adhérents augmentent, comme augmentent aussi les rapports avec les Sociétés savantes de l'Etranger. On a créé récemment des relations avec la *Société Suisse de Topographie*, la *Société de Géographie Commerciale de Porto*, l'*Institution Géographique Internationale de Berne ;* le *Club Africano de Naples;* la *Missouri Historical Society de S. Louis* ; la *Société Hispano-Portugaise de Toulouse*, et le journal *l'Exploration* de Paris, et on a eu douze demandes d'admission.

Les Candidats nommés par vote membres titulaires, sont :

MM. GRECH MISSOUD, *Avocat*, au Caire ;

C. BIAGGIOTTI, *Directeur du bureau des Hypothèques*, au Caire ;

ALFRED SCIALOM, *Avocat*, au Caire ;

EMILE MANUSARDI, *Avocat*, au Caire ;

FRANÇOIS BAJOCCHI, *Antiquaire*, au Caire ;



ANTONIN MEILLON, *Ingénieur*, au Caire;

C. BIJARD, *Ingénieur. Directeur de la Compagnie du Gaz* au Caire;

T. E. GOODING, *Ingénieur, Inspecteur au Cadastre*;

ALFRED E. GARWOD, *Ingénieur en chef du matériel des chemins de fer*;

JEAN-BAPTISTE SISSON, *Ingénieur, Aide-Inspecteur au Cadastre*;

COMTE CHARLES SCOPOLI, *Avocat*, au Caire;

BERNARD ALEXANDRE, *Professeur à l'École Normale*, au Caire.

Passant au rapport de M. Graves, le Président s'exprime en ces termes:

« Dans une séance antérieure, j'avais l'honneur de vous faire la lecture des notes dressées par M. le Lieut-Colonel Graves-Bey sur les Somalis-Mijjertains qu'il a visités en 1878.

Vous savez, Messieurs, que les notes lues devant la Société dans cette circonstance et publiées plus tard dans le bulletin, n'étaient qu'un appendice de son rapport officiel sur les résultats d'une expédition de reconnaissance dont il était le chef.

Considérant l'importance pour le commerce du monde du bût de cette reconnaissance, qui était de choisir la position pour l'emplacement d'un phare dans les parages du Cap Guardafui, votre Comité central a jugé qu'il serait utile d'exposer devant la Société le rapport original de cet officier distingué: et LL. EE. le Président du Conseil des Ministres et le Ministre des Affaires Etrangères ayant bien voulu donner leur consentement à ce que le rapport soit mis à la disposition de la Société, j'ai le plaisir de vous en donner lecture, la précédant par les instructions que je lui avais adressés. »

Le Rapport est écoutée avec le plus vif intérêt: les détails donnés par le Colonel Graves sur la condition de navigation dans les parages du Cap Guardafui, sur la conformation de la côte et sur les motifs des nombreux naufrages qui y ont eu lieu sont d'une haute importance, ainsi que les détails des études qu'il y a faites

pour choisir l'emplacement le plus utile pour un phare et sur les moyens de dépense et d'approvisionnement. Le rapport termine en signalant les grands services qu'ont rendus les officiers de l'Etat-Major égyptien, attachés à l'expédition.

Le Président donne des explications complémentaires, à l'aide de nombreuses cartes dressées par l'expédition et qui sont exposées dans la salle.

La Séance est levée à cinq heures et demie.

Séance du 19 Novembre 1880.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° *Proposition de Candidats.*

2° *Communication d'un mémoire sur le pays d'Uganda et le Lac Victoria*, *du Rev.* C. T. Wilson, Membre honoraire de la Société.

3° *Notice Nécrologique sur feu Dor Bey, par* S. E. RIAZ-PACHA, *Membre fondateur de la Société* ·

La séance est ouverte à quatre heures; la salle est comble; On y voit tous les Ministres, plusieurs Consuls Généraux, des hauts fonctionnaires et des notabilités de la ville. Tou ont tenu sa rendre un dernier hommage à la mémoire de cet homme de bien, qui fut Dor Bey, membre fondateur de la Société et ancien membre de la Commission Centrale.

Sur l'invitation du Président, le Secrétaire général donne lecture du procès verbal de la séance précédente ; qui est approuvé.

Le Président propose ensuite la nomination de quatre Candidats; sont nommés membres titulaires :

S. E. Zulfikar-Pacha. *Grand Maitre des cérémonies de S. A. le Khédive* ;



S. E. Georges Morice-Pacha, *Contrôleur des Ports et Phares* ;
M. Dimitri Mosconas, *Consul des États-Unis*, à Souakim ;
M. F. Ebano, *Négociant*, au Caire.

Le Président monte à la tribune et donne lecture de la relation de M. Wilson et d'une lettre qui la précède. Les observations de M. Wilson sur les crues périodiques du Lac Victoria frappent l'assistance, et le Président ajoute des explications qui démontrent encore plus l'importance de ce fait. Il dit qu'il a sollicité du Gouvernement des mesures à ce propos et que des observations hydrographiques vont être régulièrement activées dans les stations de Lado, Magungo et Foweira : il annonce ensuite que les expériences répétées de Gessi Pacha ont prouvé la navigabilité du fleuve Vau, un des affluents du Bahr-el-Gazal, ce qui permettra de pousser les embarcations jusqu'au centre de la province.

S. E. Riaz-Pacha, monte à son tour à la tribune. Le Président du Conseil des Ministres est évidemment très ému : en effet il va parler de Dor Bey pour lequel il avait eu la déférence et l'estime d'un homme d'État pour une personnalité de haute valeur, et auquel l'unissait l'amitié la plus fraternelle et la plus sincère.

L'assistance partage l'émotion de l'orateur et écoute dans le recueillement le plus religieux la parole du chef du Ministère qui est venu dans la salle de la Société dire un dernier adieu à notre regretté confrère.

Des applaudissements répétés, accueillent la fin de l'éloge et témoignent à S. E. combien l'Assemblée lui est reconnaissante de cet acte de cœur et de tact.

La séance est levée à 6 h. et demie après une courte allocution de remerciement adressée par le Président à l'orateur.

Le Secrétaire Général.
F. Bonola.



LISTE

DES

OUVRAGES REÇUS

Juin — Décembre 1880.

Royal Geographical Society, LONDON.

Proceedings. — Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre 1880.

Società Geografica Italiana, ROMA.

Bolletino. — Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre 1880.

Société de Géographie, PARIS.

Bulletin. — Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre 1880.

Gesellschaft für Erdkunde, BERLIN.

Verhandlungen. — Band VII, N° 1 à 8.

Sociedad Geografica, MADRID.

Boletin. — Mai, Juin, Juillet, Août, Octobre, Novembre 1880.

Société Belge de Géographie, BRUXELLES.

Bulletin. — Mai, Juin, Juillet, Août 1880.

Société de Géographie, ANVERS.

Bulletin. — Tome IV, N° 7. — Tome V, N° 1, 2, 3, 4.



Société Impériale de Géographie. SAINT-PÉTERSBOURG.

Notices. — 1° et 2° trimestre.

Société de Géographie Commerciale, BORDEAUX.

Bulletin. — N° 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, et 24. 1880.

Société de Géographie, GENÈVE.

Le Globe. — Tome XIX, Liv. 3, 4.

Société Normande de Géographie, ROUEN.

Bulletin. — Mars, Avril, Mai, Juin 1880.

Sociedad de Geografia y Estadistica, MEXICO.

Boletin. — Tercera Epoca, N° 8, et 9.

Société de Géographie, MARSEILLE.

Bulletin. — N° 7, 8, 9. 1880.

Société de Géographie, ORAN.

Bulletin. — N° 7.

Société de Géographie, LYON.

Bulletin. — 1. 1880.

La Exploradora, Association Euscara, VITORIA.

Boletin. — N° 3, 4, 5, 6. 1880.

American Geographical Society, NEW-YORK.

Proceedings. — N° 4.

Aardijstkung Genoostchap, AMSTERDAM.

Dijdschrift. — Deel IV, N° 4. 5.

K. K. Gesellschaft für Erdkunde, WIEN.

Mitheilungen. — Pro 1879.

Instituto Geografico Argentino, BUENOS-AIRES.

Boletin. — Tomo I, Cuaderno 2, 3, 4, 5. 1880.

Société Hispano-Portugaise, Toulouse.

Bulletin. — Tome I, N° 3.

Geographische Gesellschaft, Berne.

Jahres Bericht 1879, et 1880.

Société de Géographie, Rochefort.

Bulletin — N° 3, et 4.

Sociedad Geografica, Lisboa.

Boletin. — Série II, N° 1.

Institution Géographique Internationale, Berne.

Bulletin. — N° 1, 2, 3, 4.

Société Asiatique, Paris.

Journal. — Juillet, Août, Septembre 1880.

Reale Academia dei Lincei, Roma.

Transunti. — Mai à Décembre 1880.

Société Impériale des Naturalistes, — Moscou.

Bulletin. — N° 1, 2. 1880.

Società Adriatica di Scienze Naturali, — Trieste.

Bollettino. — Vol. V, N° 2.

Société Suisse de Topographie, Genève.

Bulletin — Janvier, Février, Mars, Avril.

Société Egyptienne d'Agriculture, Caire.

Bulletin. — Juillet, Août, Septembre.

Société d'Agriculture, Alger.

Bulletin. — N° 71.

Verein Pollichia, DURKEIM.

Jahresbericht. — XXIII, 4, 5.

Société des Sciences Naturelles, HERMANNSTADT.

Verhundlungen. — XXX, Jahrgang.

Historical Society, MISSOURI.

Publications. — N° 1, 2, 3, 4.

Gesellschaft für Geschichte, RIGA.

Mitheilungen. — Vol. XII, N° 3.

Gesellschaft für Literatur, MITAU.

Setzung Berihte. — Pro. 1879.

Cosmos di Guido Cora, TORINO.

Volume VI, N° 2, 3, 4.

Oesterreichische Monatschrift für den Orient, WIEN.

N° 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. 1880.

L'Exploration de P. Tournafond, PARIS.

N° 175 à 202. 1880.

La Revue Géographique Internationale, PARIS.

N° 47, 48, 49 1880.

Le Moniteur Industriel, BRUXELLES.
The Financial and Mercantile Gazette, LISBONNE.
Bulletin du Canal Interocéanique, PARIS.
Le Moniteur Egyptien, CAIRE.
L'Egypte, ALEXANDRIE.

DONS

—

S. A. MÉHÉMET TEWFICK, KHÉDIVE D'ÉGYPTE.

Inauguration du Canal de Suez, 1 vol. in fol., texte de M. Fontaine. Illustrat. de Riou.

Ministère de l'Intérieur, Egypte.

Le Commerce Extérieur de l'Egypte, pendant l'année 1879. Edition française et édit. arabe

Bulletin Trimestriel de la Navigation dans le Canal de Suez. N° 1, 2, 3.

Bulletin du Commerce extérieur, N. 1, 2.

Departement of the Interior, Whasington.

History of the N. American Pinnipeds, by J. A. Allen, 1 vol.

Bulletin of the Geological and Geographical, Survey. — Vol. V, n° 4.

Ministerio de Fomento, Mexico.

Boletin Metereologico, 1880.

Smithsonian Institution, Whasington.

A Collection Gesture Signs, by Garrik, 1 vol.

Royal Geographical Society, London.

The Journal, pro 1879, 1 vol. avec carte.

Sociedad Geografica, Lisboa.

Questiones Africanes, par J. V. Barbosa, *broch*.

O Districto Lorenço Marquez par A. de Castilho, *broch*.

O Zambése, par A. de Castilho, *broch*.

Club Africano, Napoli.

Progetto di spedizione alla Baja d'Assab, 1 *broch*.



Bouthilier de Beaumont, (auteur).

Choix d'un Méridien, Initial unique, 1 *broch.*, PARIS.

M. de la Motte, (auteur).

Le Nil, Première Conférence, 1 *broch.* PARIS.

Henry Mayer, (auteur).

Introduction à l'étude de la Géographie : de la nomenclature géographique. 1 *broch.*, PARIS.

Dimitri Mosconas, (auteur).

Les inscriptions de l'obélisque de Cléopâtre, 1 *broch. ill.*

Colonel Mason Bey, (auteur).

DARFOUR : 1 *broch.* avec carte, (ex Mitheil. Gotha).

Docteur **J. Zarb,** (auteur).

Spécimens botaniques de la collection Pfund. 1 *broch.*

Manuel Iradier, (auteur).

AFRICA : Fragmentos de un Diario de Viajes de exploracion en la zona de Corisco, 1 vol., MADRID 1878.

M. J. Vossion, (auteur).

Grammaire Birmane. 1 *vol.* RANGOON.

Birmanie et Tong-king, 1 *broch.* PARIS.

Docteur **J. Zarb,** susdit.

An the Geology of Malta and Gozo, 1 vol. avec carte.

C. Levi, (auteur).

Appello alla Opinione Publica, *broch.*

CARTES

M. G. J. Wild.

TOPOGRAPHISCHE KARTE DER SCHWEIZ,

vermessen und herausgegeben, etc., par G. H. DUFOUR, atlas in foglio 1833. 1863.



ACHATS

Année Géographique, par Vivien de S. Martin, 1871, 1 vol. Paris.

Année Géographique, par Maunoir et Duveyrier, 1876-1877, 1 vol. Paris.

Brun Rollet, *Le Nil Blanc*, 1 vol. Paris.

Kaltbrunner, *Manuel du Voyageur*, Zurich 1879, 1 vol. avec carte.

» *Aide-Mémoire du Voyageur*, 1 vol. Zurich 1880.




Digitized by Google

Numero 11. — Février 1881.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

1881.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

Numéro 11. — Février 1881.

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

1881.


COLLEGE

Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie
DU CAIRE

DANS LE SOUDAN ORIENTAL

CONFÉRENCE

de M. le Colonel d'Etat-Major Égyptien MOHAMMED MOKTAR-BEY (*)

MESSIEURS,

Il y a quelque temps vous avez bien voulu écouter avec bienveillance deux de mes études, l'une sur Harrar, l'autre sur les Gadiboursis.

Aujourd'hui qu'il m'a été donné, grâce à la haute protection de S. A. le Khédive et de ses Ministres, de visiter, comme chef d'État Major général du Soudan, tout l'Est du pays gouverné par Son Excellence Mohammed Raouf Pacha, je viens, sous la bienveillance de l'honorable Général Stone-Pacha, Président de la Société de géographie du Caire, vous présenter les observations tant géographiques que d'ordre moral qu'il m'a été donné de faire pendant un voyage de cinq mois au milieu de tribus encore imparfaitement connues.

Conformément à l'ordre de S. E. le Gouverneur général du Soudan en date du 21 Mai 1880, j'ai quitté Khartoum le 22 au coucher du soleil; j'étais accompagné par MM. Khalil Fauzi, capitaine d'État-Major, Mohamed Kher Allah et Aly Khayri lieutenants d'État-Major, ainsi que de quatre sous-officiers.

(*) Voir le Compte-Rendu de la Séance du 8 Avril 1880.



Nous nous sommes rendus en dahabyeh à *Abou Haraz* en 10 jours de voyage sur le Nil Bleu ; nous avons employé tant de temps pour y arriver, mais les vents contraires ainsi que l'inexpérience de nos matelots furent les causes de notre retard.

Abou Haraz.

Abou Haraz est un village situé sur la rive droite du Nil Bleu : sa position, comme point de départ de toutes les caravanes qui se rendent à Gadarif ou à Gallabat, lui a donné une importance telle qu'on y a établi une station télégraphique. Son commerce est d'ailleurs considérable; comme la plupart des villages du Soudan il est construit en huttes de paille et compte 7,000 habitants.

Après une journée de séjour à Abou Haraz, nous avons quitté cet endroit le 3 Juin 1880 pour nous rendre à Gadarif, où nous sommes arrivés le 10 du même mois, après avoir parcouru 245 kilomètres.

La route que nous avons suivie , traverse des terrains cultivables et boisés. A partir d'Abou Haraz l'eau se trouve toutes les 3, 4, 5 et 6 heures de marche. A Kaleït Arangui l'eau, quoique saumâtre et calcaire, se trouve en quantité suffisante pour pouvoir s'y approvisionner, ce qu'il ne faut pas oublier, parce que de Kaleït Arangui à Hillit Abou Sinne, autrement dit Gadarif, la route est complétement dépourvue d'eau ; les caravanes sont donc obligées d'emporter la quantité d'eau nécessaire pour quatre jours au moins. Nous ne saurions trop recommander aux voyageurs de n'avoir qu'une confiance très médiocre dans le dire des chameliers concernant l'existence d'eau sur la route, car elle manque souvent et ce n'est que pendant la saison des pluies qu'on peut en trouver en marchant quatre heures au Sud Ouest de *Ouma-el-Kouraud*. Encore cela est très problématique. Quand on arrive à Kaleït Arangui les chameaux sont naturellement fatigués, et pour ne pas trop charger leurs bêtes, les chameliers trompent

les voyageurs en les persuadant d'emporter beaucoup moins d'eau qu'il est nécessaire pour éviter un désastre.

Son Excellence Raouf Pacha, Gouverneur général du Soudan, sur le rapport adressé par l'État-Major du Soudan, en date du 15 Juin 1880, et pour augmenter le commerce en lui assurant l'eau, a ordonné que neuf puits fussent creusés sur la route, dont deux à moitié de la route, c'est-à-dire à Oum-el-Kouraud.

Gadarif.

Gadarif est composé de plusieurs villages réunis en un seul endroit et distants les uns des autres de 2, 3, 4, 5, et même 7 kilomètres et au nombre desquels se trouve *Hillit Abou Sinne*, centre commercial et administratif de l'endroit ; les habitants appartiennent à la tribu de Chouh'-rieyh.

Tous ces villages prennent leurs eaux des puits creusés dans un ravin, et qui doivent être alimentés par le *Rahad*. D'autres puits ont été creusés pour faciliter la culture du tabac, à laquelle les habitants de Gadarif se livrent avec ardeur ; cette culture avait été grevée d'un impôt fut abandonnée, mais le gouvernement ayant diminué considérablement l'impôt, les habitants reprirent leur ancienne industrie. Comme goût, couleur, parfum, le tabac de Gadarif peut être comparé aux meilleures qualités de tabacs étrangers, à condition toutefois qu'il soit préparé par des hommes du métier. Ajoutons qu'en général les terrains de Gadarif sont très fertiles, principalement ceux qui sont arrosés par les eaux de l'Atbara.

De prime abord on se figure que le commerce de ce pays est très avancé ; mais, étant donné sa position géographique et en considérant qu'il est le rendez-vous obligé des caravanes venant de *Kartoum*, *Kassala*, *Tomate*, *Doka*, *Gallabate*, enfin de l'Abyssinie, et qu'en conséquence il pourrait y entrer 500 chameaux par jour, on trouve que le mouvement commercial est très inférieur à ce qu'il devrait être ; en effet, j'ai eu le regret de constater

que sous l'ancienne administration le nombre des chameaux qui entraient à *Hille-abou-Sinne* était à peine de 2000 par semaine.

Ayant été informé de ces faits, Son Excellence Raouf Pacha a pris immédiatement les mesures nécessaires au développement du commerce qui consiste en café, cuir d'Abyssinie, sel, sésame, gomme, tabac et dourah. Les commerçants sont la plupart des *Chouk'ryehs*, des *Hadramis* et des *Gaaleinnes* ; on y voit aussi quelques grecs, représentants de maisons de commerce de *Souakin* ou *Massaoua*, et d'autres, en plus petit nombre, qui travaillent pour leur propre compte.

Le 17 juin 1880, notre caravane étant prête, nous quittâmes Gadarif pour nous rendre à *Doka*, où nous arrivâmes le 18 juin, après avoir parcouru 67 kilomètres.

La route que nous avons suivie est plate et traverse des terrains très fertiles, habités par les Dabayna. Cette tribu est commandée par le cheikh Mahmoud Wad Zayd, qui porte le titre de Bey et est décoré de la Medjidieh. *Doka* est un assemblage de 1400 huttes en paille ; il y a en outre un bâtiment en maçonnerie pour le télégraphe et un autre que le bey à construit à ses propres frais pour les voyageurs. Mahmoud Wad Zayd jouit dans la contrée d'une réputation de richesse et de générosité que je crois exagérée. Elle provient de ce que tous ceux qui passent sur ses terres reçoivent de lui des cadeaux et naturellement sont tous disposés à chanter ses louanges partout et surtout aux gouverneurs. Cette réputation, je le repète, me parait singulièrement usurpée.

Le commerce de Doka consiste principalement dans les deux articles suivants, le dourah et le *semsime* ; on y vend aussi du sel et des étoffes qui sont apportées par des commerçants Gaaleinnes et Hadramis. Les bestiaux s'y trouvent également en abondance, à l'exception des chevaux qu'il est difficile de se procurer.

Après avoir passé une journée à *Doka*, nous l'avons quitté le 20 juin 1880, et par un voyage très-facile pendant 80 kilomètres



nous sommes arrivés à *Gallabat*, petit village situé à 147 kilomètres au Sud-Est du Gadarif.

Le village est formé de 3,500 huttes ; il n'y a que deux constructions : la caserne, appelée bureau du *Kara*, avec une chambre pour le télégraphe, et une maison appartenant au cheikh Salih Edrisse. Les huttes sont en paille et les incendies sont naturellement fréquents ; de plus elles sont exposées aux attaques d'une espèce de hyène, nommée, *Marfaanne* qui s'y introduit pendant la nuit. Lors de notre séjour pendant le mois de Juin passé, plusieurs enfants furent ainsi enlevés et dévorés. Quant aux habitants ils sont des *Takrouris*, Darfouriens d'origine, très soumis à leur cheikh Salih Edrisse.

Comme son voisin de *Doka*, ce dernier porte le titre de Bey et est décoré de la Medjidieh de 4me classe. Les habitants reconnaissent l'autorité du gouvernement, mais toutes leurs affaires intérieures sont du ressort du cheikh.

Le commerce de *Gallabat* se divise en deux parties bien distinctes : 1° les articles provenant de l'Abyssinie et qui consistent en peaux tannées, café, cire zabadeh, miel, bœufs, moutons, chevaux, mulets ; 2° les articles du pays, dourah et coton ; ce dernier est cultivé sur grande échelle et est recherché par les abyssins. On y trouve aussi des étoffes et des parfums apportés par les Hadramis et les deux seuls israëlites qui habitent le pays.

Le 24 juin nous quittâmes *Gallabat* pour nous rendre à Rahad. La route qui y conduit est très facile et ne traverse que rarement des élévations : on y rencontre des bois touffus et l'eau y est assez abondante. Tout ce territoire est également habité par les Takrouris.

Le 8 juillet je quittai de nouveau *Gallabat* avec l'intention de reconnaitre *Gueziret-el-Libane*; malheureusement le guide qui m'avait été envoyé par le Cheikh Mahmoud Wad Zaid ne connaissait pas la route, et à son passage à chaque village il s'arrêtait

pour prendre un autre guide, qui pas plus que lui ne connaissait le terrain. Ne pouvant d'ailleurs traverser l'*Atbara*, je dus renoncer à mon idée et me contenter de longer le fleuve jusqu'à *Tomate*. J'aurai voulu continuer notre marche en avant, mais des pluies torrentielles nous arrêtèrent et je contractai en même temps la fièvre paludéenne, si fréquente à cette époque dans ce pays. Pour continuer ma route je dus me faire transporter en angareb. Dans ces circonstances difficiles, je n'eus qu'à me féliciter de tous mes compagnons de voyage et en particulier du capitaine Khalil Effendi Faouzi, qui m'ont largement prouvé leur bonne volonté et l'intérêt qu'ils portaient tous à la réussite de notre mission.

Les terrains compris entre Gallabate et Tomate sont en général très fertiles ; mais la rivalité qui existe entre le Cheikh Mahmoud Wad Zayd et celui de *Homrane Wald-el-Ougul*, met des entraves à la culture, surtout sur la rive droite de l'Atbara.

J'ajouterai que ces peuplades ne connaissent pas la charrue et qu'elles se contentent de piquer la terre avec des bâtons. Ils font ainsi des trous dans lesquels ils mettent les semences et la nature se charge du reste.

Tous les habitants sont des Takrouris et des Dabaynah ; depuis quelque temps, bon nombre d'Abyssins musulmans, ne voulant pas obéir aux ordres du roi Jean ni se soumettre à ses exigences et se convertir à la religion chrétienne, ont abandonné leur pays, sont descendus dans la plaine et sont venus augmenter, surtout chez les Dabaynah la population dans des proportions considérables.

Tomate.

Tomate est situé près du confluent de l'*Atbara* et du *Setite* ; comme dans tout le Soudan ce village est formé de huttes ; seulement, ce qui n'existe pas partout, il possède un marché où se trouvent journellement les produits du pays. Les articles étran-



gers sont très difficiles à se procurer, le seul marchand qui en vendait ayant été obligé de quitter le pays

Pendant mon séjour à Gallabat, j'avais demandé à S. E. le Gouverneur général de donner au Moudir de Toka l'ordre de m'envoyer *Wald-el-Ougul* à Tomate et le Cheikh *Saïd*, celui du Bazé, à *Oum Bréga*; mais à mon arrivée à Tomate je ne trouvais personne. Je pris alors la résolution d'envoyer deux messagers au Cheikh du Homrane, *Wald-el-Ougul*. Ce dernier m'envoya immédiatement un guide et je quittai *Tomate* le 23, avec 2 officiers et 15 soldats comme escorte.

Après avoir traversé l'Atbara, nous arrivâmes sur les bords du Setit, pour nous diriger de là de l'Ouest à l'Est à travers le pays de *Homrane* jusqu'à *Laka Takara*.

Les terrains de *Homrane* sont en général très fertiles, surtout sur les rives du *Setit* et de l'*Atbarah*; dans les parties éloignées des fleuves on trouve des bois très touffus et obscurs, refuge des animaux sauvages, tel que la gazelle, l'antilope, la giraffe, l'éléphant, le bœuf sauvage etc., etc., C'est pour cela qu'une grande partie des habitants négligent l'agriculture et s'adonnent à la chasse de ces animaux, qu'ils vendent ensuite à *Kassala* à des étrangers qui viennent dans le pays exprès pour y chasser ou y acheter ces bêtes.

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir et d'après ce que j'ai vu par moi-même, je puis certifier que le Cheikh *Wald-el-Ougul*, chef de Homrane, ne se conduit pas très honnêtement vis-à-vis des voyageurs qu'il rançonne d'une façon indigne. Je suis convaincu que lorsque S. E. le Gouverneur général sera informé de ces faits, il ne tardera pas à mettre un terme à une conduite aussi infâme.

Ayant quitté *Laka Takara*, nous nous sommes dirigés vers la chaîne de montagnes qui sépare les Bazes du Dika, en arrivant ainsi à *Amidebe*; cette partie de la route est facile à parcourir, mais elle est peu cultivée à cause de la peur que les *Bazes* ont des *Homranes*.



Il n'y a pas lieu d'ailleurs de s'étonner de cet état de choses. Les Bazes sont en effet de vrais barbares ; ils ne connaissent pas la monnaie, se nourrissent avec des feuilles d'arbre de tamarin ou des fruits des gongolez. Ils n'ont non plus la bravoure de tous les bédouins ; sont très laches et offrent le plus beau spécimen de la couardise unie à l'abrutissement.

Comme preuve de ce que j'avance, je dirai qu'à la fin de juillet passé les maraudeurs abyssins les ayant attaqués, leur enlevèrent soixante jeunes filles et un garçon, et cela en présence des pères et des parents, qui s'empressèrent de rester tranquilles et se gardèrent bien de les défendre. Quand je les ai interrogés sur ces faits, ils me répondirent que les *chaffatch* étaient des hardis cavaliers, et qu'eux, étant pauvres, il ne pouvaient pas leur faire la guerre.

En réalité les *Bazes* sont très misérables ; ils ne possèdent même pas un morceau de toile pour se couvrir et cachent leur nudité avec des peaux de moutons et de chèvres.

Amidebe.

Amidebe n'est qu'un petit village de 200 huttes à peine et qui possède une enceinte quadrilatérale pour y loger une garnison.

Le commerce y est très restreint ; il n'y a qu'un seul européen qui vende de l'épicerie ; les commerçants indigènes sont peu nombreux et les articles qui font l'objet des échanges consistent dans un peu de miel, de beurre, et de piment rouge.

Quant aux grains ils sont très rares et font quelquefois complétement défaut, de sorte que beaucoup d'employés se trouvent forcés de s'adresser aux magasins du gouvernement pour subvenir à leur existence.

Le 16 août, nous quittâmes *Amidebe* pour nous rendre à Kassala et nous y arrivâmes le 20 du même mois; mais l'état de ma santé qui s'aggravait tous les jours et qui m'avait réduit à ne pouvoir pas reconnaître ce qui se passait autour de moi, me força



à l'inaction, de sorte qu'il m'est impossible de donner le moindre renseignement sur la route que nous avons suivi et sur la ville de Kassala.

Maintenant que j'ai terminé la description de mon itinéraire, je crois que quelques renseignements sur les habitudes et les mœurs de ces populations ne seront pas déplacés ici, comme conclusion de ce récit.

Aussitôt que l'on quitte les bords du *Nil* ou de l'*Atbara*, on remarque immédiatement un changement dans le type de la population ; ainsi à mesure que l'on se dirige vers l'Est la couleur bronzée de la population devient de plus en plus foncée, tellement qu'à Gallabat, si l'on ne savait pas que ce sont des Darfouriens d'origine, on les prendrait de prime abord pour de véritables Nubiens.

Tous les bédouins de *Chaukrieh*, *Dabaynah*, *Homranes* sont d'une taille moyenne et d'une constitution plus ou moins forte; leur teint est noir cuivré. Les *Takrouris* ainsi que les *Bazes* sont au contraire d'une taille au-dessous de la moyenne, mais d'une constitution vigoureuse; la couleur de leur visage est noire.

Leurs femmes sont en général belles ; il y en a même qui sont fort belles ; suivant le dire même des habitants elles proviendraient du croisement des *Turcs* avec les abyssiniennes ; toutefois elles ont en général les mêmes caractères physiques que les hommes des tribus auxquelles elles appartiennent.

Pour la propreté, l'élégance, le service du ménage elles sont loin de valoir les femmes de Harrar ; mais une chose par laquelle elles l'emportent et haut la main sur ces dernières, c'est par le relâchement des mœurs.

J'ai dit relâchement, mais il faut convenir que ce qui se passe chez ces gens démontre qu'ils ne comprennent pas du tout la pudeur comme nous l'entendons... c'est peut-être après tout de la pudeur à leur manière ; quoiqu'il en soit , le plus grand nombre des familles tire noblement parti de la prostitution de



leurs esclaves. Les choses s'arrangent ainsi : l'esclave doit donner à son maître, ou à sa maîtresse, une somme fixe par mois. quitte à elle de la gagner par les moyens qui lui paraissent les plus convenables.

C'est, comme on le voit, un revenu comme un autre, basé sur des habitudes et des conventions qui nous paraitront énormes, mais qui n'en existent pas moins. Si un enfant nait de ce commerce on le vend, et le prix monte d'autant plus que le petit négrillon est plus beau.

Aussitôt que S. E. Raouf Pacha, arrivé sur les lieux, eut connaissance de ces faits il résolut d'en finir, et c'est à ce vaillant général, aussi humain qu'énergique, que le monde civilisé doit la suppression de cette traite d'un nouveau genre. Il réunit les Cadis et les notables du pays et finit, à force de persuasion, par leur prouver que non seulement de tels débordements étaient contraires à la morale, mais encore aux lois civiles et religieuses.

Aujourd'hui, nous pouvons l'affirmer, non seulement l'on ne vend plus les enfants des esclaves, mais encore si quelques-unes d'entre elles se livrent à la prostitution elles le font en cachette ; ce qui est un progrès sérieux sur ce qui se faisait autrefois.

Comme vêtement les habitants des villages qui demeurent sur les bords des fleuves portent une longue chemise et un caleçon, et par-dessus une sorte de blouse. Leurs pieds sont chaussés de cuir et leurs têtes sont ornées d'un turban ou simplement d'une takyée (sorte de bonnet blanc) Les femmes portent un costume semblable à celui de nos felahines.

Chez les Bédouins au contraire leur costume est différent ; il consiste en quelques mètres d'étoffes qu'ils serrent autour du corps et qu'on appelle *Tobe*. Ils ne portent rien à la tête et marchent pieds nus. L'habillement des femmes est encore plus simple ; elles se bornent à envelopper leurs corps avec des *foutah*, sorte de serviettes confectionnées à cet effet.



Leurs habitations sont de simples huttes en paille, qui entre autres avantages, ont celui de ne préserver ni du froid, ni de la chaleur; on ne peut pas les comparer avec celles des *Gallas* et spécialement avec les habitations des *Wara Badou;* néanmoins on en trouve quelques-unes qui sont bien faites et couvertes à l'intérieur avec des nattes. Les tisserands de ce pays sont très ingénieux; certaines nattes de 1^{m} à 1^{m}50 valent 7 et même 9 Talaris. Cette somme peut paraître élevée et pourtant ces nattes ne sont pas trop chères; elles ont l'air d'être travaillées à l'aiguille. J'ajouteque les Takrouris ont un goût spécial pour les travaux artistiques et que s'ils étaient bien dirigés, il feraient d'excellents ouvriers.

En général les habitudes et les usages de ces peuples n'ont rien de particulier ; toutefois chez les Bazés on trouve des mœurs et des préjugés très curieux. En voici deux exemples :

Un jeune homme s'est fiancé avec une jeune fille ; ils se sont engagés verbalement vis-à-vis l'un de l'autre. Puis, pour n'emporte quelle cause, affaires, voyages, etc., sans même avoir joui des faveurs de sa fiancée, le jeune homme est obligé de partir ; il reste un, deux, trois ans hors du pays ; au bout de ce temps, il revient chez lui, il trouve un, deux ou trois enfants issus de sa fiancée ; la tribu se réunit et déclare que les enfants lui appartiennent, qu'ils sont légitimes et qu'ils doivent même aide et protection à leur soi disant père s'il devient vieux et incapable au travail, et qu'ils ont le droit de réclamer le prix du sang dans le cas où il aurait été assassiné dans un guet-à-pens.

Comme on le voit c'est le comble de la consécration la plus splendide des droits de paternité... des autres.

Leur manière de prêter le serment ressemble à la nôtre ; toutefois, pour lui donner une valeur plus sérieuse, ils font apporter du dourah et du charbon à côté du *Coran* et du sabre, et celui qui jure ajoute : « si je manque à mon engagement que mon dourah ne pousse pas et que mon feu s'éteigne ».

Ils reconnaissent l'autorité du gouvernement égyptien et celle



de leur cheikh ; le pouvoir de ce dernier, chez toutes ces tribus, est héréditaire, à l'exception toutefois des *Takrouris* qui ont une façon spéciale d'élire le leur.

Il nous a semblé qu'il y avait là des détails qui peuvent intéresser tout le monde.

Comme je l'ai dit plus haut, les *Takrouris* sont originaires du Darfôr ; quand ils sont arrivés à *Gallabat* ils faisaient le *Fekh* c'est-à-dire que leurs principales ressources pour vivre étaient le chapelet et l'Alcoran.

Toutes les années, à la fin du mois du Regab, l'élection du nouveau cheikh a lieu dans les circonstances suivantes :

Quelques mois avant l'époque convenue, on choisit une vache complétement blanche ; deux jours avant l'élection on l'égorge ; sa peau sert à couvrir des tambours de la tribu, que le cheikh au pouvoir donne à garder à une vieille femme qui n'a pas d'autre mission.

On enlève ensuite les boyeaux, les intestins, et le cheikh les met dans une marmite, tels qu'ils sont extraits du ventre de la vache ; après les avoir fait bouillir un certain temps, le cheikh prend des cuillerées du bouillon ainsi produit et en donne à boire à ses confidents et aux partisans sur lesquels il peut compter au moment de l'élection ; celui qui sans sourciller avale ce breuvage est considéré comme fidèle ; celui qui au contraire, et la chose parait assez naturelle, refuse, est mis au rang des lâches et des gens sur lesquels on ne peut pas compter.

Cela fait, le jour de l'élection les partisans du cheikh, y compris la vieille femme garde-tambour et les notables de la tribu, se réunissent chez lui et commencent par lui enlever ses habits ordinaires ; on lui donne ensuite une chemise et un caleçon, une sandale avec un morceau d'étoffe, tous objets, que lors de leur arrivée dans le pays, les cheikhs d'alors portaient ; on le fait asseoir sur une peau de vache tannée, on lui lit quelques versets de l'Alcoran et après lui avoir versé sept fois du dourah dans la main, on lui colle un morceau d'herbe au front.



Le cheikh sort ensuite de la maison, et marchant sur une ligne à zig-zag qu'un pauvre de la tribu, qui aboie comme un chien devant lui, a tracée d'avance, il arrive ainsi à la place publique, où les guerriers de la tribu se trouvent rangés en ordre de bataille.

On fait asseoir le candidat sur un tapis; ses confidents et ses partisans se rangent derrière lui, les armes chargées et prêts à faire feu.

A un moment donné, le tambour est porté devant le cheikh recouvert de la peau de la vache précédemment égorgée, et alors on lui remet une côte de la vache incisée de telle façon qu'elle doit se casser par un mouvement violent; le cheikh la prend, la secoue trois fois de plus en plus fortement; à la troisième fois, une partie de la côte se détache et celui qu'elle vient frapper soit le cheikh, soit un autre est élu. A ce moment les serviteurs du cheikh, soit qu'il ait été réélu, soit qu'un autre l'ait été à sa place, font feu; dans le premier cas pour assurer son nouveau pouvoir; dans le second pour le sauver des haines qu'il a pu faire naître pendant l'exercice de son pouvoir.

Tout ceci une fois terminé, les notables prennent le cheikh et le font asseoir sur un angareb qui représente le trône et le font jurer de gouverner avec justice et suivant les préceptes de l'Alcoran.

De son côté le cheikh recommande aux notables d'être toujours prêts à la guerre, d'avoir toujours des grains dans leurs sacs, l'harnachement de leurs chevaux sous leurs têtes et enfin de se tenir toujours prêts aux ordres de l'autorité qu'ils ont choisie.

Une fois l'élection terminée, le cheikh se retire chez lui et ne se montre pendant sept jours; pendant ce temps c'est un idiot, le plus misérable de la tribu, qui le remplace dans le gouvernement. Le septième jour arrivé, le cheikh accompagné de ses courtisans et de l'idiot qui a gouverné une semaine se rendent hors de la ville; la majorité de la population prend le parti du cheikh et quelques-uns se mettent du côté de l'idiot et une bataille s'ensuit; bataille



généralement point sanglante et qui se termine toujours par la prise de l'imbécile qui a cru pouvoir, sans s'en rendre bien compte, usurper le pouvoir pendant sept jours.

Il faut bien le reconnaître, le cheikh est toujours le même, parce que la cote de la vache tombe toujours du côté du plus fort et le cheikh est soutenu par le gouvernement. C'est tout dire.

Néanmoins la population, qui sait bien qu'au fond toute cette cérémonie n'est qu'une farce, serait mécontente si elle n'avait pas lieu et si on lui empêchait de suivre les vieux usages.

Les armes de toutes ces tribus sont les lances, les sabres, les boucliers ; on y trouve en outre des fusils à percussion.

Le climat de la province de *Toka* est très malsain, surtout pendant la saison des pluies qui commence vers le 15 mai, je puis en parler par expérience; j'ai été pris par la fièvre vers cette époque, et je ne fus sauvé que par les soins que me donna l'habile Dr Georgis Bey, Inspecteur général sanitaire de l'Est du Soudan.

Avant de terminer, c'est mon devoir de recommander ce savant Docteur à la haute bienveillance de notre gouvernement, ainsi qu'à celle de MM. les voyageurs, qui j'espère toutefois ne voudront pas s'aventurer dans ces parages à l'époque de la saison pluvieuse, c'est-à-dire du 15 mai au 20 octobre.

Maintenant il ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous remercier de la bienveillance et de l'intérêt avec lesquels vous avez bien voulu m'écouter.

Le Colonel d'État-Major,

MOHAMMED MOKTAR-BEY.



MES VOYAGES

AU

BAHR-EL-GEBEL, BAHR-EL-GAZAL ET NOUBA

par M. le Dr P. V. Zucchinetti. (*)

Quand je quittai le Caire, mon intention était de traverser l'Afrique du Nord au Sud, en débouchant par le Cap de Bonne-Espérance.

J'avais ainsi arrêté mon itinéraire : suivre le Nil jusqu'au lac Victoria (Ukerewe), en touchant à partir de Lado la ligne des stations militaires Egyptiennes ; d'Uganda aller à Ugigi, sur le Tanganika, en prenant la direction suivie par Stanley; du Tanganika tenter le passage au Niassa en profitant de la ligne tracée par les missions Anglaises ; de Livingstonnia suivre le Chire jusqu'au Zambèse, que j'aurais remonté pour atteindre les cataractes Victoria ; de là, après avoir poussé une pointe au lac N' Gami, revenir à l'Est dans les Matabeles et enfin de cet endroit traverser en ligne droite les Bechuans, les Républiques et les Etats du Cap jusqu'à Capetowne.

Comme vous le voyez, Messieurs, dans un aussi long et pénible voyage, j'aurais visité peu d'endroits non parcourus et décrits par des voyageurs, et je n'aurais par conséquent pu apporter un large tribut à la connaissance physique du continent Africain. Je nourrissais toutefois le ferme espoir de recueillir des observations assez intéressantes.

L'Afrique est devenue depuis quelques années le mirage vers

(*) Voir au Bulletin 9 et 10, le Compte-rendu de la Séance du 11 Juin 1880.



lequel sont attirées les nations Européennes. Des voyageurs, poussés par une activité fébrile, tentent de l'explorer dans tous les sens. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France, le Portugal et récemment encore la Russie et l'Espagne envoient coup sur coup d'intrépides explorateurs pour mieux connaître les contrées déjà visitées et sonder les mystères des régions encore inconnues.

Pour atteindre ce but, l'argent est versé à pleines mains et des hommes énergiques entreprennent cette tâche avec une remarquable ténacité. Ces entreprises sont pourtant faites isolément, malgré la tentative du Roi des Belges de concentrer tous les efforts en un seul.

Les conséquences de cette ardeur incessante, semblable au désir irrésistible de connaître des mondes nouveaux qui envahissait les esprits au commencement de l'ère moderne, seront certainement la révélation complète du monde africain. Il naîtra peut-être un état de choses inattendu de la lutte engagée entre la civilisation européenne qui cherche à envahir l'Afrique et cette dernière qui s'efforce de conserver son indépendance et son régime actuel.

Poussé par mes études vers la recherche et l'examen des questions sociales, j'éprouvai le désir de visiter sur son plus vaste parcours ce monde à demi-inconnu qui commence dans le Delta du Nil, et par les déserts des tropiques, les montagnes et les lacs de l'Equateur, aboutit aux forêts et aux fleuves du Sud; je serai ainsi passé à travers les quatre groupes ethnographiques qui représentent quatre régimes différents, soit : Arabes, Nubiens, Nègres et Cafres.

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchèrent de franchir le 3° L. N.

A mon départ du Caire je remontai le Nil jusqu'à Wadi-Kalfa (vallée de la paille) en dahabieh, à l'exception du passage de la première cataracte entre Assuan et Chellal, qui s'accomplit, comme chacun sait, en chemin de fer.



De Wadi Kalfa avec des chameaux, dont je me servais seulement pour le transport des bagages, car je voyageais toujours à pied, je me rendis en douze jours à Dongola Nouvelle (Ordih); là, je repris le cours du fleuve jusqu'à Debba, et après douze jours de marche à travers le désert de Bajuda, j'arrivai à Omderman, qui est séparé de Kartoum par le Nil.

Les plus beaux monuments égyptiens, dont plusieurs ne sont pas encore complétement étudiés, sont disséminés sur ce parcours. Je fus étonné de voir les restes magnifiques des travaux accomplis par le peuple appartenant à la civilisation la plus ancienne et la plus avancée, entre les mains de descendants arrivés au dernier degré de l'échelle sociale et aux prises toujours avec la faim.

Après un court séjour à Kartoum, je remontai le Nil Blanc jusqu'à Fachoda, à bord d'un vapeur égyptien; de Fachoda, traversant le lac Noo, je continuai ma route jusqu'à Gaba Sciambey ; je me rendis ensuite à Bohor et enfin à Lado. De cette dernière station militaire, fondée par Gordon Pacha, je me disposai à continuer mon voyage vers le Sud. En effet, je pus dans la suite toucher Gondocoro, Reggiaaf et Kiri, mais il me fut impossible de poursuivre au-delà.

Désolé des circonstances qui empêchaient l'exécution de mon itinéraire et impuissant à les vaincre, je résolus de quitter Rumbek, où je me trouvais et je revins à Gaba-Sciambey. J'appris en cet endroit que le Fleuve Blanc était obstrué. Ce fut alors que je suivis Emin Bey sur un vapeur égyptien pour tenter de tourner ou de surmonter l'obstacle.

Nous traversâmes facilement deux *set's* (barres du fleuve); le passage d'un troisième nous fût impossible et nous dûmes revenir à Gaba-Sciambey. Dans cette localité la famine nous menaçait et je fus obligé de me porter vers l'Ouest dans les provinces de Rol et de Bahr El Gazal (fleuve des Gazelles) pour

essayer de traverser plus tard le Darfour et le Cordofan et regagner Kartoum.

Cette route, présentant en temps normal peu de difficultés et pouvant être parcourue sur des ânes ou des taureaux, est suivie chaque fois que le Nil Blanc n'est pas navigable. L'on évite même ainsi les maladies auxquelles sont exposés les Européens qui naviguent sur cette partie du Nil.

Je passai par Agate et Rumbek à l'Ouest de Gaba-Sciambey dans la Moudirieh de Rol et je traversai ensuite le pays de la Moudirieh de Bahr-el-Gazal, c'est-à-dire Faki-Mouktar, Hassan, Tagne, Gattas, Awed, Koutchouk-Ali, Vau, Biseilia, Dembo, Dem-Ghenaui, Dem-Idriss siége de la Moudirieh, et Dem-Ziber où le Gouvernorat de Bahr-el-Gazal a transporté sa résidence.

En partant de la Zeriba de Dem-Ziber, je pris la magnifique route naturelle qui est suivie par les caravanes et me dirigeai à Ghebel-Telgauna, ou, traversant ensuite le Bahr-el-Arab, j'arrivai en douze jours à Sciacca.

Je dus accomplir tout ce voyage à pied, car il n'existe pas de chameaux dans ces régions; ces animaux ne peuvent vivre qu'au nord du Bahr-el-Arab.

De Sciacca, à travers la Moudirieh de Dara dans le Darfour, je vins à Obeid (Cordofan) et de là, à Kartoum.

Après quelques mois de séjour dans cette ville je retournai en Egypte par la route de Souakim et Djeddah.

Je ne vous ferai pas la narration détaillée de mon voyage, ni la description des pays que j'ai parcourus, car des voyageurs illustres ont eu soin d'en parler dans des rapports et des ouvrages très remarquables.

Je me contente de vous soumettre seulement quelques observations que j'ai recueillies et que je ne crois pas indignes de votre attention.

La ville de Kartoum est située sur le confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu; le premier la baigne à l'Occident et le second



au Nord. Elle se sert pour ses usages domestiques de l'eau de ce dernier fleuve, car les puits renferment une eau saumâtre, d'une qualité inférieure à celle du fleuve dont elle provient.

Anciennement Kartoum n'était qu'un village peuplé de quelques Arabes et Nubiens, vivant sous des huttes en terre. Des bâtiments ont été construits depuis peu d'années. Ce fût la Mission Catholique Autrichienne qui, la première, éleva une construction en maçonnerie. Le gouvernement construisit ensuite le palais du Gouverneur, grande bâtisse qui domine toute la ville, et peu de temps après, le palais de la Moudirieh, qui a besoin aujourd'hui d'être complétement réparé.

Le Gouverneur général Ismaïl Pacha Eyoub, qui laissa un souvenir d'éternelle reconnaissance pour la prospérité dont il avait doté le Soudan, voulait faire de Kartoum la vraie et digne capitale de cette partie de l'Afrique ; il avait déjà concédé à des particuliers des terrains pour les constructions, lorsque son départ vint interrompre un aussi beau projet.

Quoi qu'il soit difficile d'établir une statistique, on peut cependant évaluer approximativement la population de Kartoum à 40 ou 50 mille habitants presque tous Musulmans, les uns Africains et les autres, en plus petit nombre, Asiatiques. Les Européens, fort peu nombreux du reste, sont la plus part des Grecs attirés par le désir de faire fortune au moyen du commerce.

L'industrie y est absolument inconnue, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la fabrication d'une mauvaise huile de *simsim* (sésame) obtenue encore à l'aide d'un instrument bien primitif.

Personne jusqu'à ce jour n'a eu l'idée d'introduire l'usage des moulins à barques et à vent sur le fleuve, quoique le vent y souffle sans cesse dans des directions différentes, suivant les saisons. Les moulins à vapeur coûteraient trop cher par suite de



la distance à parcourir sur le Fleuve Blanc, avant d'arriver à se procurer du bois.

Presque toutes les familles possèdent des esclaves, chargés de moudre le blé au moyen de la *Maraka*, espèce de meule sur laquelle on fait passer une seconde pierre, imitant en cela le procédé employé par les peintres pour broyer leurs couleurs.

Depuis quelque temps un grec et un cophte se sont mis à fabriquer du savon, qui est très-inférieur à celui que l'on importe.

Moetaz Pacha avait déjà introduit des machines à égrener le coton, qu'il avait cultivé sur une vaste échelle en arrosant le terrain avec des pompes à vapeur. La mort interrompit toute chose, comme il arrive pour toutes les idées de progrès qu'on veut mettre à exécution au centre de l'Afrique.

L'industrie des peaux et de la chaussure y est également fort en retard. On ne tanne que peu de peaux, auxquelles l'on donne la couleur rouge ou noire et qui servent à faire les *Markoubs* (souliers avec la pointe à l'arabe) dont se chaussent seulement les gens aisés, car le bas peuple marche en général pieds nus.

Kartoum est un centre commercial très-important : c'est là qu'arrivent en effet presque tous les produits du Sennâar, du Cordofan et du Darfour; on y reçoit en outre le sel recueilli en lessivant la terre pendant la saison de la sécheresse à Damer, village important situé sur la rive droite en aval avant d'arriver à Berber.

Une partie de ce sel est expédiée dans le Sennâar, d'où proviennent à leur tour la gomme dite Ghézireh, qui est inférieure en qualité à celle du Cordofan, le miel, la cire, une espèce de musc extrait de la civette, les couffes pour renfermer la gomme du Cordofan et le café d'Abyssinie et du pays des Gallas.

C'est du Sennâar qu'on importe presque toute la *fétérite* (sorgum de diverses qualités) dont on se sert pour nourriture à

Kartoum et qu'on envoie à Berber, car la récolte du côté de Fachoda n'est pas actuellement suffisante.

De la partie méridionale du Sennar, de Fazoglu, de Fadassi et surtout des Gallas arrive à Kartoum l'or le plus pur, recueilli dans les sables de ces contrées; mais les vrais filons d'or, encore inconnus aux voyageurs, se trouvent dans les montagnes de Wallega.

Kartoum reçoit du Cordofan les gommes de premiere qualité, le tamarin et les plumes d'autruche, qu'on va prendre généralement dans le Darfour.

A mon avis Kartoum n'est pas destiné à acquérir un grand développement matériel, pour les raisons que j'énumère ci-après. La ville peut être facilement endommagée par les courants des deux fleuves qui, étant susceptibles de grossir et de déborder extraordinairement, pourraient causer, dans des circonstances exceptionnelles, des catastrophes épouvantables. En deuxième lieu si l'on ne songe pas sérieusement à établir dans le pays un système d'irrigation, Kartoum sera sujet à la famine environ tous les dix ans, par suite du manque de pluies, qui se vérifie normalement à chacune des périodes citées, ce qui rend l'ensemencement impossible. Je ne veux pas compter le fait exceptionnel de l'année dernière, dans la quelle il n'y a pas eu de récolte, parce que une multitude incroyable de rats, telle qu'on n'avait jamais vus jusqu'à ce jour, dévorait la graine au fur et à mesure qu'elle était semée. Toutefois une abondante récolte peut suffire pour 3 ou 4 ans et de cette manière le péril est en partie conjuré.

Troisième considération. A l'époque des pluies, l'atmosphère malsaine produit la dyssenterie et le typhus, qui font en peu de jours d'immenses ravages. Cette infection est due à la position même de Kartoum, qui est situé dans un endroit très-bas: quand il pleut, les rues sont presque toutes submergées et l'eau est en quantité telle en certains endroits, qu'elle atteint la hauteur d'un



mètre. Cet état de choses dure parfois plusieurs mois, car les eaux ne peuvent être déversées dans le Nil Bleu, dont les rives, à cause des habitations qui s'y trouvent, ont été élevées peu à peu au dessus du niveau général de la ville.

Quatrième. La position même de Kartoum en fait un point stratégique très important et la clef du Soudan, parce que, placée à l'angle formé par la jonction des deux fleuves, elle est défendue naturellement au Nord et à l'Ouest : avec quelques travaux, le troisième côté du triangle peut aisément être fortifié, de manière que la place deviendrait alors une forteresse de premier ordre. Mais sous le rapport commercial au contraire, sa position n'est pas du tout satisfaisante. Les exportations du Cordofan, du Darfour et du Bahr-el-Gazal, qui font une station à Kartoum, pour être ensuite expédiées en Egypte et en Europe, doivent traverser au moins deux fois le fleuve; il en résulte une dépense très forte, sans tenir compte des avaries et de la perte de temps. La même difficulté se présente pour les importations de l'Egypte et de l'Europe qui sont destinées à Kartoum, centre de distribution. Pour remédier à ces inconvénients il sera, tôt ou tard, nécessaire de construire un pont. La dépense sera excessive et le travail très difficile à accomplir à cause de la violence des eaux.

L'on pourrait surmonter toute ces difficultés en transportant la capitale du Soudan un peu plus au Nord, près d'Omderman par exemple. Là aussi, la ville serait fortifiée de tous les côtés par la nature; en effet elle serait garantie par le fleuve et par les montagnes. Placée sur une hauteur et exposée par conséquent aux vents, elle serait dans des conditions de salubrité très avantageuses, sans la moindre humidité. Cet endroit offrirait en outre l'avantage de fournir tous les matériaux nécessaires à la construction, tels que chaux, sable, pierre et argile pour la fabrication d'excellentes briques. Ces matériaux faisant actuellement défaut à Kartoum, les constructions en maçonnerie y sont en très-petit nombre.



Le commerce de Kartoum est, entre les mains des indigènes, qui sont musulmans et cophtes. En fait d'étrangers il y a des Syriens, des Indiens et quelques européens, grecs en grande partie, se livrant au commerce d'importation d'articles achetés en Égypte ou à Trieste.

Les étoffes en coton proviennent des fabriques anglaises, tandis que les articles de l'Inde arrivent de Djeddah, où des négociants musulmans en font l'acquisition.

Peu d'européens ont réussi à s'enrichir dans le Soudan et cela par effet, de la concurrence des indigènes. Une maison de banque ayant établi, il y a quelques années, une succursale à Kartoum, fût très malheureuse dans ses opérations, quoique, dans le pays le taux de l'intérêt soit parfois et au moins de 25 °|₀.

Depuis très peu de temps la maison Marquet s'est installée à Kartoum. Cet établissement, fondé avec de forts capitaux, fait venir tous les genres de marchandises de différentes parties de l'Europe. Espérons qu'il réussira : c'est à le désirer dans l'intérêt de la civilisation et du progrès, parce qu'alors on pourrait mettre en pratique l'heureuse idée de relier Kartoum et Souakin par un chemin de fer.

Le Nil Blanc, du lac Noo jusqu'à Kartoum, court avec une grande abondance d'eau, d'une couleur toujours blanchâtre, entre deux rives qui s'élèvent en s'élargissant.

Le Sobat (fleuve) d'après les assertions des indigènes et mes propres observations doit provenir du Fleuve Bleu, vu qu'il présente les mêmes phases et les mêmes caractères ; ses eaux grossissent à la même époque et de la même manière, deviennent également rouges pendant le Karif et ont la même limpidité pendant le *Sef* (époque où il ne pleut pas).

Cet affluent n'est navigable qu'au moment des hautes eaux et sur un certain parcours, c'est-à-dire jusqu'à sa bifurcation ; aucun voyageur ne l'a par conséquent complétement remonté.



A l'embouchure du Sobat, le pays est couvert de bois, formés en partie d'ébéniers. Gordon Pacha y a fondé une station ou zeriba militaire, qui est chargée de préparer le bois pour les vapeurs. Il serait pourtant indispensable d'étudier la question forestière sur le fleuve Blanc, car d'ici à quinze ou vingt ans les vapeurs pourront très difficilement se fournir de bois de chauffage.

Le Nil Blanc est toujours navigable jusqu'à Kiri et l'on ne rencontre de cataractes qu'après cette station. Le Gouvernement le fait parcourir par ses bateaux et la partie voisine de Kartoum est sillonnée par un grand nombre de barques.

La contrée sur les deux rives du fleuve est très fertile et mérite d'être étudiée avec attention. Les rives sont couvertes de villages. Le plus important est Tor-el-Cadra, où s'arrêtent les caravanes qui se rendent du Cordofan au Sennaar, ou qui s'embarquent sur le fleuve Blanc.

En poursuivant, l'on pénètre dans le lac ou plutôt le marais, le grand marais Noo, qui arrêta les centurions de l'empereur Néron. Une large dépression du sol qui garde un moment les eaux du Bahr-el-Abiad et reçoit celles des affluents de ce fleuve, forts nombreux en cette localité, semble l'origine de ce vaste bassin où se forme une quantité d'îles flottantes, qui deviennent plus tard des *setts* et où l'atmosphère malsaine développe des maladies terribles et funestes aux voyageurs.

Dans ce lac, dont les proportions sont quelquefois immenses, il existe plusieurs courants, outre celui du fleuve, de sorte que les *setts* peuvent être tournés.

Les *setts* ou digues, sont des îles flottantes formées de cannes ou autres herbes, dont les racines, à la crue des eaux, sont soulevées du lit du fleuve. Ces îles atteignent souvent des dimensions très-grandes et transportent des crocodiles et des hippopotames; elles se rencontrent, se mêlent, entrelacent leurs racines et



deviennent aux endroits étroits du fleuve une puissante barrière, dont la longueur est parfois de plusieurs milles. L'eau passe au dessous, mais la navigation reste complétement interceptée. Depuis trois ans environ les bateaux et les barques n'ont pu ni descendre, ni remonter le fleuve. Je lis aujourd'hui dans les journaux que M. Marno, après cinq mois de travail, l'a dégagé en partie.

La destruction des *setts* est une question fort grave et le procédé en usage jusqu'à ce jour, de les couper avec le sabre, est très primitif.

A l'état actuel, le moyen le plus sûr et le moins coûteux serait la dynamite, qui en rompant l'enchevêtrement des racines, séparerait le *sett* en plusieurs fragments, les jetterait sur les côtes et formerait ainsi une brèche, où le courant serait libre pour la navigation.

Cette contrée est riche en oiseaux et poissons de variétés infinies et de quadrupèdes et pachydermes se multipliant avec une certaine liberté, grâce à l'absence de l'homme, qui ne peut résister à ce climat meurtrier.

Les eaux stagnantes, la fermentation des herbes et des animaux morts et la vaste région paludéenne rendent l'air putride et donnent naissance au typhus et autres fièvres, dont grand nombre de voyageurs ont été victimes.

Il est évident que, pour longtemps encore, il sera préférable de passer à l'Ouest pour se rendre sur le Bahr-el-Ghebel. (Nom du fleuve Blanc entre Sçiambey et Kiri).

J'ai parlé plus haut des affluents du Nil; sur les cartes, en effet, l'on voit marqué de nombreux cours d'eau. En premier lieu, ils ne sont pas toujours navigables, et en second lieu, ce sont pour la plupart des torrents qui grossissent seulement à l'époque des pluies.

Le Bahr-el-Gazal, à mon avis, n'est pas un fleuve à part, mais un bras du Nil qui va finir à Muchra-Rek, dans une espèce



de lac, où se jettent plusieurs autres affluents, parmi lesquels le Bahr-el-Arab et le Bahr-el-Telgaouna.

Les cours d'eau ont une faune très-riche. Des poissons de diverses qualités servent de nourriture à la population ; ils sont en telle abondance qu'on peut même les prendre avec la main.

L'équipage du vapeur *Ismaïlieh*, qui est resté plusieurs mois ensablé dans le Bahr-el-Gazal, pût se nourrir abondamment avec ces produits fluviatiles. En cette circonstance il chassa plusieurs hippopotames, dont quatre furent transportés encore vivants à Kartoum.

Ces poissons ont des formes différentes suivant les localités ; ils produisent en abondance de la graisse, dont se frottent les Chires.

J'ai ouï dire qu'il existait dans le voisinage de Fachoda une espèce de poisson mammifère, jugé peut-être ainsi à cause de certains appendices ressemblant à des mamelles, qu'il porte sur la poitrine.

Dans le lit de ces cours d'eau j'ai remarqué des bancs de coquillages, dont j'ai trouvé le fruit insipide.

Il existe un grand nombre de crocodiles et d'hippopotames, qui proviennent, paraît-il, du lac Noo. A l'époque des basses eaux il est facile de prendre des petits hippopotames se reposant avec leurs mères dans les marais formés par le fleuve. Les crocodiles sont plus difficiles à saisir, car ils se réfugient dans des cavités souterraines, qu'ils se creusent sous le lit même du fleuve et où l'eau reste en permanence.

Les indigènes m'ont assuré de l'existence de certains animaux dits *aux longs poils*, qui saisissent l'imprudent baigneur par les jambes et l'entraînent sous les flots. S'agit-il d'une espèce de polype ?

Le lit du fleuve étant sablonneux, les eaux sont limpides et potables.

La végétation sur les rives est luxuriante et les villages sont



à une petite distance du fleuve, que les habitants traversent à la nage.

En continuant mon voyage j'arrivai à Lado, station militaire ou Zeriba, fondée par Gordon-Pacha et ainsi appelée du nom du cheikh de la tribu qui habite le pays, nom que les cheikhs se transmettent de génération en génération, comme chez nous les prénoms.

La Zériba est située sur la rive gauche, en face d'une île déserte. Sur la rive opposée à sept heures de distance vers le Sud, était Gondokoro, la première station militaire égyptienne, fondée dans ces parages en 1841.

Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette station; les briques mêmes du bâtiment de la Mission catholique autrichienne, ont été employées à la construction du Divan de Lado.

Du magnifique jardin des Missionnaires, il ne reste plus qu'une douzaine de citronniers, d'un grandeur gigantesque; leurs fruits sont en telle abondance qu'ils suffisent à toutes les stations des provinces équatoriales. C'est ce qui explique pourquoi le Gouvernement y maintient, toujours des gardes, neuf hommes, commandés par un sergent.

Près de Lado, mais plus au Sud, vous voyez le Mont Reggiaf (Tremblant) dont la célébrité ne me semble point justifiée. C'est un petit amas de roches volcaniques, qui a subi de fréquentes secousses de tremblement de terre et qui, en dehors de ce fait, ne présente aucun intérêt. A ses pieds se trouve une autre station militaire.

A Kiri, où j'arrivai après deux jours de navigation, nous rencontrâmes encore une station militaire et plusieurs autres, existent en poursuivant vers le Sud jusqu'au Lac Victoria.



Ces stations militaires dépendent toutes du Gouverneur des provinces Équatoriales, dont le siège est à Lado et qui est actuellement le Dr Emin-Bey, homme d'une profonde érudition dans les sciences naturelles et d'une habileté remarquable comme administrateur. Ces deux mérites lui ont permis de rendre d'éminents services à la science et aux populations qu'il gouverne. Elles se trouvaient à son arrivée dans le plus triste état de misère, en proie à une traite féroce et insatiable. Emin-Bey combattit énergiquement le fléau, le détruisit et donna le repos à la contrée. Il introduisit, avec des semences reçues d'Amérique par les soins de S. E. Stone-Pacha, diverses cultures, qui servirent à améliorer le régime hygiénique des habitants.

Les services rendus par Emin-Bey sont d'autant plus remarquables, que, pendant trois années environ, ses communications avec Kartoum furent interrompues et qu'il lui fût impossible de faire venir des provisions. Cependant, grâce à ses rapports amicaux avec l'Unyoro et l'Uganda, il fit des échanges de produits très-utiles, ce qui, joint au développement qu'il donna à l'agriculture, lui permit de pourvoir à tout. Il créa en outre dans le voisinage du Mont Reggiaf, une colonie agricole, composée d'esclaves délivrés.

Le *Macatteh*s (c'est-à-dire pays, villages ou station) s'appellent Zeribes.

Les Zeribes militaires consistent généralement dans un vaste espace plat, entouré d'une haie (Zeribe) ou d'un fossé.

Au centre, est situé le Divan, bureau du Gouverneur, qu'Emin-Bey fit construire en briques à Lado et à Bohor; dans un angle se trouve la *chounah* (magasin des provisions) et d'un autre côté le champ des manœuvres. Le reste de l'espace est occupé par les *Tokols* (cabanes) des soldats et des officiers. Ces Tokols sont à leur tour entourés de haies.

A Lado, Emin Bey fonda un hôpital, une mosquée et une école pour les enfants. Les personnages égyptiens les plus im-



portants des Zeribas sont, en général, le Moudir et le *wékil*, qui ont sous leurs ordres de 100 à 500 soldats.

Les hommes formant le contingent militaire des stations, se divisent en trois catégories. Les *Gahadieh*, soldats blancs et noirs de l'armée régulière, qui ont les obligations et les droits de l'uniforme ; les uniformes sont toutefois bien rares ; les magasins restent vides pendant plusieurs années, de sorte que les soldats se couvrent de peaux d'animaux, comme ceux de la Moudirieh de Latucca, par exemple.

La seconde catégorie est composée de *Couteris*, anciens Dongolaouis et Barbarins, salariés par les *Jellabes* (marchands arabes) que Gordon Pacha prit au service du Gouvernement dans le but de les empêcher d'exercer la traite : ils étaient les héros des expéditions de l'intérieur. Ils recevaient en tout de leurs maîtres 100 P.E. (26 fr.) par mois, mais ils se partageaient la moitiée du butin, bestiaux, denrées, esclaves, à l'exception de l'ivoire.

La troisième catégorie comprend les *Bessinghers*, esclaves appartenant aux Couteris et aux Jallabes, que ceux-ci armaient pour les envoyer à la *Gazoua* (maraude)

Les *Bessinghers* vont nus et ne portent qu'une ceinture, où est fixée leur cartouchière ; ils sont les plus agiles, les plus infatigables et les plus courageux. Ces malheureux affrontent, sans retirer aucun profit, les fatigues avec courage et résignation, accomplissent des travaux extrêmement durs et tombent morts de faim sur les routes, sans avoir même de sépulture, car ils sont livrés en pâture aux bêtes fauves ; il n'est pas de sentier ou de Zeriba, qui ne soit couvert d'ossements de ces malheureuses victimes.

Les Gahadiehs vivent généralement dans les stations du Fleuve-Blanc ; les Couteris et les Bessinghers dans celles de l'Ouest.

A côté de la Zeribe militaire, sur le fleuve Blanc, se trouve toujours un village de naturels, qui servent les soldats.



Dans les stations de l'Ouest au contraire, l'on voit autour des Zeribes des champs cultivés par les Bessinghers mêmes. Ils gardent de leur récolte ce qui leur est à peine nécessaire pour ne pas mourir de faim ; le reste des produits passe entre les mains de leurs maîtres.

Les soldats Gahadiehs reçoivent tous les jours une ration de viande et de sorgum; lorsque ce dernier manque (ce qui arrive souvent) il est remplacé par une double ration de viande.

Le peu de sel qui se consomme sur le fleuve Blanc provient de Kartoum, en pains recouverts d'une couche de terre ; l'on doit cependant noter que les Bari (peuplades de Reggiaf) le fabriquent en lessivant la terre ; mais il est amer parcequ'il renferme du clorure de potasse.

De Fachoda, en allant au Sud jusqu'à Reggiaf, nous rencontrons dans la proximité du Nil diverses tribus, qui sont les Nuers, les Dinkas, les Chilouks, les Kitchs, les Chiris, les Lao, les Agars, les Atots, les Bari et les Niambara.

Ces tribus changent souvent de résidence, soit pour chercher des vivres plus abondants, soit pour se mettre à l'abri des maraudes. Elles diffèrent toutes entre elles par les formes typiques, la langue, les armes, l'intelligence, l'activité et la nourriture dont elles font usage, tandis qu'elles ont les habitations, les coutumes, la manière de combattre et les croyances superstitieuses tout-à-fait semblables.

Les Chilouks étaient un peuple assez belliqueux, qui sùt conserver son indépendance jusqu'à ces derniers temps; aujourd'hui encore, quoique sujets du Gouvernement Egyptien, ils ne se laissent guider moralement que par leur roi ou *Mèlik*, que Gordon Pacha appela à Kartoum, nomma Bey et combla de dons et d'honneurs en 1877.

La capitale des Chilouks est Fachoda, résidence de leur chef et du Moudir.

Le territoire de ce pays produisait autrefois du blé en telle quantité qu'on l'envoyait à Kartoum pour le vendre ; aujourd'hui l'on est obligé de demander à Kartoum le sorgum nécessaire à la nourriture des soldats en garnison.

Les Nuers, les Dinkas, les Kitchs et les Chires se trouvent sur les rives marécageuses du lac Noo. On peut dire que ce lac prend naissance au delà du Sobat et s'étend jusqu'à Gaba Sciambey et à Bohor, où sont deux grandes branches du fleuve, qui se réunissent ensuite, en un seul lit, près de Lado.

Le lac Noo contient grand nombre d'îles, certaines fois il sèche.

Les indigènes de cette contrée se nourissent de poissons, de gibier et de graines d'une espèce de lotus, *sutep* qui croît en grande quantité dans les fonds du lac, du riz et des haricots.

Les Bari, habitants de Lado et de ses alentours, sont hauts de taille, élancés et très-robustes ; ils portent toujours dans leurs mains un petit *Membar*, espèce de siége en une seule pièce et avec un seul pied en forme de demi-lune, qui leur sert à la fois de chaise et d'oreiller.

Les jours de fête ils ont l'habitude de se peindre le corps en rouge vif, au moyen d'une pommade composée d'une espèce de beurre tiré des fruits d'un arbre du pays, mélangé à de l'oxyde de fer, qu'ils prennent dans la montagne voisine.

Les Bari sont moins intelligents que ceux qui habitent au Sud de Lado et à l'Orient et à l'Occident du Fleuve Blanc, comme les Agars et les Atots.

Les indigènes des rives du lac Noo sont tourmentés par une quantité incroyable de moustiques d'une grosseur démesurée ; un européen de passage dans ces localités doit, le soir, se couvrir entièrement le corps d'une moustiquaire. Pour les chasser, les indigènes allument un grand feu ; ils se couvrent ensuite le corps de cendre, dont le carbonate de soude et de potasse fait fuir les moustiques.

Les pasteurs, afin de préserver leurs troupeaux de ces insectes,



renferment pendant la nuit le bétail dans une zeriba, au centre de laquelle ils font brûler les excréments des animaux. La fumée qui s'élève chasse alors les moustiques. C'est à mon avis pour cette raison que les chevaux, les ânes, et surtout les chameaux vivent difficilement le long du Nil, du Sobat à Lado ; je n'ai même pas pu voir un seul de ces derniers animaux dans ces parages.

Les Agars et les Attots, qui habitent le territoire à l'Occident de Gaba Sciambey, sont pasteurs et agriculteurs.

L'agriculture est cependant faite d'une manière très primitive. A la saison des pluies la terre est débarrassée des mauvaises herbes au moyen d'un couteau en forme de demi-lune, ressemblant à une serpe et fixé à un bâton, que l'on pousse en avant avec les mains. Puis, avec le même instrument, mais fixé cette fois sur un bâton plié presque à angle droit et faisant l'usage d'une bêche, on frappe le sol. Des esclaves jettent dans les trous ainsi produits des graines de Dourah (sorgus) et de Dogon (Mil) et les recouvrent ensuite avec la terre environnante.

Les semailles sont faites une seule fois par an et le travail de la récolte s'effectue en quelques jours.

Le Dourah est un sorgum qui croît à la hauteur de 3 à 4 mètres ; il est de différentes espèces. Il y a par exemple le *rabgian*, qui est blanc et qui met huit mois pour arriver à maturité : il pousse cependant deux années de suite.

Il y a le *Kitch* et l'*Encolip*. Celui-ci croît en 4 mois ; il renferme du sucre en grande quantité et l'on mâche sa moëlle blanche, comme l'on fait en Égypte pour la canne à sucre.

La couleur du sorgum varie suivant les localités; celui de Lado par exemple est rougeâtre. On le préfère aux autres, parce qu'il est astringent et très-utile dans les diarrhées, si fréquentes dans le pays.

Le Dogon est une espèce plus appréciée que les autres, à cause de ses qualités nutritives.

En faisant sécher et germer tous ces grains, en les réduisant en



farine avec des mortiers en bois fixés au sol et en laissant fermenter cette farine avec de l'eau, l'on obtient une boisson spiritueuse appelée *Merissa*, *Bilbil* ou *Babanieh*, suivant le mode de fermentation.

Dans certaines localités le riz croît naturellement, mais petit, allongé, cristallin, très dur et d'une mauvaise qualité et semblable à celui des Indes; il ne forme pas d'épi comme en Europe, mais, comme le sorgum, se partage en touffes.

Presque partout l'on trouve des petits haricots de formes et couleurs diverses, ainsi que du tabac à fleurs jaunes (*Nicotiana tabaccum*) qui, une fois cueilli, est écrasé et réduit en pains de différentes formes et dimensions, suivant l'habitude de l'endroit.

Le tabac porte presque le même nom dans toutes les tribus, ce qui prouve que le nom a été importé avec le végétal; s'il était une plante du pay s, il aurait changé de dénomination d'après les localités, comme il arrive pour les autres végétaux.

Quelques tribus font le beurre en mêlant de l'urine de bœuf au lait et en agitant ce mélange dans des outres gonflées et suspendues au-dessus d'un léger feu de paille; d'autres le renferment dans de grandes courges et le secouent ensuite. Les Chires se servent pour faire le beurre d'une espèce de seringue grossière, avec laquelle ils battent le lait.

Les indigènes du sexe masculin restent nus; quelques-uns portent cependant des bracelets d'ivoire et des colliers de dents de sangliers. Les femmes se couvrent avec une peau de mouton, tannée et sans poils; les jeunes filles des Chilouks revêtent aussi une peau d'agneau, dont les poils leur cachent les épaules.

Les femmes en général portent des bracelets en cuivre, en fer et en étain, des pendants d'oreilles et des gros anneaux aux jambes.

Les habitations des indigènes sont des Toccols, beaucoup plus petits et plus bas que ceux des stations militaires. Les



portes, très-petites, ressemblent à la bouche d'un four et l'on est obligé de se courber pour pénétrer à l'intérieur.

J'ai observé qu'à Agate et à Rumbek seulement ces Toccols sont construits sur une plateforme de troncs d'arbre, à plus de deux mètres au-dessus du sol.

Les indigènes, surnommés Abid (esclave) par les Egyptiens. n'ont à vrai dire aucune croyance religieuse; seuls ceux qui sont en rapports avec les arabes apprennent le nom de Dieu, mais je ne pense pas, qu'ils en comprennent la signification.

Toutes ces petites tribus de la vallée du Nil, sont guidées dans tout par leur Codjour, qui est à la fois juge, médecin, prêtre, prophète et magicien; personne ne peut s'asseoir devant lui, ni manger en sa compagnie.

Le Codjour est l'homme le plus malin et le plus adroit de la tribu; il se fait croire muni d'une science et de pouvoirs extraordinaires et fantastiques.

Ce personnage se remarque à première vue à ses armes plus élégantes et à son grand chapeau de forme chinoise, recouvert de plumes d'autruche noires. Celui de Lao et d'Atott portait au contraire un tarbouche entouré de caouri (coquilles de mer) et surmonté d'une perruque.

Les indigènes sont toujours armés de lances; plusieurs portent constamment l'arc et le carquoi rempli de flèches, le plus souvent empoisonnées. Tant les lances, que le carquoi et les flèches, varient de formes et de dimensions selon les tribus. Les Chires, qui n'ont pas de fer, construisent la pointe de leurs flèches en bois d'ébène.

Quand ils vont à la guerre, ils cherchent toujours à surprendre leurs ennemis en se cachant dans les hautes herbes et en fondant sur eux à l'improviste. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se mettent en embuscade et attendent ainsi leurs adversaires.

Un jour, en remontant sur le vapeur *Chibine*, de Bohor à Lado, un bras du Nil qui n'avait pas encore été suivi, nous arrivâmes



dans un endroit, où se trouvait, sur la rive gauche, un village, habité par une petite tribu de Chires.

En apercevant le vapeur, les femmes et les enfants poussèrent de grands cris et s'enfuirent dans un bois voisin; les hommes au nombre de 150 environ, armés de lances et de flèches, se disposèrent en deux rangs sur la rive du fleuve et attendirent en silence notre débarquement.

Le capitaine jugea prudent de passer du côté opposé et les indigènes voyant le vapeur suivre une autre direction, se débandèrent.

Je remarquai parmi eux quatre individus avec des grands chapeaux, surmontés de plumes d'autruche noires.

Les peuplades les plus guerrières, dans le voisinage de la vallée du Nil, sont les Niambara et les Attots.

Les Niambara forment une tribu assez riche en bestiaux et en produits agricoles, à mi-chemin de Lado a Makraca.

Cependant, depuis quelques années, la guerre et la famine ont presque détruit la population et fait disparaître la station militaire établie par Gordon-Pacha, pour protéger la route de Lado à Mombouttu.

Les Attots sont à peu près disparus de leur résidence primitive et se sont retirés à l'occident de Sciambey après Lao et avant d'arriver à Rumbeck.

Vers l'occident des Niambara se trouvent les tribus des Niam-Niam et des Tiki-Tiki.

Il existe une tribu de Niam-Niam appelée Gouro-Gouro par les arabes, par ce qu'ils ont un grand trou dans les oreilles, dont ils enlèvent la partie intérieure des cartilages et ne laissent que les bords.

Ces populations sont moins noires ; leur couleur tire plus vers le rouge. Elles sont plus actives et plus intelligentes que celles que nous avons mentionnées plus haut dans le bassin du Nil, et se nourrissent autrement.



Privées de viande, elles vont jusqu'à manger des rats; mais elles ont en compensation une grande quantité de bananes, qui leur sert de nourriture.

Des Makraca, en s'avançant vers le Nord et en passant par Rumbek chef-lieu de la Moudirieh de Rol, on rencontre les différentes Zeribes, qui forment la Moudirieh de Bahar-el-Gazal et qui prennent le nom de leurs fondateurs, qui sont, pour la plupart, encore vivants. C'est ainsi qu'à une heure de Rumbeck se trouve Faqui-Mouktar ; puis Hassan et Tagne, séparés par un torrent; vous atteignez ensuite Giour-Gattas, pays déjà riche en bestiaux et où les indigènes extraient et travaillent le fer ; Abou-Gouroun, sur le territoire des Giours, traversée par un torrent, et la Zeriba de Koutchouk Aly, ou sont les beaux jardins de citronniers, bananiers, et orangers formés par M. Schvveinfurst.

Le fleuve Wao qui baigne la Zeriba du même nom est très-riche en eau; à l'époque des pluies il est facilement navigable et l'on pourrait se porter jusqu'à Kartoum avec des barques, qui peuvent être construites sur les lieux mêmes, abondants de grands arbres d'un bois très-dur.

De Wao l'on se rend à Bisellia, situé entre de petites montagnes volcaniques; de Bisellia, l'on continue à destination de Dembo et de Dem-Guenaoui, où le Jellabe Guenaoui, nommé Bey par Gordon-Pacha, établit le centre de ses opérations à la tête de 1500 Bessinghers une partie de ces hommes travaillent des jardins, qui sont très-bien tenus.

Les Zeribes précédentes sont à une égale distance l'une de l'autre, distance consistant en une journée de marche à pied.

En faisant deux jours de chemin de Dem-Guenaoi, l'on arrive à Dem-Edris, où jaillissent des sources d'eau potable. Dem-Ednss a pour sol une grande esplanade de granit à fleur de terre.

De Sciambey jusqu'ici l'on suit toujours la direction de l'Ouest, avec une légère inclinaison vers le Nord. La route est très belle et très fréquentée.



De Dem-Edriss, après deux jours de marche, on arrive à Dem-Ziber, où sont également des sources d'eau vive. En suivant de Dem-Ziber la direction Nord-Est, on rencontre un torrent majestueux et des sites ravissants; plus loin se trouve une zeriba appelée Douleb (nom de la plus grande espèce de palmiers) à cause du magnifique bois de cette plante dont elle est entourée.

L'on atteint ensuite Serraggo, confin Nord de la Moudirieh de Bahr-el-Gazal, qui commence au Sud avec la zeriba Hassan. Puis l'on arrive à Telgaüna, ou s'élèvent trois petits monts de granit.

Vous rencontrez ensuite un fleuve et une grande plaine sans aucun arbre, qui est inondée, à l'époque du Karif (temps des pluies) par le Bahr-el-Arab qui la traverse. Les Baggara (pasteurs) arrivent chaque année avec leurs troupeaux dans cette immense plaine, où ils trouvent toujours de l'eau et d'excellents pâturages, pendant que la végétation dans le Darfour et le Cordofan est complétement morte.

En traversant cette contrée si fertile et si favorable à la colonisation, l'on rencontre des flaques d'eau formées par les marais et dans lesquelles vit une quantité de poissons d'une seule espèce.

Le Bahr-el-Arab court à peu près la moitié de la route entre Dem-Ziber et Sciacca, qui est la première Moudirieh du Darfour. Cette route qui s'accomplit en 8 ou 10 jours, est impraticable au moment de la crue du Bahr-el-Arab.

Dans toutes ces Zeribes la population est composée en partie d'Arabes, de Dongolaoui et de Barbarins, qui ont la suprématie. Le reste sont des indigènes des tribus des Agar, Gauk, Giur, Bongo, Giangués, Niam-Niam dont le caractère ethnographique et les mœurs ont été déjà très bien décrites par d'autres voyageurs.

Je me contenterai de dire que les habitants de Bisellia fabriquent le sel avec la terre du sol qui est saturée de chlorure de fer.

Ils la mélangent en proportions égales avec la cendre des tiges



de dogon et de dourah, riches tous deux en carbonate de soude et ils versent ensuite sur ce mélange, placé dans une courge perforée, de l'eau, qui filtre et alors prend la saveur du sel ordinaire.

Les Zeribes susdites du Bahr-el-Gazal sont actuellement dépourvues de bétail; le sol est toutefois fertile et traversé par plusieurs fleuves. L'on remarque deux magnifiques bois de douleb sur la route de Dem-Ziber à Sciacca, où l'on trouve encore un grand bois de *Achab*, arbre qui produit la gomme de première qualité.

La plaine du Bahr-el-Arab, si elle était cultivée, donnerait à elle seule une quantité de blé suffisante pour tout le Soudan.

La salubrité de l'air en cet endroit est proverbiale et par suite de ce délicieux climat les maladies sont extrêmement rares.

Sciacca est située sur un terrain calcaire sablonneux, dépourvu d'eau et la petite quantité qui existe est remplie de sels calcaires, et elle est très-profonde.

A l'époque des pluies l'on sème beaucoup de Dogon, pour l'exporter en grande partie dans le Darfour.

De Sciacca il y a deux routes pour aller à Obeïd (Cordofan); je passai par Tuecha, Omchanga et Foggia, pays du Darfour, moins Foggia, qui marque les confins entre le Cordofan et la Darfour et est la dernière station télégraphique à l'occident de Kartoum.

Ce voyage, d'une durée de 10 à 12 jours, est difficile pendant le sef, à cause du manque d'eau.

J'arrivai la première fois seul et sans guide, en suivant la route tracée par les fils télégraphiques, route très-longue, car le télégraphe fait deux angles à Cors et a Tour-el-Cadra, ce qui allonge d'un tiers le chemin.

En prenant un bon pas de chameau, l'on peut aller d'Obeïd à Kartoum en 80 heures.



Le voie la plus courte est celle qui va directement d'Obeïd à Helouan, en laissant Corsi de côté à gauche et en passant par Sined, Gilett, Wad-el-Ter, Tagritt, Omfelacti, Faradjab, Ombevéela, Om-Douda et Helouan.

De Helouan l'on atteint, sur l'autre route télégraphique, Abouchok, Soudar, El-Banseca, Eddinibek et Elba.

Ici, on laisse de nouveau le télégraphe, on évite à droite l'angle formé à Abougouratt et l'on va vers le Nord, en traversant Chiguek, Wadcamgéan, Wadi-fadma, Wadi-Houfa, El-Mellah, Abou-Hassan, Abou-Ejjar, Baréma Ellegua, Wad El-Mek, El-Fitteh où sont douze barques qui font le passage du fleuve; l'on arrive ensuite directement à Kartoum dans l'espace de six heures.

Kartoum étant situé au delà du fleuve Blanc, on est toujours obligé de franchir le fleuve; il existe des bacs en trois endroits différents, à El-Fitteh, Abu-Eloua et Omderman. (*Indorman*).

Pendant mon sejour à Obeïd, j'éprouvai le désir de visiter toute la chaîne des montagnes qui s'étendent du Nord au Sud et qui portent généralement le nom de montagnes des Nouba ; on affirme l'existence, dans la chaîne de Teggoli, d'une montagne appelée Chibaun, renfermant de l'or, qui se vend au Cordofan.

Je n'ai pas pu constater le fait et j'ai dû m'en retourner à cause de la présence d'une troupe de Jellabes. J'ai cependant remarqué que les indigènes allaient observer les roches pendant la nuit, qu'ils laissaient tomber de la cendre sur les points brillants et qu'ils revenaient le matin sur leurs pas pour creuser le roc et extraire l'or, à l'endroit où ils retrouvaient la cendre, au moyen de la fusion.

Le paysage d'Obeïd jusqu'à Délen est dépourvu de montagnes, mais il est couvert de villages d'agriculteurs. On y voit aussi



quelques bois peuplés d'oiseaux d'espèces très-variées, parmi lesquelles la perruche verte.

Les pays que j'ai touchés sont Obeïd, Kasqui, Bitahtih et vers l'occident Bouchengol, Chaulia, Aïodia, Hella-el-Fakichafi. On rencontre ensuite un magnifique bois où sont des puits dans un endroit appelé Haggess; après on touche Jemanïa, Singiokai et enfin Délen.

A Délen est établie, depuis quelques années, une Mission catholique, sous la direction de S. E. Monseigneur Daniel Comboni; j'espère qu'elle recueillera d'heureux résultats et qu'elle fera un grand bien à la cause de l'humanité.

De Délen je me suis rendu à Chiboun, en passant par Kadero, Dabatni, Wadi Jelkourtala près de Kaolib et Kadru. De Chiboun j'arrivai à Oulir et au mont Olir en m'avançant vers le Sud.

Je rencontrai sur ma route vers le Sud les montagnes suivantes: Talodi, Danguir, Liri, Marogou, Wadekère, Tiramandi, Tiracevro, Tira-Abou-Gossa, Tira-Tize, Tirà Tambori, Tirà-Daguik, Tirà, Aboul, Quidassi, Kourourou, Abougok, Deldaco, Lima, Sisa, Goiro, Goncru, Foungour, Lafofu, Goudir et enfin Oulir. D'ici je voulais poursuivre jusqu'à une montagne voisine, où l'on m'avait assuré qu'il y a un grand bois et une longue route souterraine, reste peut être d'une ancienne mine; mais l'état de ma santé ne me permit pas de continuer; je revins donc en tournant à gauche et en me dirigeant vers l'Orient. Je passai par les montagnes de Carova, Amtalha, Tégéli et Abou-Dam, toutes habitées par des Arabes.

En prenant toujours la route vers l'Orient j'arrivai au Nil Blanc et, profitant d'une barque qui descendait le fleuve, je revins à Kartoum.

Ces régions sont très-peuplées, car j'appris le long de la route qu'il y avait des tribus appelées Nama, d'Abreh, Titzo, Senia Sad, Emir, Messakin, Couroungo.



L'or se trouve parait-il non seulement sur la montagne de Chiboun, mais encore dans les montagnes nommées Tira.

Les indigènes de ces pays cultivent les champs au pied des montagnes, sur les quelles sont placées leurs habitations dans des positions inaccessibles.

Ils ont établi avec beaucoup d'art des gradins qui permettent aux bœufs et aux chevaux de monter.

Sur quelques montagnes existent des fontaines et des sources d'eau limpide et potable.

Chaque montagne est habitée par une tribu d'hommes très-noirs, parlant une langue diverse et marchant tout nus ; les femmes seules portent une ceinture de peau, laquelle attache avec des pendants, garnis de verroteries de couleurs variées :

Ils sont commandés par un Coguir.

Jusqu'à ce jour le Gouvernement Egyptien ne s'est pas encore établi de fait dans ces pays.

C'est pourquoi tous les ans les Jellabes et les Baggara quittent le Cordofan avec leurs Bessinghers pour y aller à la *gazua*.

Si je ne craignais de fatiguer davantage votre attention je vous donnerai l'histoire détaillée des principales bandes d'aventuriers que j'ai rencontrées, ou pour mieux dire que j'ai dû fuir chemin faisant.

Dans les régions que j'ai décrites il n'y a, à proprement parler, que deux saisons: le *Sef* et le *Karif*.

Le Sef, qui veut dire été, est la saison sèche et la saison moins chaude, parce que le thermomètre varie entre 15 et 25 degrès au dessus de Zéro (Octobre-Mars).

Le Karif veut dire l'automne et la saison des pluies qui, bien que periodiques, commencent et finissent à des époques différentes suivant les localités. En Abyssinie par exemple et dans les régions équatoriales au midi de Lado, les pluies commencent en Avril, quelquefois en Mars et finissent en Août ; tandis que dans Bahr-el-Gazal, Cordofan et Kartoum il ne tombe pas d'eau avant le mois



de Mai; les pluies s'y prolongent certaines années jusqu'en Novembre.

Aux mois de Juillet, Août et Septembre il est extrèmement difficile de marcher, car la terre est recouverte d'eau et devient tellement fangeuse en certains endroits, qu'on ne peut aller ni à pied, ni à cheval. Cet inconvénient ne se rencontre cependant pas au Darfour et dans les déserts où le sol est sablonneux.

La route est encore pénible à cause des herbes qui ne sont pas brûlées et qui encombrent le chemin.

Comme j'ai pu observer, il n'y a, au-dessus d'Assouan, que quatre endroits, où l'eau jaillit naturellement dans la plaine.

Outre les sources d'eau potable que j'ai signalé à Dem-Edris et à Dem-Soliman-Ziber, on trouve deux sources d'eaux thermales chaudes aux environs de Dongola et près d'une grotte située à une petite distance de la Zeriba de Niambara, à 5 degrés latitude Nord.

Les rives du Nil Blanc, de Fachoda à Lado, sont dépourvues de produits, qui sont au contraire très-abondants à l'occident du fleuve, sur la ligne qui va de Macraca vers l'Ouest et l'autre vers le Nord qui traverse les provinces de Rol et de Bahr-el-Gazal, jusqu'au Bahr-el-Arab et à Sciacca.

Diverses variétés de plantes textiles croissent naturellement et en grande quantité dans les bois. J'en citerai quatre que j'ai examinées, à savoir: le *Saïal*, arbre épineux qui produit aussi la gomme; une variété de canabés, appellée *Bamies sauvage* à cause de ses petites bamies acides ; le *Mareh*, espèce de genêt ainsi que l'*Ouchar*; ces deux dernières plantes ont une fibre très-fine et très-brillante, semblable à la soie végétale.

Il y a plusieurs plantes résineuses, parmi lesquelles celle qui donne le mastic.



Je remarquai deux variétés de plantes produisant la gomme élastique. Dans le Darfour je trouvai le coton, le ricin, l'indigo et le douleb (palmifère), dont le fruit possède un parfum plus exquis que celui de l'ananas.

Je goûtai une espèce de patate noire, appelée *Bombeh*, et la racine d'une plante dont les feuilles ressemblent un peu à celles du ricin, parce qu'elles ont cinq digitations et qui porte le nom de *Moberteklèk*. Elle ne donne pas de fruits, mais il est à noter que, tandis que la partie charnue de la racine a la saveur de la patate (quand elle est cuite) la partie centrale (qui est un filament), doit être enlevée, étant venimeuse. On trouve aussi un arbre très-grand de la famille des acacias, produisant une silique pareille à la Karouba, qui contient, outre les semences, une farine jaune, douce et d'une saveur très-agréable.

Vous rencontrez encore un arbre que les Arabes appelent *Hommed* et qui donne un fruit semblable à la prune jaune. Ce fruit possède des qualités purgatives, de même que le *lalob* ou *Eglig* qui dans son amande renferme une huile d'excellente qualité, et l'écorce de ses racines sert de savon, à cause de la soude qu'elle contient.

Un autre fruit de la famille des figuiers et nommé *Arak* croit en abondance dans la Moudirieh de Rol. Il ressemble à une noix et son intérieur cache une espèce de châtaigne produisant un beurre de bonne qualité.

Dans le Darfour, le règne minéral offre de grandes ressources. Nous avons le sel commun dans le Darb-el-Arbaïn, qui est la route de *Kobbe* à Assiout, appelée ainsi par ce qu'elle est parcourue en 40 jours, et le salpètre, connu sous le nom de Atroun, dans la localité de Bir-el-Melh.

La Gierdigua (carbonate de soude) existe dans un autre endroit. Il y a de nombreuses mines de fer parmi lesquelles deux à Doreh près de Facher.

Le plomb se trouve dans la montagne de Mascdob.



Le cuivre de Hofra-el-Naass est très abondant et de première qualité : on croit même qu'il renferme de l'or.

Cependant les mines d'or les plus riches sont dans les montagnes de Wallèga, pays des Gallas à l'occident de l'Abyssinie, comme je l'ai dit plus haut.

Quoique tous ces faits et ces considérations nous induisent à penser que l'Egypte pourrait attendre de ces régions son salut économique et social, il faut pourtant confesser qu'il sera impossible d'introduire dans ces régions la civilisation, le progrès, le développement de l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'instruction qui sont les premiers élements de la civilisation, et qu'on ne pourra jamais y abolir l'esclavage, terrible gangrène, et la traite, si l'on ne songe pas d'abord à coloniser le pays.

La colonisation sera le premier élément d'instruction, et d'éducation morale et physique ; elle sera l'unique sentinelle valable pour empêcher la traite.

Tant la colonisation que l'instruction, l'éducation, l'agriculture, l'industrie et le commerce ne pourront jamais prospérer et donner des résultats sérieux, si des voies de communication sûres et faciles ne sont pas établies.

L'Egypte, comme voie intérieure, n'a que le Nil pour conduire au Soudan ; cette route, à cause des fatigues, des difficultés et des accidents de tout genre qu'elle présente, est très-longue et très-couteuse.

La plupart des produits ne peuvent donc être exportés par suite des frais immenses et des obstacles nombreux.

Les commerçants pour éviter les difficultés de la voie du Nil, adoptent aujourd'hui la voie de Souakim, quoique plus coûteuse. Cette innovation cause un grand dommage à l'Egypte.

Je crois qu'avec peu de frais on pourrait construire un chemin de fer reliant le Caire avec le Darfour et le Bahar el Gazal d'un côté et le Cordofan, Kartoum et le Sennaar de l'autre. En tous



ces endroits l'on trouve d'abondantes mines de fer d'excellente qualité et de grandes forêts d'arbres à construction.

Le chemin de fer partirait, selon mon projet, de Bahar el Gazal ou de Hofra-el-Nahas et se dirigerait à Kobbé et Facher: de là une branche, prenant la direction orientale arriverait à Obeïd, pour toucher au Nil Blanc au-dessus de Tor-el-Cadra. L'autre branche serait formée du prolongement du chemin de fer d'Alexandrie, qui partant de Siout, suivrait la voie Arbaïn jusqu'à Facher, voie où l'eau se trouve en abondance et qui demanderait peu de frais pour les terrassements nécessaires.

Le bois et le fer pour les rails existant sur les lieux, il ne reste que la main d'œuvre, revenant à fort peu au Gouvernement avec le système des corvées.

Les frais pour la construction des fours, à extraire le fer, seraient minimes, puisque les indigènes en certaines localités l'extraient déjà avec la plus grande facilité.

L'établissement des arsenaux de construction ne coûterait rien, si l'on utilisait les instruments et les machines qui sont à Wadi Kalfa et dans l'arsenal de Kartoum. Ce matériel n'est pas utilisé et par suite d'incurie, sera bientôt hors d'usage.

Les marchandises qui arriveraient alors d'Europe à Alexandrie, seraient chargées sur le chemin de fer et dirigées directement sans aucun transbordement et sans autre inconvénient au Darfour; de là, en continuant au Sud-Ouest, elles arriveraient à Hofra-el-Nahass, Bahar-el-Gazal et dans toutes les régions occidentales, jusqu'au Congo.

Si l'on voulait expédier des marchandises dans les régions des lacs, en Abyssinie ou dans les Gallas, on leur ferait prendre la route de Obeïd ; arrivées à la station de Tor-el-Cadra elles seraient embarquées sur le Nil à bord de bateaux, dont plusieurs pourraient toucher toutes les provinces du Sud jusqu'au lac Albert; d'autres, en descendant le Nil et passant par Kartoum arriveraient à Berber et d'autres enfin, remontant le fleuve



Bleu, atteindraient le Sennâar et là, ils activeraient avec la plus grande facilité, le commerce avec les Gallas et l'Abyssinie occidentale.

Je suis persuadé que ces chemins de fer couvriraient les frais en facilitant la vente du cuivre, du fer et du plomb qu'on pourrait retirer de ces régions sans compter la quantité d'articles qui sont perdus et qui pourraient former la richesse et la grandeur de l'Egypte.

Ces observations méritent d'être prises en considération par Celui qui gouverne l'Egypte, car si un chemin de fer était construit de Berber à Souakim, ce qui coûterait peu, la route ayant été préparée par M. Marquet, les négociants abandonneraient la voie intérieure du Nil et l'Egypte éprouverait des dommages d'autant plus grands, que les genres exportés de l'intérieur seraient nombreux.

Le commerce de transit une fois cessé, tous les pays situés sur les rives du Nil, de Siout à Debba, languiraient et périraient d'épuisement.

Ces réflexions me portent à croire que l'Egypte s'occupera à tirer un jour des provinces du Soudan toutes les ressources économiques et sociales qu'elles offrent.

Quant aux habitants des régions que j'ai visité, Messieurs, c'est avec douleur et à contre cœur que je dois conclure que les malheureux fils de Cham sont dans un état plus primitif encore que ne l'était leur père Noé.

Je suis persuadé en outre qu'ils ne pourront jamais relever leurs têtes courbées sous le poids de la malédiction paternelle; non qu'ils soient dépourvus d'intelligence et de bonté de cœur, mais parcequ'ils manquent complétement d'initiative, ce qui dans le vie pratique se traduit par l'apathie, la paresse et la négligence de toute chose.



Toutefois si vous entendez d'une part une conclusion si fâcheuse, vous m'avez entendu dire d'autre part qu'il existe dans l'Afrique Centrale des produits innombrables, nécessaires à la vie sociale, qui sont laissés en abandon et auxquels personne, jusqu'à ce jour, n'a sérieusement songé.

Un grand nombre de produits de l'Afrique Centrale sont perdus, faute d'agriculture, d'industrie, de commerce et surtout de bras destinés à ces travaux.

Le territoire, Messieurs, est immense et les tribus noires sont très peu nombreuses, eu égard à la superficie.

Il est donc très-urgent que toutes les Sociétés de Géographie se réunissent en une seule pensée, en un même sentiment et en une même volonté.

Les Gouvernements et les hommes intelligents et vertueux devraient réunir leurs efforts afin de coloniser le centre de l'Afrique actuellement dépeuplé et ravagé par la famine, qui y règne constamment.

Il est pourtant urgent et indispensable que l'Europe civilisée fixe son attention sur l'Afrique, si elle veut bien retarder, de quelque temps encore, l'explosion du bouleversement social qui menace sourdement tous ses peuples.

Qu'on donne des terrains à ceux qui, ne sachant rien faire, croient que la propriété est un vol.

Le travail et l'agriculture, en satisfaisant leurs besoins, les rendra contents de la société et dans le bien-être individuel, ils reconnaîtront que la propriété est un moyen dont se sert la nature pour faire asseoir tous les hommes aux banquet social, auquel tous ont droit de prendre part.

Alors, Messieurs, moi aussi je pourrai m'écrier avec enthousiasme: oh! âme candide, esprit profond et investigateur de Malthus, pourquoi te préoccuper ainsi de l'accroissement de la



race humaine? Repose en une paix éternelle dans ton tombeau, car l'activité ardente de l'Europe trouvera certainement son salut physique et économique sur la terre de Cham, qui offre son sein et tend ses bras pour embrasser fraternellement ses nobles descendants.

ZUCCHINETTI.

S. E. MARIETTE PACHA

Notice Nécrologique par M. F. TIMMERMANN [1]

MESSIEURS,

La mort vient de faire un nouveau vide dans nos rangs ; depuis notre dernière réunion, S. E. Mariette Pacha nous a quittés pour l'éternel repos, enlevé dans la force de l'âge à sa famille, à ses amis, à la science.

Notre Président a prononcé sur sa tombe quelques paroles d'adieux au célèbre egyptologue que, récemment encore, nous avions acclamé Membre Honoraire de notre Société.

Avant de reprendre le cours de ses travaux, la Société Khédiviale de Géographie tient à honneur de rendre un dernier hommage à cet illustre parmi les illustres.

Nouveau venu parmi vous, peu versé dans la connaissance des choses de l'antiquité, il ne m'appartenait certes pas de prendre la parole dans cette enceinte pour vous parler de Mariette Pacha : nous comptons parmi nos collègues nombre d'hommes érudits, qui ont consacré de longues années sur le sol Egyptien à la diffusion de toutes les sciences : collaborateurs de Mariette et compagnons des jours difficiles, ils avaient droit de parler d'un tel homme : ils auraient pu, mieux que moi, retracer devant vous la carrière trop courte, hélas, mais cependant si bien remplie, de notre éminent collègue.

Votre Commission Centrale, Messieurs, guidée par un sentiment de délicatesse extrême, a voulu que ce dernier hommage fût prononcé par la bouche d'un homme, qui n'avait d'autres titres à cet honneur que sa qualité de compatriote et de concitoyen. Je n'avais qu'à m'incliner.

C'est en effet dans sa ville natale, que je puis presque appeler également mienne, que, fort jeune encore, j'ai entendu pour la

(1) Voir le Compte Rendu de la Séance du 28 Janvier 1881.



première fois le nom de Mariette, et que j'ai appris à respecter ce nom dont ses concitoyens étaient déjà fiers, et qu'ils représentaient à mes yeux comme synonyme de travail, de persévérance et de loyauté.

La presse d'Egypte, qui vient de rendre un si juste et si courtois hommage à la mémoire de Mariette, nous a dit qu'il était né à Boulogne en 1821. Ses débuts ont été modestes. Professeur de grammaire dans le Collège Communal, placé dans un milieu qui était loin d'avoir atteint à cette époque le développement intellectuel vers lequel les boulonnais marchent aujourd'hui à grands pas, Mariette ne pouvait pas vivre. La science l'attirait, et il avait besoin d'un plus vaste théâtre.

Nombreux étaient les loisirs du jeune professeur : il se mit courageusement au travail, et se livra d'abord à l'étude des antiquités romaines assez nombreuses dans cette contrée, théâtre de tant de luttes.

L'opuscule qu'il publia en 1847 sous le titre de « Lettre à M. Bouillet sur l'article Boulogne, de son Dictionnaire d'Histoire et de Géographie » le signala à l'attention du Ministre. Paris, le foyer de toutes les lumières, le centre vers lequel convergent toutes les intelligences, l'appella dans son sein. Mariette ne tarda pas, malgré la modestie de son caractère à y faire apprécier ses qualités de travailleur énergique et infatigable. Il obtint en 1850 une mission du Ministère de l'Instruction Publique et débarqua en Egypte pour y trouver des papyrus. Mettre le pied sur le sol de l'Egypte, berceau de la civilisation antique, était pour un érudit et un chercheur une bonne fortune dont la science a grandement bénéficié.

Aussi, guidé par sa connaissance intime de Strabon, Mariette, peu de mois après son débarquement, découvre le Sérapéum.

Laissons ici la parole, Messieurs, à l'illustre savant :

« Un jour, attiré à Saqqarah par mes études d'égyptologie, « j'aperçus un de ces mêmes sphynx dont la tête sortait du sable. « Celui là n'avait pas été dérangé, et il était certainement à sa « place antique. Tout auprès gisait une table à libation sur « laquelle était gravée en hiéroglyphes une invocation à Osiris- « Apis. Le passage de Strabon me revint alors à la mémoire. « L'avenue que j'avais sous les pieds, c'était celle qui conduisait « à ce Sérapéum si vainement cherché; mais j'avais été envoyé



« en Egypte pour inventorier des manuscrits, non pour fouiller « des temples. Il me fallut donc prendre un parti que ma position rendait redoutable. Sans en rien dire et presque en me « cachant, je réunis quelques ouvriers et le déblaiement commença. Les débuts furent pénibles, mais bientôt les lions, « les paons, les statues grecques du Dromos, les stèles du temple « de Nectanébo sortirent du sable, et je pus annoncer mes succès au Gouvernement français en l'informant tout à la fois de « l'entier épuisement des fonds destinés aux manuscrits et de « la nécessité d'en envoyer d'autres. Ainsi s'est faite la découverte « du Sérapéum ».

La découverte de cette nécropole, si remplie de trésors et d'enseignements, restera la grande œuvre de Mariette : elle fut le point de départ de ses nombreux travaux. Les fouilles de Saqqarâh ont fait faire un pas immense à la science.

Encouragé par le succès de ses premières fouilles, Mariette déblaie le Sphynx de Ghizeh, ce gigantesque ouvrage des premières dynasties, mutilé par un fou, mais admirable encore, énigme toujours indéchiffrée, monstre bizarre devant lequel ont passé et passeront encore tant de générations qu'il semble regarder avec la sceptique indifférence du colosse en face des querelles des pygmées. .

Puis, il déblaie le temple de Séti ; de ses fouilles il extrait la table d'Abydos, et jette ainsi une vive lumière sur l'histoire fort controversée de ces dynasties mystérieuses qui ont laissé sur le sol d'Egypte de si vigoureuses empreintes. Il poursuit sa route avec l'énergie de l'homme passionné pour la science, et déblaie à Karnak la célèbre Salle des Ancêtres.

Denderah, Thèbes, Louqsor, Médinet-Abou, Bab-el-Molouk, Edfou, Ombos, Philœ sont l'objet de ses patientes et intelligentes investigations.

Esprit distingué et travailleur acharné, Mariette a approfondi tous les auteurs anciens les plus autorisés, Eusèbe, Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Manethon dont il contrôle savamment la chronologie dynastique à l'aide de la table d'Abydos.

Observateur consciencieux, nul n'a connu aussi parfaitement les mœurs, la vie, les coutumes et la religion des anciens égyptiens.

Mariette eut à lutter contre des difficultés sans nombre dans le cours de ses travaux : il sut les vaincre par sa patiente énergie et sa ferme volonté de réussir.



Il créa ce Musée de Boulaq, unique dans le monde, si remarquable par le choix judicieux des objets qui le composent; il releva l'Institut d'Egypte avec la collaboration de plusieurs autres savants dont il était le dernier survivant, et fut jusqu'à sa mort le Président du nouvel Institut Egyptien.

Membre fondateur de notre Société, il fit au milieu de nous d'intéressantes communications et rendit de grands services à la Géographie par ses études sur les limites de l'ancienne Egypte. Le premier il indiqua à l'aide des sculptures de la Salle des Ancêtres les relations guerrières et commerciales des Pharaons avec le Darfour, avec Zeïlah et Socotora, l'île divine, lieu de naissance d'Osiris.

Son travail sur la géographie ancienne lui valut la grande Médaille d'or que la Société française de géographie attribue chaque année à la publication la plus remarquable.

Plusieurs d'entre vous Messieurs, se souviennent encore de l'intéressante discussion qui eut lieu il a cinq ans à une séance de notre Société au sujet des pygmées de l'Afrique Centrale.

En examinant les bas-reliefs du tombeau de Phtah-Hotep à Saqqarah, Mariette avait remarqué deux véritables nains ou pygmées, dont les traits saillants se retrouvent chez les Akkas ou Tiki-Tiki, habitants de l'Afrique Centrale sous la zône équatoriale. Notre illustre collègue, avec l'autorité de sa vaste érudition vous rappelait, Messieurs, que ces nains avaient joué un rôle important dans la religion Egyptienne, qu'ils paraissaient originaires du pays de Pount, qui confine le pays de Tonoutès en Terre-Sainte. Or il avait reconnu que ce pays de Pount n'était pas l'Arabie, comme on l'avait toujours supposé, mais le pays des Somalis, non loin duquel se trouvent encore des Akkas.

Vous avez certes aussi, Messieurs, conservé le souvenir de cette charmante causerie de Mariette sur le pays des Somalis du temps des Pharaons lors de la réception du professeur Nordjenskiold.

Mariette Pacha, Membre de l'Institut de France, Président de l'Institut égyptien, tenait en grande estime la Société Khédiviale de géographie. Il nous le témoignait par la lettre suivante que je vous demande la permission de vous lire, parceque les termes flatteurs qu'elle renferme acquièrent une importance réelle provenant d'un homme aussi éminent.



INSTITUT EGYPTIEN

Boulaq le 6 Avril 1880.

à Son Excellence le Général Stone-Pacha,

Président de la Société Khédiviale de géographie.

Excellence,

Dans sa dernière séance, la Société Khédiviale de géographie a bien voulu me conférer le titre de Membre Honoraire. Veuillez dire à la Société de géographie combien je suis sensible à cette distinction, que je m'efforcerai par tous les moyens qui sont en mon pouvoir de mériter. L'honneur qui m'est fait est d'autant plus grand que, par ses travaux, la Société Khédiviale de géographie s'est acquis dans le monde de la science une considération qui lui donne une grande place parmi les sociétés savantes.

Veuillez agréer Excellence, l'assurance du profond respect avec lequel je suis :

Votre bien dévoué,

Aug. Mariette.

Messieurs, Mariette Pacha n'est plus : rendons hommage à la mémoire de celui qui fut un grand savant et un bon français. Il laisse un nom glorieux et sans tache, honoré et respecté par tous sans distinction de nationalités, car la science plane au-dessus des barrières qui séparent les peuples. Pour nous, français, éloignés de notre chère patrie, souvenons-nous que nous avons le droit d'être fiers d'appartenir à un pays qui engendre de tels hommes.

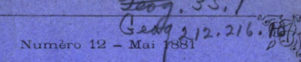


Grâces soient rendues à Son Altesse le Khédive, à ce Prince si avide d'instruire son peuple, qui a eu la délicate pensée de permettre que le corps de Mariette reposât au milieu de ces statues divines et royales qu'il a sorties des ténèbres où elles étaient plongées depuis 4000 ans.

Une excursion récente, Messieurs, m'amenait au tombeau des Apis, et les fellahs gardiens des ruines me parlaient du « Pacha. » Il est mort — leur dis-je. — Cela n'est pas possible » fût leur réponse. Je n'insistai pas. Ces hommes avaient raison. La terre a repris la dépouille mortelle de Mariette, mais son âme continuera à habiter parmi ces compagnons de ses incessants travaux, de même que son souvenir vivra parmi nous, Messieurs, impérissable comme l'éternité.

TIMMERMANN.





Numéro 12 — Mai 1881

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1881

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



ALEXANDRIE. — IMPRIMERIE FRANÇAISE A. MOURÈS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

Numéro 12 — Mai 1881

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1881



1882. Feb. 24,

Gift of

Gen. C. P. Stone,

of Cairo, Egypt.

ERRATA

Page	41,	ligne	16 :	*proprose*	lisez	*propose*
»	42	»	7 :	*Rama*	»	*Tama*
»	»	»	27 :	*du jour*	»	*du jour ;*
»	»	»	30 :	*, ceux*	»	*, et ceux*
»	43	»	12 :	*Berth*	»	*Barth*
»	»	»	14 :	*d'*	»	*d'être*
»	»	»	22 :	*des*	»	*du*
»	»	»	26 :	*trouve*	»	*trouve tout*
»	44	»	9 :	*somment*	»	*sommet*
»	»	»	28 :	*Sioa*	»	*Scioa*
»	45	»	1 :	*Succhinetti*	»	*Zucchinetti*
»	»	»	12 :	*Zimmermann*	»	*Timmermann*
»	46	»	23 :	*Abbissinia*	»	*Abissinia*
»	47	»	5 :	*Zimmermann*	»	*Timmermann*
»	48	»	3 :	Narmi	»	Nazmi
»	»	»	19 :	*exploité*	»	*, exploitées*
»	»	»	32 :	*Natteucci*	»	*Matteucci*
»	51	»	17 :	*donné*	»	*pardonné*
»	»	»	29 :	Anstin	»	Austin
»	54	»	18 :	*a été*	»	*a été acceptée*
»	56	»	32 :	*dans*	»	*pour*
»	57	»	15 :	Selts	»	Setts
»	»	»	20 :	Selts	»	Setts

Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie

DU CAIRE

VOYAGE A LA MECQUE (*)

PAR

MOHAMED-BEY SADIK, *Colonel d'Etat-Major*.

D'après ma demande, je reçus le 20 septembre 1880, l'ordre du Ministre des Finances, d'aller à *Rouznameh* pour faire partie de la Caravane du pèlerinage comme chef du Trésor du *Mahmal*, qu'on appelle *Tapis*, et qui n'est qu'un signe de rassemblement pour les pèlerins pendant le voyage.

Le Tapis qui s'expédie annuellement du Caire à la Mecque est la couverture de la *Kaaba;* tandis que le Tapis brodé qui couvre le Mahmal n'est renouvelé que lorsqu'il est fané ou lors de l'avènement d'un nouveau Khédive.

Le Mahmal a pris origine vers l'année 648 de l'ère arabe (1250 après J.-C.) comme palanquin de la reine d'Égypte *Chagarat-el-doure*, pendant son voyage à la Mecque; et depuis cette époque, il fut conservé jusqu'à

(*) Voir le Compte-rendu de la séance du 20 mai 1881.



nos jours comme souvenir et signe de rassemblement des pèlerins.

La cérémonie du Tapis au Caire, eut lieu le lundi 27 septembre 1880, ou 22 Chawal 1297, en présence de S. A. le Khédive et de LL. EE. les Ministres et dignitaires de l'État.

Le Mahmal fut transporté avec les cérémonies d'usage partant de la place Méhémed-Aly, parcourant la ville au milieu d'une nombreuse foule de spectateurs indigènes et européens, jusqu'au campement habituel des pèlerins à l'*Abbasyeh*, près de la mosquée d'*El-Mohammedy*, après un trajet de 2 heures 1/2.

Le 28 sepembre, en présence du chef de la caravane *Kourchid-Pacha Akif*, le chef de *Rouznameh*, l'intendant de la justice (Mahcama), je reçus comme trésorier de la caravane la somme de 1,363,417 P. T., destinée aux dépenses annuelles, soit pour les Bédouins, soit pour les pauvres des couvents de la Mecque et de Médine. y compris les appointements des employés du gouvernement qui accompagnent le Tapis.

En outre 30 kantars de sucrerie, 3 kantars de bougies. et une quantité de pelisses, de cachemires et d'étoffe blanche pour les arabes.

Le 29 septembre fut employé à l'emballage du Tapis qui doit couvrir la *Kaaba* (maison sainte), composé de 11 pièces en soie noire de la grandeur voulue, brodées au milieu de filets d'or représentant des versets du Coran.

Le jeudi 30 septembre, qui correspond au 25 du mois de Chawal 1297, au commencement de la première heure



à la turque, la caravane chemina vers Suez, après avoir tiré 21 coups de canon, en signe de départ; en suivant un chemin plat, inculte à droite et cultivé à gauche, à 3 heures 1/2, elle arriva à la station de *Birket-el-Hag*, située à l'Est du village nommé *Koufour-el-Gamousse*, dépendant de la province de *Kalioubyeh*.

A cette station il y a un canal du Nil et des sakies d'eau douce; à midi le thermomètre indiquait 31° Réaumur, sous les tentes.

La caravane était gardée par deux escadrons de cavalerie, deux canons de montagne, 23 artilleurs; le tout, y compris les officiers au nombre de 241 personnes, sous la direction d'un lieutenant-colonel; en outre les employés civils comme écrivains, magasiniers, médecins, farraches, porteurs de flambeaux, porteurs d'eau, conducteurs de chameaux, etc.

Ici la marche de la caravane est marquée à l'heure turque.

Le 1er octobre à 6 heures, la caravane partie de *Birket-el-Hag* arriva à 11 heures à *Aboïb-el-Maçatib*, et à 1 heure après le cocher du soleil, continua la marche jusqu'à 5 heures 20 minutes, elle arriva près d'un poste abandonné, où elle se reposa pendant 25 minutes; puis, à 5 heures 45 minutes elle continua sa marche jusqu'à 8 heures 1/2 et arriva près d'un tombeau nommé : *Cheik-el-Dakroury*.

Le 2 octobre à 7 heures 1/2, la caravane a pris sa marche et s'est arrêtée à 11 heures 40 minutes près d'un poste démoli; à 1 heure après le coucher du soleil elle se remit en marche et continuant toute la nuit elle arriva à 12 heures vers le lever du soleil à *Bir-el-Suez*.



La distance parcourue de *Cheik-el-Dakroury* jusqu'à ce point est de 15 heures 10 minutes, d'après la marche des chameaux de la caravane.

Le 3 octobre à 2 heures, le Mahmal fut couvert du Tapis brodé destiné pour les grandes cérémonies et passa près de la ville de Suez, entouré par les habitants, précédé par la musique, les soldats, les cheiks et le gouverneur, ainsi que les hauts fonctionnaires de la ville: il arriva à sa station vers 3 heures 1/2, après avoir passé le canal d'eau douce.

A midi il faisait 33° Réaumur. Vers le soir on a tiré des feux d'artifice devant la tente du Pacha, chef de la caravane (Amir-el-Hag), puis devant la mienne, comme chef du trésor (Amin-el-Sourra), et, après, devant le palais de *Raouf Pacha*, gouverneur de Suez, comme il est d'un usage annuel.

Le 4 octobre distribution des vivres du magasin de Suez, pour les employés jusqu'à la station *Nikhil;* le thermomètre marquait à midi 33° 1/2.

Le 5, vers le matin, le thermomètre marquait 16°, et à une heure moins vingt minutes, on chemina vers le pont du canal maritime, et on arriva à 1 heure 40 minutes; le pont étant fermé, à cause de la basse marée, on attendit sa montée et on passa de 5 heures 1/2 jusqu'à 6 heures 1/2; le nombre des passants fut constaté comme il suit :

Hommes 1103, chevaux 247, chameaux 488, baudets 100. Il y avait en outre une centaine de gens pauvres, faisant le pèlerinage à pied, tandis que les riches vont par mer pour se soutraire à la fatigue du chemin :



le nombre indiqué ci-dessus composant toute la caravane de cette année, n'est composé que des employés et leur suite pour le service du trésor et le *Mahmal*.

Descrisption de Oidy-el-Tih.

Le pont étant franchi, on continua la marche dans une plaine sablonneuse et très étendue. A 8 heures 1]2 on rencontra une colonne carrée de 3 mètres de côté sur 4 mètres de hauteur, bâtie en pierres grises sur une petite élévation pour indiquer la route, car il est très difficile de suivre ce chemin sans ces signaux et le guide. Cette plaine qui s'étend jusqu'au *Nikhil* s'appelle la vallée d'égarement ou *Oidy-el-Tih*.

A 10 heures 45 minutes on a fait halte près du second signal bâti en pierre de taille en colonne carrée, haute de 3 mètres. Là, il se trouve des petites élévations formées par du sable mouvant.

Pendant la nuit, vers 9 heures, on continua la marche et à 10 heures on rencontra la troisième colonne ou signal des voyageurs ; à 11 heures 1/2 on a fait halte pendant une demi-heure près d'un endroit nommé *El-éloi-ia*, et on poursuivit le voyage au commencement de la première heure dans une route sablonneuse entourée de monticules.

Le 6 à une heure moins vingt, on est arrivé à une série de monticules à droite, s'étendant vers l'Est pendant 25 minutes, c'est-à-dire vers 1 heure 5 minutes, puis le chemin continue vers l'Est entre ces monticules, puis se dirige vers le Nord, puis à l'Est, et à 1 heure 1/2



se dirige vers l'Ouest, et continue vers le Nord par un grand demi-cercle pendant cinq minutes; puis à l'Est entre des monticules sablonneux qui s'étendent vers le Sud-Est. A 3 heures 5 minutes, le chemin passe sur cette chaîne de sable continuant de l'Est au Sud jusqu'à 3 heures 40 minutes; puis passe sur une autre chaîne vers l'Est, puis au Nord, puis prend la direction de l'Est et à 4 heures on rencontre une route calcaire et on suit vers le Sud-Est, laissant la série des monticules à droite, et après avoir marché 5 minutes, on s'oriente à l'Est et 5 minutes après on marche vers le Sud, puis à l'Est sur un terrain solide, cultivable. Là on trouve quelques herbes courtes; à 5 heures 15 minutes la caravane se repose et à 5 heures 45 minutes continue la route et passe vers 6 heures 20 minutes entre deux montagnes faites de sable et de cailloux; la largeur de la route était entre 150 et 200 mètres pendant 10 minutes, puis on se dirige entre le Sud et l'Est jusqu'à 6 heures 43 minutes et on retourne à l'Est par un arc de cercle entre de petits ravins, puis on se dirige au Sud-Est, puis à l'Est et ainsi alternativement selon le prolongement des monticules qui se trouvent sur les deux côtés du chemin jusqu'à 7 heures 15 minutes; on se dirige ensuite au Sud pendant 3 minutes, puis à l'Est, et à 7 heures 53 minutes on retourne au Sud où le chemin se rétrécit; puis après une marche de 5 minutes, on suit à l'Est en montant une pente douce, puis on descend dans un ravin; à 8 heures 10 minutes on se dirige vers le Sud-Est, puis à l'Est et à 8 heures 45 minutes le chemin

s'élargit, les cailloux diminuent et le sable est plus résistant sous les pieds.

A 8 heures 53 minutes, la route passe par une couche calcaire dont la largeur est de 20 mètres, puis cinq. montant et descendant sur une longueur de 300 mètres où la route s'élargit, se rétrécit en montant, puis devient large en continuant vers le Sud-Est, ensuite à l'Est, puis au Sud-Est jusqu'à 9 heures 42 minutes, enfin vers l'Est. A 9 heures 50 minutes le chemin décrit vers le Sud un grand arc entouré de montagnes, puis penche à l'Est. A 10 heures descente par une route pierreuse et étroite ; à 10 heures 1/2, les montagnes diminuent, la route s'élargit en suivant des descentes et des montées pierreuses ; à 11 heures on arrive à une vallée assez large qu'on nomme *Gibal-el-Hissn*, ou mont du fort ; à 11 heures 1/2 on s'arrêta pour passer la nuit, ici finit la limite de la vallée de l'égarement. A 9 heures on continua la marche pendant la nuit ; le thermomètre marquait 12° Réaumur et à 11 heures 45 minutes on fit halte pendant 20 minutes pour faire la prière du matin ; puis on continua vers le Sud-Est dans une plaine cultivable parsemée d'herbes.

Le 7 octobre à 5 heures 1/2, la caravane continua sa marche ; à 7 heures 50 minutes, elle prit à l'Est parmi des monticules en pierres d'une petite élévation et peu espacés les uns des autres ; 9 heures 1/2, on passe sur un gravier uni ayant à droite une haute montagne surmontée de deux mamelons en forme de pyramide ; puis la route s'élargit entre deux montagnes éloignées et passe dans une vallée assez étendue qu'on nomme *Vadi-Nikhil*, et à 12 heures 10 minutes, c'est-à-dire dix minutes

après le coucher du soleil, on arriva à *Kalaat-Nikhl* (fort).

Ce fort est bâti en pierre de taille, sur une petite élévation de terrain, il est carré, chaque côté a 28 mètres de long sans les tours des angles qui ont chacune 6 mètres de diamètre; la hauteur est de 7m,50, le terrain du fort est élevé de 5m au-dessus de celui de la vallée.

Le fort contient des magasins pour les vivres des employés du Mahmal. La garnison se compose d'un commandant, un capitaine, un lieutenant, un blouk-bachi et vingt-six soldats; leurs fusils sont de l'ancien système. 6 canoniers et un canon en bronze de l'ancien système aussi; la cour a 23m sur 15m; il y a une sakie au-dessous de la tour Est qui a 22m de profondeur, dont l'eau est potable.

Deux bœufs y tournent ensemble. Le gouvernement en envoie quatre chaque année un mois avant le départ du *Mahmal* qui retournent avec lui à son retour au Caire. L'eau passe au dehors du fort par un conduit dans trois grands réservoirs bâtis pour le service des pèlerins; l'un, hors de service depuis quelques années, a 28m de long sur 14m de large et 3m de profondeur; les deux autres ont chacun 10m sur 9m et sont remplis annuellement. Il se trouve à côté de ces réservoirs d'autres petits bassins longs pour l'abreuvage des animaux.

La caravane des magrabins passe par cet endroit, et pendant le reste de l'année les habitants du fort puisent difficilement l'eau du puits au moyen d'un seau attaché à une corde, en raison de sa grande profondeur.

En dehors du fort il se trouve une sakie démolie et un



puits bâti en pierre, dont la profondeur est de 16^{m}, mais il donne peu d'eau.

Il se trouve à l'Est du fort quelques cabanons appartenant aux soldats, et un santon au Sud-Est du fort qu'on appelle : *El-Cheîkl-Nikhil.*

On trouve des pastèques, des dattes, du fromage, au moment du passage des pèlerins.

Le terrain de la vallée est uni et bon à cultiver. Après la tombée des pluies, les arabes cultivent quelques endroits de ce terrain. Il se forme un limon ou terre glaise en croûte blanche dure, au-dessus du sable, de sorte qu'après les pluies, si l'empreinte des pas reste quelque temps exposée au soleil sans que des passants ne viennent la détruire, cette empreinte durcit tellement qu'on croirait qu'elle est pétrifiée depuis un temps immémorial.

Le vendredi 8 octobre distribution des vivres; le thermomètre marquait 9° Réaumur au lever du soleil.

A 7 heures 45 minutes, après le coucher du soleil, la caravane chemina la nuit éclairée de flambeaux jusqu'à 11 heures 1/2, et reposa une demi-heure.

Le 9 octobre, elle continua la route au commencement de la première heure à la turque; la direction était inclinée de 20° de l'Est au Sud.

A 5 heures on voit des montagnes lointaines à droite et à gauche du chemin; à 5 heures 1/2 on se reposa; à 6 heures 10 minutes on reprit la marche; à 9 heures 35 minutes on passa au-dessus d'un pierrier à côté duquel se trouve un ravin; 5 minutes après se découvre la station de *Bir-Om-Abbas.*



Là, la mère d'Abbas-Pacha a fait bâtir une sakie et des réservoirs pour le besoin des pèlerins ; mais étant abandonnée depuis longtemps, sans dépense annuelle, elle tomba en ruine, au point qu'il n'en reste aujourd'hui que le puits, d'une eau très amère et dont la profondeur est de 16^m.

Les pèlerins remplissent ordinairement leurs outres à la station précédente, à cause du manque d'eau dans celle-ci.

A 7 heures pendant la nuit le canon du départ fut tiré, et à 7 heures 45 minutes on chemina derrière le guide ; à 9 heures 1/2 on monta une pente près d'un ravin et à 11 heures on s'arrêta ; à 11 heures 1/2 la marche fut continuée.

Le 10 octobre vers 1 heure 1/2 nous avions des montagnes à droite et des monticules lontains à gauche ; ceux-ci finissent après une demi-heure de marche, à l'entrée d'une vallée étendue dont le sable du sol est assez solide ; à 3 heures 1/4 le chemin se retrécit entre deux montagnes. A 3 heures 35 minutes la route passe par un gravier en s'élargissant et retombe sur un autre gravier plus étroit. A 3 heures 50 minutes le chemin est creusé dans le roc, bien uni, sur 300^m de longueur sa largeur est de 10^m ; on voit à droite un tombeau carré bâti en pierre de taille ; à 4 heures on monte un talus doux, puis la route s'élargit de 300^m entre des montagnes ; à 4 heures 50 minutes la montagne de gauche se dirige vers le Nord ; à 5 heures 1/4 on a fait une halte et à 6 heures on continua la marche ; à 6 heures 25 minutes on monte sur une colline calcaire entourée de hautes

montagnes ; à 6 heures 1/2 la montagne de gauche se dirige vers le Nord ; à 6 heures 56 minutes la route passe entre la montagne de gauche et quelques mamelons de celle de droite ; à 7 heures 10 minutes elle remonte ces mamelons, et à 7 heures 1/4 elle remonte tout à fait la montagne ; de là on voit une vallée étendue dont le sol ferme est parsemé de cailloux. A 8 heures 5 minutes on passe entre les derniers monticules des montagnes ; celle de droite finit là, tandis que les monticules de gauche se dirigent vers l'Est, et finalement au Nord.

La vallée se voit alors dans toute son étendue, à 9 heures 40 minutes la route passe entre des petites élévations, et à 10 heures on arrive à la station nommée *El-Emchache*, dépourvue d'eau et d'habitants ; seulement, il s'y trouve quelques trous, la plupart remblayés, qui furent jadis creusés par les arabes pour y puiser de l'eau, car dit-on, celle-ci y est très rapprochée de la surface du sol ; à 10 heures 35 minutes on fît halte dans un endroit assez étendu dont le sol fait d'un sable jaunâtre, est parsemé d'arbrisseaux.

Pendant la nuit, à 7 heures 45 la route fut reprise et à 11 heures on campa sur le plateau du défilé *d'Akaba*.

Défilé d'Akaba.

Le lundi, 11 octobre, à la première heure on commença la descente du défilé à pied : le sentier se dirige vers le Sud-Est à une distance de 50^{m}, puis se retourne vers le Nord entre des monticules rocheux sur une longueur



de 330m, ensuite à l'Est jusqu'à une distance de 300m et passe enfin par un défilé pierreux de 10m de largeur : on marche alors 600m et on se dirige vers le Sud entre des monticules pendant 200m, puis 11m au Sud-Est et 230m au Nord-Est ; le sentier se retrécit à 10m par des rochers à gauche et un ravin à droite. 280m après on monte vers l'Est jusqu'à une distance de 130m, puis le terrain devient uni et le chemin s'élargit à 50m en penchant de l'Est au Nord-Est ; 265m après une excavation, ou vide, à gauche, un rocher à droite et une pente légère pierreuse. 100m après, des cailloux et des pierres ayant le vide toujours à gauche ; 140m plus loin des pierres avec une descente difficile longue de 10m que suivent les chameaux un à un, puis la route se dirige vers le Sud-Est entre des rochers à droite et un vide à gauche. à une distance de 24m, les chameaux passent un à un et ainsi après 100m encore, à cause de la grande quantité de pierres, en décrivant un arc de cercle vers l'Est, alors le chemin s'élargit et se dirige vers le Sud-Est. 200m après finit la pente dans un terrain sablonneux. au bout de 320m commence alors une autre pente entre des montagnes ; 200m après on monte par un sentier pierreux, large de 8m, puis on rencontre du sable, on suit une autre talus large de 10m, et à 190m finit la montée, et la descente est facile. 145m après, le chemin va au Nord jusqu'à une distance de 120m entre un ravin à droite, des rochers à gauche et des cailloux et pierres; puis il conduit au Sud-Est sur une distance de 95m : il retourne au Nord-Est pendant 30m, ensuite au Sud sur une longueur de 40m, puis à l'Est 25m entre des roes et

des pierres aigues et enfin au Sud-Est. Après une longueur de 44^{m}, on rencontre un ravin à gauche et le chemin devient facile pendant 250^{m}, puis il passe par un sentier taillé dans le roc, large de 8^{m} sur 10^{m} de long.; après 60^{m} on voit le ravin sur la gauche et on se dirige à l'Est par un sentier long de 42^{m} où les pierres rocailleuses rendent la marche difficile; puis une descente longue de 130^{m} creusée dans les rochers, et 160^{m} après on s'oriente vers le Sud-Est jusqu'à une distance de 300^{m} où le ravin se trouve à droite; on marche 100^{m} vers le Sud, puis 55^{m} entre l'Est et le Sud-Est, on rencontre une pente pierreuse se dirigeant à l'Est par un cercle d'une longueur de 200^{m} que les chameaux suivent un à un, et 200^{m} après une autre dont la descente est plus difficile à cause de la grande quantité de pierres qui s'y trouvent. On se dirige au Nord-Est à distance de 60^{m} ayant le ravin à gauche; la pente devient alors douce vers le Sud-Est pendant 55^{m}, et retourne au Nord toujours en descendant jusqu'à une distance de 125^{m}. Ce point est plus bas de 30^{m} du passage ci-dessus dont la distance est marquée de 60^{m}. La route passe alors au Sud-Est sur une distance de 25^{m}, puis décrit un arc de cercle à l'Est sur une longueur de 86^{m}, assez espacée; ensuite elle se dirige au Sud et au bout de 30^{m} elle se retrécit entre l'Est et le Sud-Est sur une longueur de 76^{m}, puis retourne à l'Est pendant 125^{m} par une pente ayant un ravin à droite. Après une marche de 80^{m} vers le Nord on fait un demi tour vers le Sud par une pente très raide d'une longueur de 173^{m}; puis on se dirige à l'Est passant sur une assise qui coupe le ravin; après 70^{m} on

arrive à un pont bâti sans lequel il serait impossible de passer pendant la saison pluvieuse. Ici finissent les obstacles de ce fameux défilé si renommé depuis tant de siécles.

A partir de cet endroit, le chemin devient facile et on peut aisément se servir des montures jusqu'à la station suivante.

Après avoir dépassé le pont de 160^m, on retourne au Nord-Est entre des montagnes, la largeur de la route est de 10^m allant au Sud-Est, elle s'élargit à 70^m sur une longueur bien unie, de 180^m en s'inclinant entre le Sud et le Sud-Est; 300^m après elle s'élargit de nouveau de 40^m, et après 300^m encore elle se dirige vers le Sud à une distance de 64^m; puis au Sud-Est jusqu'à 900^m, toujours bien unie, et reprend vers le Sud. 100^m après on monte une élévation douce, à 190^m on est au faite de la montée et on se dirige à l'Est. Au bout de 200^m, on suit une pente entre deux rocs, et 200^m après la fin de la descente, on en rencontre une autre douce jusqu'à 300^m; 230^m après on monte un talus; puis à 75^m un ravin à droite; 50^m après le chemin retourne au Sud-Est et encore 50^m plus loin il reprend à l'Est. A 100^m on rencontre un ravin, et à 120^m la fin de la montée où commence une descente large, bien unie entre l'Est et le Sud-Est; au bout de 400^m on passe entre des monticules d'une largeur tantôt 10^m et tantôt 20^m sur une distance de 90^m; puis la route penche au Sud-Est pendant 150^m et s'élargit; après 1000^m, les monticules disparaissent et le chemin passe près d'une montagne à gauche. A 110^m, on se dirige à l'Est pendant 400^m; puis un peu vers le Nord-

Est d'une distance de 110m et au Sud-Est 680m, passant entre des monticules espacés de 30m et continue ainsi entre l'Est et le Sud-Est. On rencontre après 500m une montée entre des monticules, puis 200m après on descend pendant 500m; le chemin s'élargit alors dans les sables entouré de petites élévations; et après 3,100m on rencontre les sables de la Mer Rouge, puis 400m après, le bord de la mer qu'on appelle *Golfe d'Akaba*.

La descente du défilé a commencée à 12 heures et on arriva au côté Nord-Est du golfe à 3 heures, près des dattiers. Là on a couvert le Mahmal de son tapis brodé et continué la marche dans un sentier entouré de dattiers laissant la mer à droite et une plaine sablonneuse à gauche; on arriva à *Kalaat-el-Akaba* après 45 minutes de marche.

Le fort a été solidement bâti à 300m du bord de la mer, en pierre de taille, par le sultan Mourad, fils du sultan Selim. Il est carré, chaque côté a 63m de long; il y a quatre tours aux coins dont deux en ruines, la cour a 45m sur 45m, autour de laquelle se trouvent des magasins pour les vivres comme le fort précédent; une chapelle et un puits d'une eau douce, profond de 20m.

Le gouverneur est un capitaine d'artillerie, qui a sous ses ordres 33 soldats et 3 artilleurs. Les canons sont au nombre de 4, dont un en bronze et 3 en fonte; ce fort est un des plus vastes qui se trouvent sur le passage des pèlerins; tout autour il y a beaucoup de dattiers, des cabanons et quatre petites maisons.

Les habitants sont au nombre de cent. Des bédouins y arrivent au moment du passage des pèlerins, pour leur



vendre des fruits succulents tels que : pêches, grenades, raisins, apportés de la ville de *Maan* située sur la limite de la *Syrie;* on y cultive quelque légumes; on puise l'eau douce en creusant un trou à la profondeur de 0m.50 à 1m, tout près du bord de la Mer Rouge.

Comme curiosité, un pêcheur m'a présenté un poisson étrange : le dos a la couleur de l'émeraude, les deux côtés sont violets, la bouche et les yeux ressemblent à ceux d'un oiseau, enfin sa forme, en général, est tout à fait celle d'un perroquet.

Le 12 octobre distribution d'argent, des pélisses, des châles et autres objets aux bédouins dont le nom est porté sur la liste comme ayant droit aux rétributions annuelles.

La caravane, après avoir reçu ses rations, se mit en route vers 10 heures, ayant la Mer Rouge à droite et des montagnes à gauche, sur un terrain tantôt sablonneux et tantôt pierreux.

On a fait halte à 1 heure 40 minutes après le coucher du soleil; à 2 heures la marche fut reprise; à 2 heures 40 minutes montée sur un plateau éloigné de la mer; à 4 heures descente, à 4 heures 15 minutes on passe près du bord de la mer; à 4 heures 25 minutes la route se rétrécit entre les roches et la mer, où les chameaux ne purent passer qu'un à un en raison de la difficulté des montées, descentes et de la quantité de ravins qui s'y trouvent; à 5 heures grande quantité de dattiers qui longent les deux côtés de la route jusqu'à la station entre la mer et la montagne.

La largeur de la route devient en quelques endroits de



10^{m}, et à 5 heures 45 minutes à la station *Zahr-homar* (dòs de l'âne), le terrain de cet endroit est sablonneux. On voit au Nord-Ouest la mer et des dattiers; les montagnes l'entourent des autres côtés; l'eau est puisée au bord de la mer dans des petits trous. On n'y rencontre nulle habitation, seulement les arabes y arrivent à la saison de la récolte des dattes, pour les vendre ailleurs.

Il y a une certaine herbe qui s'y vend comme fourrage pour remplacer la paille.

Le 13 octobre distribution des attributions pendant la matinée aux chefs des arabes voisins de cet endroit dont leurs noms figurent sur le registre.

A 7 heures 40 minutes on monta sur une colline haute de 20^{m}. Là, repos de 40 minutes, puis on chemina vers le Sud dans une plaine très étendue ayant la mer à droite et des montagnes à gauche; à 8 heures 50 minutes on franchit un ravin; à 9 heures on arriva près de la mer; à 9 heures 1/2 on monta une colline, puis on se trouve dans une vallée sablonneuse parsemée de petites élévations et de ravins nombreux; ensuite on passa par une autre vallée unie et éloignée de la mer; à 10 heures 1/2 le chemin s'élargit entre deux montagnes, et une demi heure après le coucher du soleil, on fit halte pendant une demi heure; à une heure on continua la marche et on passa par une route pierreuse et accidentée.

A 5 heures 1/2 la route s'élargit et les arbrisseaux se multiplient; à 6 heures on fait halte, à 6 heures 1/2 la marche se continua à la clarté des flambeaux; à 7 heures 35 minutes on arrive à *Makabir-el-Chohada,* entouré de montagnes, et à 10 heures 50 minutes on fait halte vers

le matin à la station *El-Chorafa*. Cette station est un endroit dépourvu d'eau et entouré de montagnes escarpées.

Khourchid-Pacha-Akif, chef de la caravane, a défendu aux farraches d'aller en avant, une heure avant l'arrivée à la station comme cela se fait chaque année, afin de dresser les tentes avant l'arrivée des employés pour qu'ils puissent trouver en arrivant les tentes prêtes et se reposer de leurs fatigues. On fut donc obligé d'attendre plus d'une heure le dressement des tentes au milieu d'un vacarme de chameaux, de bagages, de voleurs, etc.

La chose était d'autant plus facheuse que lorsqu'on ne rejoint son campement que la nuit on se trouve pressé par la faim, la fatigue, pluie et vent viennent souvent s'y joindre, sans compter le vol de tous objets plus ou moins égarés, qui ne se retrouvent plus.

On s'indigna beaucoup de voir ce chef changeant un usage établi depuis tant d'années pour arriver à plus mal et faire sentir pour satisfaire un simple caprice, plus de fatigue aux pauvres pèlerins qu'il ne leur en incombait avant. En effet, à cette station on dut attendre au moins 1 heure l'installation des tentes, jusqu'au lever du soleil, souffrant du froid, de la faim, de la fatigue, au milieu du mécontentement général causé par ces diverses peines et par la dispersion sans ordre des bagages, ce fut du reste ainsi pendant tout le voyage.

Le 14 octobre le thermomètre marquait 27° à midi et à 8 heures et 1/2 on continua la marche ; la route est large sablonneuse, parsemée de cailloux et d'herbe ; des montagnes hautes se prolongent sur les deux côtés ; à 11

heures 45 minutes on fit halte et 40 minutes après le coucher du soleil on continua ; à 5 heures 50 minutes repos et à 6 heures 15 minutes marche, à 8 heures 25 minutes repos, à 9 heures marche.

Le 15 octobre après 25 minutes de la première heure on arriva à la station nommée *Maghair Choïyb* qui est entourée de monticules ; il s'y trouve des dattiers en grand nombre et des cabanons pour habitation en branches de dattiers ; la mer en est éloignée de 4 heures, l'eau douce se puise au moyen de trous qu'on fait à côté des arbres.

A midi il faisait 31° et à 8 heures 30 minutes on continua la marche dans une vallée assez vaste bordée par des montagnes qui vont s'abaissant vers 9 heures 10 minutes ; on fit halte jusqu'à 12 heures après 50 minutes du coucher du soleil, la marche fut continuée et à 6 heures on fit repos et continua à 6 heures 30 minutes jusqu'à 11 heures 40 minutes, puis la route se trouve resserrée entre des monticules et à gauche une chaîne de montagnes.

Le 16, à 12 heures on arriva à la station *Ou-Youn-el-Cassab*, oasis couverte de dattiers et d'une belle végétation ; un filet d'eau douce venant des montagnes qui l'entourent sert pour les besoins des pèlerins. A midi il faisait 32° ; à 7 heures 35 minutes, on marcha en passant d'une montagne rocailleuse dans une plaine dont le sol est assez ferme, parsemée d'herbes et de cailloux ; à 8 heures 20 minutes la route se rapproche de la mer ; à 9 heures 10 minutes des dattiers et la mer s'éloigne, puis se rapproche ; à 9 heures 45 minutes fin des dattiers, la plaine s'élargit ; à 12 heures repos, et à 1

heure après le coucher du soleil on marcha sur un terrain bien uni ; à 5 heures 40 minutes on se reposa près de la mer, puis on continua 6 heures 15 minutes ; on fit halte à 11 heures près de Mouèlyh.

Le 17 octobre après 20 minutes de la première heure, on commença la procession du Mahmal et on arriva à la station du Mouèlyh à 1 heure et 20 minutes ayant la mer à droite et le fort à gauche. Ce fort fut bâti par le sultan Sélim, ayant la même destination que les précédents ; sa cour a 83^m sur 62^m ; il y a un canon en bronze qu'on emploie et 7 canons en fonte hors de service ; il y a aussi un puits de 11^m de profondeur dont l'eau est potable ; il y en a d'autres hors du fort et une grande quantité de dattiers.

Le nombre des habitants est de 100 outre les bédouins; ils habitent dans des cabanons ; ils font le commerce du bois, du charbon, du beurre, du miel et des dattes.

Ici les habitants vivant exclusivement de dattes et de poisson, à cause de la cherté du blé, ont tous hommes et femmes une affection du foie ; ils ont tous aussi la superstition du *Zar* (possédé). A ce sujet il se raconte des choses merveilleuses qui, bien entendu, ne sont que des fables.

Le 18 octobre au matin distribution d'argent et des pelisses aux arabes. A 8 heures 50 minutes on continua la route dans une plaine dont le terrain est cultivable ; à 15 minutes après le coucher du soleil on se reposa. A 1 heure reprise de la marche ; à 3 heures 30 minutes la plaine est unie et cultivable; à 5 heures 30 minutes repos; à 9 heures le chemin devient étroit, les chameaux passent

un à un, il s'appelle *Nacr-el-Agouze*; à 10 heures 40 minutes, nous arrivons à la station *Sahmat-el-Kafaf* ou *Diba* près de la mer, il y a quelques petites maisons, des magasins et un petit fort sous les ordres du gouverneur du *Mouègley;* il y a des puits d'eau douce, il s'y fait un commerce de bois, de charbon et de poisson.

Le 19 octobre à 8 heures 35 minutes la marche fut continuée dans une plaine parsemée de cailloux; à 10 heures 30 minutes le tombeau d'*Ikfafi* à droite, à 12 heures repos; 1 heures après le coucher du soleil, la marche reprit, à 5 heures 15 minutes on fit halte; puis à 5 heures 45 minutes on continua la marche dans une plaine assez unie, à 10 heures 55 minutes on arriva à la station *Azlam*. Là il y a un fort détruit par les arabes depuis plusieurs années, il avait été bâti en l'an 916 par le sultan *El-Achraf-Aboul-Nasr;* il y a trois puits dont l'eau ne sert que pour les animaux; nulle habitation ne s'y trouve; le thermomètre marquait 30° à midi.

Le 20 octobre à 8 heures 35 minutes la route passe dans une vallée assez étendue, à 9 heures 10 minutes les montagnes se prolongent jusqu'à la station suivante; à 45 minutes après le coucher du soleil on fit halte et on continua à 1 heure 30 minutes; à 6 heures repos, puis à 6 heures 45 on marcha dans un terrain peu accidenté.

Le 21 octobre vers 1 heure moins 25 minutes on arriva à *Istabl Antar*. Cette station est entourée par des montagnes, elle a trois puits dont un est comblé, les deux autres sont prêts à avoir le même sort si on ne les répare. Le thermomètre marquait 31° à midi; à 8 heures 40 minutes on continua la marche en passant par un sentier étroit



entre deux montagnes et en zigzag ; à 9 heures 35 minutes la route se rapproche de la mer, 5 minutes après, la mer disparait derrière une montagne. A 12 heures repos, et à 1 heure après le coucher du soleil on continua la marche jusqu'à 5 heures 55 minutes, puis on fit halte et à 6 heures 30 minutes la ma che fut continuée jusqu'à 11 heures et on fit halte près du fort de la *station du Oighe*.

Ce fort se trouve sur un terrain entouré de montagnes, il sert pour la distribution des vivres des pèlerins, il s'y trouve 1 canon et 8 soldats Bachi-bozoues; l'alentour est dépourvu d'habitations et de toute végétation, excepté quelques arbres et dattiers qui n'ont été arrosés depuis quatre ans à cause du manque de pluie; il se trouve près de ces arbres sept puits dont l'eau est très amère à cause qu'on ne les nettoie pas malgré que le gouvernement paye annuellement un somme pour ce travail. A notre arrivée ne trouvant pas d'eau pour les chevaux et les chameaux les sakkas ont travaillé pendant 3 heures à épuiser l'eau d'un seul puits qui se trouva à la fin très potable pour les hommes mêmes.

A notre arrivée à la station n'ayant pas trouvé de l'eau douce nous avons acheté des bédouins l'outre d'eau à 2 fr. 50, en attendant que l'eau douce nous arrive. Car on transporte à dos de chameaux, pour les pèlerins, du port du *Oigh* qui est à 2 heures de marche de cette station.

Les habitants du port sont à peu près 500, outre les bédouins qui résident, il s'y trouve des maisons, un bazar, trois mosquées et un fort qui a 2 canons et 30 soldats avec un adjudant-major comme gouverneur.



Le 22 octobre distribution des vivres pour les employés du magasin du fort et distribution d'argent et étoffes pour les bédouins, car les bédouins attendaient avec impatience l'arrivée du Mahmal pour recevoir leur tribut annuel en distributions de toutes sortes. Ce sont des bandits de toutes nations, ignorant la honte et la politesse, n'ayant aucun égard pour leur chef, parlant tous à la fois, le grand interrompant le petit et vice-versa ; leur chef à peine distingué par quelques coufies, leur ressemble du reste en tous points. Tous ont les pieds nus, sans caleçon, ils se montrent en toute circonstance vindicatifs, fourbes, voleurs et assassins, et si la peur du gouvernement, l'attrait de l'argent qu'on leur donne chaque année, la force armée qui accompagne le pèlerinage ne les retenaient pas, ils pilleraient et massacreraient tout.

Si par malheur des voyageurs faibles et peu nombreux sont obligés de traverser leur repaire, ils sont immédiament dépouillés et mis à mort sans conscience du droit des gens et du respect dû à la vie humaine.

Le 23 octobre le départ commença à 7 heures 40 minutes entre des montagnes ; à 11 heures 30 minutes nous traversons de petits monticules d'ardoise dont la couche est verticale ; à 12 heures repos ; à 1 heure après le coucher du soleil on continua la marche ; à 5 heures 45 minutes repos près de la rencontre de la route de Medine avec celle de la Mecque. A 6 heures 15 minutes on marche dans une plaine sablonneuse parsemée de petits arbres ; à 11 heures 15 minutes repos de dix minutes seulement.

Le 24 octobre à 1 heure 15 minutes arrivée à la station



Vadi-Acra, dépourvue d'eau et d'habitants ; à midi le thermomètre marquait 30°. A 8 heures 45 minutes on chemina dans des vallées ; à 12 heures 15 minutes repos et à 1 heure 45 minutes on marcha toujours précédés par des flambeaux pendant la nuit ; à 6 heures repos ; à 7 heures marche et à 10 heures 15 minutes la station *Hank*. Comme cette station est dépourvue d'eau on continua la marche ; à 11 heures 45 minutes, halte dans une plaine assez étendue parsemée d'arbres secs.

Le 25 octobre le thermomètre marquait 28° à midi et vers 7 heures 35 minutes on fit route dans une plaine où les herbes pour les chameaux se trouvent en grande quantité. A 10 heures on voit la mer à une grande distance ; à 12 heures repos, et on marcha à 1 heure après le coucher du soleil ; à 2 heures 50 minutes sentier rocailleux de 15^m de largeur sur 12^m de long ; les chameaux passent un à un à cause des grandes pierres qui s'y trouvent. A 3 heures 30 minutes repos ; à 4 heures on marcha et à 7 heures repos, et on voit la mer à droite. A 7 heures 30 minutes on continua et à 10 heures 45 minutes on arriva à la station *Hora* où il se trouve une source d'eau douce près d'un bosquet de dattiers ; les arabes y vendent des dattes et du miel.

Le 26 octobre repos, le thermomètre marquait à midi 29°.

Le 27 octobre le thermomètre marquait à midi 27° et à 7 heures 30 minutes marche, à 9 heures on laisse les montagnes et on passe par une plaine dont le sol est assez ferme ; à 9 heures et 40 minutes des petites élévations ; à 10 heures 25 minutes des montagnes et des

arbres en grande quantité : à 10 heures 45 minutes la route se retrécit de 15^m à 30^m ; à 11 heures 40 minutes défilé dont la largeur varie de 4^m jusqu'à 10^m, et à 12 heures le terrain devient très sablonneux, on appelle cet endroit *Oikalat-el-hymer (Okel des ânes)*. Là, les ânes faibles, à la suite des fatigues, restent sans pouvoir avancer à cause de la grande quantité de sable, on les abandonne à la merci des animaux féroces. 30 minutes après le coucher du soleil, on se reposa et à 1 heure 30 minutes la marche fut continuée ; à 6 heures repos et à 6 heures 30 minutes marche jusqu'à 11 heures 35 minutes.

Le 28 octobre au commencement de la 1re heure on partit, après 25 minutes on arriva à la station nommée *Nabth* ou *Bir-el-Saïd*, qui est entourée de montagnes riches en mines de fer et de cuivre.

Il y a quatre puits dans cette station.

Le thermomètre marquait 30° à midi ; vers 9 heures 45 minutes on continua la marche dans une vallée qui se nomme *Vadi-el-Nar* (vallée du feu), à 12 heures on fit halte ; à 1 heure après le coucher du soleil on continua la route jusqu'à 11 heures 10 minutes, on fit halte dans un endroit entouré de montagnes dont les pierres ont des traces de fer et de cuivre, le sable du sol brille comme de l'or aussitôt qu'il est chauffé par le soleil. On donne le nom de *Khodeyra* à cette station.

Le 29 octobre le thermomètre marquait 31° à midi et à 9 heures 45 minutes on chemina par une route bordée de montagnes noîratres ; le sol est uni. Dix minutes après le coucher du soleil on fit halte et à 1 heure on continua de marcher dans une vallée très étendue et bien unie :



à 2 heures 50 minutes les montagnes diminuent, à 7 heures 30 minutes repos; à 8 heures la marche fut continuée et à 10 heures et 20 minutes la caravane s'arrêta pour se préparer à entrer à *Yamboo*, qui n'est distant que de 30 minutes.

Le 30 octobre, à 1 heure, le Mahmel fut conduit avec une grande pompe jusqu'au mur de *Yamboo*, précédé par le gouverneur de ce port et par un groupe d'arabes comme spectateurs.

La ville de *Yamboo* est sur la Mer Rouge, ce port renommé pour le commerce a des maisons bien construites, un bazar où se vendent toutes espèces de choses en petit, selon le besoin des pèlerins, même des légumes s'y trouvent. Les négociants sont de la Haute-Égypte: les bédouins marchands n'arrivent qu'au moment du pèlerinage, après ils retournent dans leur tribu. La ville se trouve alors déserte jusqu'à l'année suivante.

Le blé qui vient de l'Égypte pour Medine s'expédie de ce port; il y a un grand magasin, un fort avec 2 canons en bronze et 10 canonniers turcs, toutes les anciennes constructions de ce port, lazaret, gouvernorat, etc., bâties par l'ordre d'Ibrahim-Pacha quand cette ville était attachée à l'Égypte au temps de Méhémed-Aly, tombent en ruines. Le gouverneur est sujet turc. On conserve l'eau des pluies dans des citernes faute de puits. L'outre qu'on appelle *zic* coûte 1 fr. 50 et trois zics remplissent une outre égyptienne. Le thermomètre marquait 30° à midi.

Le 31 octobre, à 5 heures 45 minutes, la caravane continua sa route en suivant pendant quelque temps le



bord de la mer, puis le chemin s'en éloigne dans une plaine sablonneuse très unie et très facile pour la marche ; à 10 heures le sol devient cultivable ; à 11 heures 25 minutes repos et on marcha après une demi-heure du coucher du soleil ; à 6 heures repos et à 6 heures 1/2 la marche fut reprise, et à 12 heures de la nuit on stationna à *Socaïfa*, station dépourvue d'habitations et de puits.

Le 1er novembre, le matin il faisait 15° et 29 à midi. A 7 heures 45 minutes on continua la marche ; à 9 heures on passa près de la route de *Badr-el-Huneïn ;* à 11 heures et 45 minutes repos et une demi-heure après le coucher du soleil on continua jusqu'à 6 heures par une route bien unie, et après une demi-heure de repos, la marche est continuée jusqu'au matin.

Le 2 novembre on fit halte à 1 heure moins un quart dans un endroit qui se nomme *El-Kaa* dépourvu d'eau et d'habitations. Le thermomètre marquait à midi 31°. On chemina vers 7 heures et 35 minutes et à 11 heures 30 minutes on fit halte et 1/2 heure après le coucher du soleil on continua la marche sans s'arrêter à *Mastouré*, qu'on atteignit à 2 heures 45 minutes, et qui est une station habitée par des arabes ; il y a deux puits et un bazar. A 6 heures 30 minutes repos et à 7 heures la marche continue toute la nuit jusqu'au matin.

Le 3 novembre à 1 heure on fit halte, on couvrit le Mahmel avec son tapis et on commença la procession à 2 heures précédée par le gouverneur et le *Chérif Hamza* avec sa suite, venant de la part du grand chérif de la Mecque pour accompagner le Mahmel jusqu'à la Mecque ; on entra à *Rabigh* à 2 heures 20 minutes.



Rabigh, village éloigné d'une heure de la mer, a un bazar et un fort qui sert comme magasim pour les rations des soldats de la caravane d'Égypte et celle de la Syrie en temps de pèlerinage ; car les pèlerins de la Syrie passent par ce village. *Rabigh* dépend de la Turquie, il y a des citernes d'eau douces de pluie outre cinq puits peu potables.

L'Égypte envoie à *Rabigh* avant le temps du pèlerinage tout ce qu'il faut pour les employés partant d'Égypte avec le Mahmel, comme : biscuit, beurre, riz, lentilles, orge, fèves, etc., mais malheureusement à notre arrivée à *Rabigh* on nous a distribué des buscuits pourris, en poussière, des fèves pour les chevaux à la place de l'orge sans savoir ce qu'on a fait de l'orge envoyé exprès d'Égypte pour la cavalerie égyptienne, sans compter le manque de poids sur tout ce qu'on reçoit des mains de messieurs les magasiniers.

Ici commence le premier devoir du pèlerinage avant de s'acheminer vers une autre station.

Les pèlerins partis par mer dès qu'ils arrivent vis-à-vis de *Rabigh* exécutent ce premier devoir qui se nomme *Ihrame* comme il suit :

Le matin après le lever du soleil on se fait raser la barbe, la tête, ou au moins couper une petite partie des cheveux si on n'en a pas l'habitude ; on coupe la moustache jusqu'au contour de la lèvre supérieure, puis les ongles et on rase les poils sur tout le corps, puis on se baigne. Après le bain on se couvre avec deux grandes serviettes blanches simples sans coutures, ou deux morceaux de calicot blanc de 2ᵐ de longueur chacun.



On roule une des serviettes autour des reins pour se couvrir jusqu'au bas des genoux. L'autre est attachée par un des coins près des reins et roulée autour du corps, couvrant la poitrine, le dos et les épaules jusqu'au cou, laissant l'autre bout sans être attaché; la tête découverte, des sandales aux pieds; ces sandales doivent laisser le dessus des pieds découvert.

Alors on fait une prière en deux pauses; à la suite on répète de bouche et de cœur : J'ai l'intention de faire le pèlerinage et pour Dieu je me couvre du *Ihram!*

Puis on répète trois fois consécutives ce qui suit : Me voilà, o mon Dieu me voilà, me voilà tu n'as aucun associé, me voilà les louanges, les grâces sont à toi comme la grandeur, tu n'as aucun associé!

On répète souvent ces paroles soit chaquefois qu'on monte ou qu'on descend et à la suite de chaque prière.

Il est permis de se munir d'un ceinturon pour porter de l'argent, bien qu'il soit cousu, car il est défendu à l'homme de porter quelque chose de cousu; s'il en porte par obligation il doit sacrifier des moutons ou des chameaux selon l'importance des objets; mais si ces objets étaient un manteau, un rideau ou autre chose sans avoir des manches pour passer les bras, il est dispensé de ces sacrifices.

Il est défendu pendant tout le temps du pèlerinage depuis le moment de l'Ihram jusqu'à la fin, de se faire raser ou couper les cheveux de la tête, barbe, moustache ou ongles; de se gratter le corps avec les doigts, et de se couvrir la tête; il est permis de porter une ombrelle ou de s'abriter du soleil sous la couverture du palanquin



pendant le voyage sans se faire toucher la tête par intention expresse. Il est aussi défendu de se graisser, parfumer, de tuer puces, poux, ou insectes quelconques; d'aller à la chasse, et même d'y envoyer quelqu'un: on ne doit pas non plus coucher avec sa femme ni se disputer avec qui que ce soit; si on a des boutons, ou blessures sur le corps, on peut les bander sans faire de sacrifice.

Il est permis aux femmes de porter des habits propres cousus, neufs ou anciens, sans se couvrir la figure ni les mains; mais pour empêcher toute tentation elles mettent sur leur visage un masque qui ressemble à l'éventail arabe, fait en feuilles de dattiers parsemés de trous pour quelles puissent voir au travers en marchant; elles l'attachent à leur front et lui laissent couvrir la figure comme un abat-jour, sans la toucher, mais il est défendu de couvrir les mains.

Avec l'aspect de tous ces pèlerins en *Ihram* ayant une même forme, sans distinction entre le pauvre et le riche, le petit et le grand, dépouillés de tous vêtements mondains; couverts par de simples draps comme des morts drappés dans leur linceul, on croirait qu'on est au jour du jugement et que Dieu les appelle tous vers son temple, la *Kaaba*, pour juger leurs actions dans le monde.

Aussi le pèlerin drappé de cette manière doit penser toujours à Dieu, le prier, oubliant le monde, la richesse, se montrant doux, affable, généreux envers ses semblables; il doit distribuer de l'argent aux pauvres autant qu'il peut; telle est la conduite à suivre pendant le pèlerinage.



Le 4 novembre à 5 heures 1/2 on se dérigea vers la Mecque, à 9 heures on rencontre des herbes odoriférantes; à 11 heures 45 minutes repos et on continua 45 minutes après le coucher du soleil ; à 6 heures on fit halte et on continua vers 6 heures 30 minutes; on passa vers 8 heures 50 minutes par *Codaïma*, on y trouve des pastèques, des dattes, de la viande et du beurre. La marche fut continuée jusqu'au jour.

Le 5 novembre on s'arrêta, après 15 minutes passé de la première heure ; à midi il faisait 31°.

A 8 heures 50 minutes on marcha à 8 heures la route est sablonneuse, à 8 heures 45 minutes on rencontre beaucoup d'arbres, à 10 heures 30 minutes des montagnes à droite de la route, et fin des arbres ; à 11 heures 30 minutes des dattiers et repos près de la station *Kholeïs*, où les arabes vendent des dattes, des pastèques, etc. ; 30 minutes après le coucher du soleil on continua, à 2 heures on atteignit les arbres de la vallée d'*Asfane;* à 4 heures 30 minutes Kahoit-el-Abd (café du nègre) ; à 5 heures 45 minutes repos près du défilé d'Asfane. A 6 heures 45 minutes la caravane passa par un défilé pierreux étroit, les chameaux passent un à un ; à 8 heures 30 minutes on stationna à *Asfane*, où il y a des cabanes et un bazar, on y vend de la viande, du beurre, des dattes, des citrons et des pastèques ; il y a trois puits d'eau douce.

Le 6 novembre le thermomètre marqua 31° à midi et à 8 heures 40 minutes la marche fut continuée ; à 11 heures 30 minutes repos près du *Sebil-el-Goakhi ;* 30 minutes après le coucher du soleil on marcha, à 4 heures 30 minutes *Bir-el-Bacha ;* à 5 heures 45 minutes repos ;

à 6 heures 15 minutes on chemina ; à 8 heures 30 minutes des arbres nommés *Om-Ghilane*, à 11 heures 45 minutes vallée nommée *Vadi Fatma*, à 12 heures on stationna au milieu de la vallée près d'une source d'eau douce entourée de cultures. Là les arabes vendent du pain. des gateaux, des légumes, de la viande, des pastèques, etc., aux environs de cette vallée se trouvent dit-on, des jardins remplis de banannes, de raisin, des citrons et des grenades.

Le 6 novembre repos pendant le jour, et on marcha vers 3 heures 30 minutes après le coucher du soleil, à 4 heures 10 minutes des montagnes bordent la route, à 6 heures 7 minutes repos près de *Sitti Maïmouna*, une des femmes du Mohamed ; à 8 heures 15 minutes on marcha et à 11 heures 5 minutes on arriva à *El-Omra*, qui est un endroit à droite de la route bâti en pierre pour y faire les prières avant de passer outre pour aller à la Mecque, ici, encore, est la limite du sol de la Mecque, où la chasse est complètement défendue.

Le 7 novembre à une heure on couvrit le Mahmal avec son tapis et on marcha en procession entre deux montagnes pendant 40 minutes et on stationa près des puits de la station nommée *Garval* distante de la Mecque de 40 minutes.

Pour entrer ordinairement à la Mecque, le pèlerin suit une route entre deux montagnes qui le conduit au *Maala* (cimetière), là il visite le tombeau de *Amna*. mère du prophète, à la fin de l'allée à droite et à gauche celle de *Khadiga* sa première femme.

De là il continue sa route et au bout de 10 minutes il



entre dans la ville de la Mecque, et il répète : O mon Dieu, cette ville est à toi, et la maison est à toi, je viens demander ta clémence, soumis à ton ordre, etc., en répétant tout ce que le guide lui dit; puis après avoir suivi une grande rue pendant 10 minutes, il arrive à la mosquée de *Kaaba*, et entre par la porte nommée *Bab-el-Salam* en répétant toujours d'après son guide les prières convenues.

La ville de la Mecque est assez grande, dominée par des montagnes, les maisons étroites bien bâties, ont souvent cinq étages, mais n'ont pas de cour.

On y trouve beaucoup de *Khana* ou hôtel arabe et des okels ; deux bains et une seule mosquée qui est celle de la Kaaba.

Les rues sont étroites sans alignement ; une seule est assez large et divise la ville en deux ; elle commence à *Cheik Mahmoud*, finit à *Souk-el-leïl* et conduit au *Mâala;* sa largeur varie de 8^{m} à 20^{m}.

La viande, les légumes qui sont en abondance, et les fruits succulents lui viennent de *Taïf* à trois stations de la Mecque.

Il y a un *Tekih* (couvent) égyptien à un seul étage, solidement bâti en face d'une des portes de la mosquée; ce tekich a une vaste cour autour de laquelle se trouve un moulin ; puis des magasins pour le blé, le beurre et le riz qui viennent de l'Égypte.

On distribue chaque jour, le matin seulement, la soupe et le pain à plus de 400 pauvres. Un intendant, deux écrivains, un magasinier, un cuisinier et autres employés pourvoient au service de ce tekich.



La Mecque prend son eau de *Aïn-Zobeydah*, canal qui fut bâti par *Zobeyda* femme de *Haroun-el-Rachid.*

Ce canal prend sa source dans la vallée nommée *Oidi-el-Nooman*, à 7 heures de la Mecque ; mais sa longueur totale est de 43 kilomètres, à cause des détours, la source est à 18^m en dessous de la surface du sol.

Ce canal est bâti en maçonnerie d'une largeur de 1^m à 1^{m}30, le passage de l'écoulement est de 0^{m}50 à 0^{m}70, l'eau s'élève du fond à 0^{m}70, elle est recouverte par des dalles maçonnées où on a laissé des trous de 0^{m}50, espacés de 10^m ou 20^m, selon les station pour y puiser l'eau. A côté de ces trous il y a des bassins comme abreuvoirs si le canal est tantôt au niveau du sol, tantôt plus bas, tantôt plus élevé de 7^m suivant l'inclinaison du sol.

Le chérif de la Mecque *Abdul-Mottabib*, est le souverain des arabes depuis le *Yaman* jusqu'à *Médine.*

Il y a aussi un moudir comme général en chef de la force armée, un Pacha gouverneur des troupes de *Gadda*, *Taïf* et *Médine* et d'autres employés turcs, tous nommés par la Turquie. Il y a aussi un conseil composé de personnes distinguées de la Mecque.

La valeur des monnaies est ainsi déterminée : Liv. Eg. 156 P.T. ; Liv. St. 154 P. T. ; Napoléon 122 P.T. ; Liv. Medjedieh 140 P. T. ; Tal. d'Espagne 28 P.C. ; 5 Fr. 28 P.C. ; Tal. de Cons. 28 P.C. ; Roupie 13 P.C. ; 1 Fr. 5 P. C. ; 1 P. Eg. 1 1/2 P. C.

Depuis la conquête de l'Égypte par les arabes, les pélerins, faute d'autres chemins plus faciles ont jusqu'à présent suivi la côte de la Mer Rouge depuis Suez jusqu'au Yamboo.

Les voyages par la mer rouge, avec la navigation à voile étaient dangereux; on devait attendre longtemps un vent favorable

De plus à la suite des guerres entre les Califes et l'Égypte, il y avait danger à travers les territoires occupés par les béduinos qui ont interrompu souvent la traversée.

Les gouvernements d'Égypte, pour faciliter aux musulmans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, d'une part, ont fait construire des puits et des forts pour protéger la route, d'autre part ils ont fait et font encore chaque année des dons soit en argent soit en étoffes aux chefs des tribus qui se trouvent sur le parcours que doit suivre la caravane.

Malgré ces concessions aux habitants de ces contrées, souvent encore les caravanes étaient attaquées, quand elles étaient peu nombreuses ou isolées. Les arabes pillaient, volaient, massacraient les pèlerins et même démolissaient les forts. Le temps a fait aussi sentir ses ravages, les puits sont démolis, comblés, faute de réparations et en outre de la crainte d'attaque de la part des arabes, on peut craindre aussi la privation d'eau.

Aujourd'hui que la vapeur a apporté la sécurité aux voyages sur mer, les pèlerins suivent presque tous la voie de mer. Ils abandonnèrent l'ancienne voie de terre où les souffrances étaient plus certaines; la faim, la soif, la fatigue, le vol, le froid, la chaleur, la maladie sans compter que les exigences des chameliers et les caprices du chef de la caravane (Amir-el-Hagg) sont ainsi évités pour la plupart ou du moins de beaucoup diminués.



Cette année tous les pèlerins ont voyagé par mer sauf ceux qui sont soldés par le gouvernement ; il leur donne appointements, indemnité de route, vivres, fourrages, etc. Et malgré toutes précautions il faut manquer de bien des choses, il faut compter avec le vol des magasiniers, souvent l'orge envoyé de l'Égypte pour les chevaux de la caravane, n'existe plus quand on arrive et on est forcé de donner des fèves aux chevaux sous peine de les rendre malades, comme cela est arrivé à Rabigh et à la Mecque.

Il me semble que si le Mahmal partait par mer, ce serait plus avantageux et pour le gouvernement et pour ceux qui font ce voyage de pèlerinage, en continuant même à payer aux arabes leurs droits annuels à Suez. Gadda, Rabigh, Mecque et Médine.

On peut organiser la caravane d'une manière plus simple et plus avantageuse pour tous.

De plus tous les pèlerins se trouveraient ensemble à Gadda et formeraient une force assez grande pour en imposer aux arabes.

Ceux qui calculent autrement en préférant le voyage par terre du Mahmel, ne voient certainement que leur profit personnel auquel ils sacrifient le repos et l'avantage de tous.

Si même il n'y aurait pas profit matériel, encore devrait-on préférer pour le bien être de tous la voie de mer. Vapeurs, chemin de fer, sont des progrès indéniables et la commodité, la rapidité des voyages s'imposent aujourd'hui pour tous comme un bienfait de l'humanité !

MOHAMED-SADIK-BEY.



COMPTES-RENDUS

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 17 Décembre 1880.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, *Président.*

ORDRE DU JOUR :

1. *Proposition de Candidats ;*

2. *Études hydrographiques des Lacs et du Fleuve Blanc au point de vue de l'irrigation de l'Égypte,* par S. E. le Général STONE-PACHA ;

3. *Nouvelles Géographiques*, par M. le Secrétaire Général.

La Séance est ouverte à 4 heures : parmi les nombreux assistants on remarque Monseigneur Comboni, Evêque de l'Afrique Equatoriale, M. Vossion, récemment nommé Consul de France à Kartoum, le Général Goldsmi l et plusieurs étrangers de distinction de passage au Caire, qui ont bien voulu assister à la séance.

Le Président proprose au nom du Comité Central la nomination de M. Louis Vossion et de M. le Prince D. Jean Borghese comme membres honoraires. Celui-ci, appartenant à la plus haute aris-



tocratie d'Europe, jeune et riche, a donné un exemple auquel il faut souhaiter beaucoup d'imitateurs; non-seulement il a fait tous les frais d'une expédition au Wadaï, frais qui atteignent une chiffre considérable, mais, abandonant toutes les commodités d'une existence princière, a voulu pendant presqu'une année accompagner l'expédition en la suivant jusque dans le Dar Rama; en partageant les fatigues et les études de MM. Matteucci et Massari. Ce dévouement à la science qui honore si hautement le jeune Prince méritait de la part de la Société une distinction.

Quant à M. Vossion, il est venu chez nous porteur d'une médaille et d'un diplôme, que vous voyez sur ce banc, preuve d'amitié et de considération que la Société de Géographie de Marseille a bien voulu nous donner. En outre, M. Vossion, déjà connu par des voyages en Birmanie et par des études intéressantes publiées sur ce pays, est chargé par le Ministère de l'Instruction Publique de France de missions spéciales dans le Soudan; il a promis qu'il fera part aussi à notre société des résultats de ses études, et c'est à ces deux titres que le Comité Central propose de lui décerner le diplôme de membre honoraire.

Ces propositions sont approuvées.

Sont admis comme membres effectifs.

M. Gustave Borelli, *Directeur du Contentieux au Ministère des Finances*, Caire.

M. De Bernardi-Bey, Colonel dans l'armée égyptienne.

M. le Dr Albert Ismalum, propriétaire au Caire.

Le Président monte à la tribune pour donner communication des *Études* annoncés dans l'ordre du jour à l'aide de cartes qui sont exposées dans la salle et de nombreux faits qu'il cite, il fait ressortir à l'évidence la corrélation qui existe entre les mouvements des eaux des Lacs Équatoriaux, ceux des eaux du Nil, dans tout son parcours depuis Ripoon Falle à la Basse-Égypte. Il est donc important de faire des études sérieuses et suivies sur ses mouvements, soit sur divers points du fleuve, soit sur les grands réservoirs de l'Équateur, en y joignant des observations régulières et continues des faits météréologiques. Il ajoute qu'il



espère que les propositions qu'il a soumises au Gouvernement dans ce but, auront un accueil favorable et des mesures qu'on prendra dans ce sens il en ressortira une grande utilité scientifique et pratique.

L'importante étude du Président sera publiée dans le Bulletin.

M. Bonola, Secrétaire général, entretient l'assistance des derniers faits géographiques. Après avoir annoncé le voyage du Dr Lenz à Tombouctou et donné les informations les plus récentes à ce sujet, il passe en revue les tentatives faites dans ce siècle pour atteindre la ville légendaire, tentatives dont la plupart ont eu une solution tragique. Il donne ensuite des détails des voyages de Caillé Laing et Berth, à cette, ville et résume les résultats qu'on doit attendre des voyages du Dr Lenz, qui a déjà donné des preuves d'un observateur consciencieux.

Passant à l'expédition Borghese au Wadaï, le Secrétaire général donne les nouvelles que le Prince Borghese même a tout récemment apporté, c'est-à-dire que l'expédition à passé le confin des Wadaï, le 25 Octobre, et que tout laissait espérer les meilleurs résultats. Les deux jeunes voyageurs, qui forment l'expédition, le Dr Pellegrino Matteucci et l'ingénieur Alphonse Massari, lieutenant de la marine italienne se proposent, après le séjour le plus long possible dans le Wadaï, de rentrer en Europe par le voie des Baghirmi, Bornou et Tripoli.

Continuant sa revue, le Secrétaire général décrit la station que Stanley a fondé sur le Congo à Vivi, un village pittoresque qui rappelle la Suisse et où on trouve le confort possible. L'héroïque voyageur travaille avec acharnement à ouvrir une route sur les rives du fleuve pour éviter les cataractes et il est secondé, dans cette entreprise gigantesque par ses compagnons européens et zanzibariens.

A l'Est, dit l'orateur, nous ne trouvons que des victimes. Carter et Cadenhead, tués à M'pimebue, Fraccaroli, mort de thyphus à Kartoum, Chiarini succombé après des souffrances inouies à Ghera. Les détails de l'assassinat des deux voyageurs anglais, détails puisés dans le récit d'un des survivants de l'expé-



dition, émeuvent l'assemblée qui donne les signes plus manifestes de son approbation lorsque l'orateur rappelle l'idée plusieurs fois émise par le Dr Dutrieux et par notre honorable Président, d'empêcher absolument la vente d'armes à feu au nègres, qui les retournent contre les européens.

M. Fraccaroli, fils du célèbre sculpteur milanais, s'était porté dans le Soudan pour compte du journal l'*Esploratore* de M. Camperio. Il avait fait une pointe dans le Darfour et, premier des Européens, avec M. Emiliani, monté le sommet du Gebel-Si. Il se proposait une expédition dans le Bahr-el-Gazal, lorsque le typhus en deux heures le tua.

La mort de M. Chiarini a été un véritable malheur pour la science et pour la Société de Géographie de Rome.

L'ingénieur Jean Chiarini est né à Chieti (Abruzzes), le 23 juin 1849. Sorti de l'Université et de l'École des Ingénieurs de Naples, il s'adonna aux recherches d'histoires naturelles sur les chaines de l'Apennin et publia plusieurs mémoires très remarqués dans le *Bulletin du Club Alpin Italien*. A la notice que la Société Géographique de Rome préparait son expédition dans le Scioa, Chiarini fit les démarches les plus pressantes, pour être choisi, et aux personnes qui voulaient le détourner de cette entreprise, il répondait : « *En 1866, j'étais trop jeune et on ne m'a pas permis d'aller à la guerre; à présent je veux aller en Afrique, et malgré les périls, les maladies, les bêtes et les hommes je planterai le drapeau italien là où on ne l'a jamais vu!* »

C'est ainsi qu'il est parti, pour ne plus revenir. Après avoir envoyé en Italie des études précieuses par lui faites dans le Scioa, il partit avec le capitaine Cecchi pour Kaffa ; mais la sultane de Ghera fit prisonniers les deux hardis voyageurs et Chiarini succomba le 5 octobre aux suites des souffrances physiques et morales.

Après la communication du Secrétaire général une conversation très-animée sur les difficultés et périls des voyages africains s'engage parmi les assistants et à laquelle Monseigneur Comboni



Succhinetti, Purdy-Pacha et S. E. Ismaïl-Pacha Yacoub donnent le concours de notices et détails du plus vif intérêt. La séance est levée à 6 heures.

Séance du 28 Janvier 1881.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° *La découverte des sources du Niger d'après le rapport de MM. Zweifel et Moustier*, par M. Jourdan Pietri.
2° *La Cour du Roi Jean d'Abyssinie d'après le récent ouvrage de M. P. Vigoni*, par M. Abbate Washington.
3° *Notice Nécrologique sur S. E. Mariette-Pacha, Membre Honoraire de la Société*, par M. F. Zimmermann.

Depuis la dernière séance la Société a transféré son siége dans le pavillon Sud-Ouest du local du Ministère des Travaux Publics. Le pavillon étant dépourvu d'une salle assez grande pour les séances, la Commission Centrale a accepté avec empressement l'offre de la Présidence des Écoles Gratuites italiennes qui met à la disposition de la Société son salon des prix.

Le Président ouvre la séance à 3 heures 1/2 en remerciant la Présidence des Écoles sus-dites de l'hospitalité gracieuse qu'elle a bien voulu donner à la Société de Géographie. Il annonce ensuite que M. Valente, peintre, a fait don à la Société d'un portrait à l'huile de M. R. Burton, grandeur naturelle, qui se trouve exposé dans la salle. Le portrait est trouvé d'une ressemblance parfaite et le bureau est chargé d'adresser au donateur une lettre spéciale de remerciements.

Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la



dernière séance et d'une liste d'envois et de dons de la part des sociétés savantes avec lesquelles on est en relation et dont le nombre augmente toujours.

Le Président met aux voix la nomination de deux membres effectifs, qui est approuvée. S. E. le Major général Sir Frederih Golsmid, au Caire.

M. l'Ing. I. Margozoff, de la voirie du Caire.

M. Pietri Jourdan monte à la tribune : il fait précéder le résumé du Rapport qu'il va lire d'une notice sur le Niger, sur les voyages qui ont amené la connaissance presque complète de ce fleuve qui, comme le Nil, avait été l'objet, jusqu'à Mungo-Park de tant de suppositions et détaille le voyage de Gordon Laing qui avait approché des sources sans les atteindre.

Après il expose dans quelles conditions s'est organisée l'expédition de M. Zveifel et Moustier, et suit pas à pas le voyage de ces deux intrépides pionniers de la science et du commerce, en détaillant les vicissitudes variées et intéressantes par lesquelles ils ont passé, jusqu'à Falaba. A l'aide de cartes poligraphiques et distribuées à l'assistance on peut suivre l'orateur, qui annonce la suite de son résumé pour la prochaine séance.

M. Abbate Whasington a pris la charge de faire connaître à l'assistance l'ouvrage qui vient d'être publié tout récemment à Milan par M. Pippo Vigoni, avec le titre : In Abbissinia, *giornale di viaggio.* C'est un gros volume in 8°, orné de nombreuses vignettes, avec le portrait du roi Jean en tête. M. Pippo Vigoni, jeune et riche, a voulu suivre en amateur l'expédition en Abyssinie de la Société d'exploration commerciale de Milan. Dans son livre il a recueilli bon nombre de détails intéressants sur les pays qu'il a traversés, notamment sur les usages et les institutions. La peinture qu'il fait de la cour du « roi des rois » du système administratif et des prêtres forme un tableau remarquable.

M. Figari, vice-secrétaire donne à l'assemblée des informations relatives au Congrès Géographique International qui doit avoir lieu en septembre prochain à Venise, et donne lecture de



la correspondance reçue du comité ordonnateur à ce sujet. Il conclut en invitant les membres de la Société à s'inscrire au Congrès comme preuve de l'intérêt que la Société prend au mouvement scientifique de l'Europe.

M. le chev. Zimmermann, membre de la Commission Centrale, lit une notice nécrologipue sur S. E. Mariette-Pacha. Renvoi au Bulletin.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du ***11 Mars 1881.***

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° *Proposition de Candidats.*
2° *La découverte des sources du Niger, d'après le rapport de MM. Zveifel et Moustier*, par M. Jourdan Pietri.
3° *Nouvelles Géographiques*, par M. le Secrétaire général.

La séance est ouverte à 4 heures dans la salle des Écoles Italiennes Victor-Emmanuel.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente qui est approuvé.

M. le Président propose au nom du Comité comme membres effectifs :

S. E. Cheffik-Bey Mansour, au Caire.

M. Hardcasite-Bey, *de l'Institut des Ingénieurs Civils de Londres, Vice-Directeur général des Ports et Phares* Alexandrie.

M. Valle, *Directeur des Postes Égyptiennes*, au Caire.

M. Auguste Sorbier, *Rédacteur au Ministère des Affaires Étrangères*, au Caire.



M. Abd-el-Razak-Effendi, *Commandant d'État-Major*, au Caire.

M. Ismaïl-Effendi Narmi, *Capitaine de l'État-Major*, au Caire.

M. le Colonel Zohrab-Bey, *Secrétaire général au Ministère de la Guerre*, au Caire.

M. Ali Chaban-Effendi, *Professeur aux Écoles Civiles*, au Caire.

M. Ahmed Kamal-Effendi, *Ingénieur Civil*, au Caire.

La proposition est approuvée.

Le Secrétaire général présente plusieurs ouvrages qui ont été envoyés à la Société à titre d'échange et de don.

M. Pietri monte à la tribune et donne lecture de la deuxième partie de sa conférence sur la découverte des sources du Niger. L'orateur raconte les péripéties émouvantes qui ont accompagné les dernières étapes de MM. Zveifel et Moustier, les difficultés et les souffrances qu'ils ont enduré avec une constance admirable pour atteindre leur but ; il expose les superstitions des indigènes et la partie que celles-ci jouent dans le pays exploité, comme elles le sont par des prêtres ou feticheurs. Enfin, les voyageurs peuvent constater l'origine du grand fleuve et résoudre l'important problème

L'orateur termine sa conférence en donnant les résultats des études que les deux voyageurs ont faites dans les pays parcourus au point de vue agricole et commercial, études qui permettent de voir dans cette région un champ immense qui est offert à l'activité et à l'exploitation européenne.

L'orateur, finit sa conférence, il est salué par des applaudissements répétés.

Le Secrétaire général donne un résumé des dernières nouvelles géographiques : il commence par la lecture de deux lettres, une de M. Natteucci, l'autre de M. Massari, qui confirment la nouvelle de leur entrée au Wadai, invités par le Sultan de ce pays. Résumant les notices qu'on en a jusqu'à présent,



l'orateur esquisse un tableau du Wadai et signale l'importance des résultats de l'expédition si elle peut réaliser complétement son programme. Les jeunes voyageurs sont parti munis d'instructions très détaillées de la part de la Société de Géographie de Rome et, à leur passage au Caire, notre Président les a fournis de cartes et d'instruments de précision, outre des renseignements et des instructions qui leur seront de grande utilité. Par conséquent soit au point de vue de la géographie mathématique et physique, de l'antropologie et de l'ethnographie ils sont dans les meilleures conditions pour donner les résultats les plus satisfaisants.

Ensuite, M. Bonola parle de l'arrivée de M. Savorgnan de Brazza au Congo, dans des régions une fois déjà visitées par les Pères Capucins et après retombées dans l'abandon de la part des européens ; il fait ressortir la rapidité et l'habilité avec laquelle le courageux explorateur à conduit son entreprise et la contribution importante que celle-ci portera aux problèmes de l'hydrographie africaine.

Passant aux contrées de l'Afrique Orientale, il donne la traduction du récit émouvant que M. Bianchi, le libérateur du capitaine Cecchi, a fait de sa première entrevue, à travers l'Abaï, avec le ci-devant prisonnier de la Sultane de Ghera ; il résume les détails qu'on a pu avoir sur l'assassinat de M. Lucerau dans l'Harrar et termine en disant quelques mots sur le projet d'expédition du Dr Holub, sur la magnifique collection que ce patient voyageur a exposé à Vienne, et sur les délibérations du gouvernement Français qui a ordonné le dressement d'une carte de l'Algérie sur grande échelle et qui a consenti les fonds pour le chemin de fer du Sénégal.

S. E. Purdy-Pacha, se référant aux notices sur le Wadaï résumées par M. Bonola, observe qu'on ne doit pas employer le mot de Wadaï et de Wadaien, qui sont tout à fait inconnus soit dans le Wadaï, soit chez les peuples environnants, qui appellent le Wadaï, *Bargo* et ses habitants *Bargaoui*. Quoique cette circonstance soit bien connue depuis longtemps, toutefois on



continue à donner au Bargo un nom qui n'est pas le sien et le Général insiste pour qu'on abandonne ce système.

Le Président donne des autres détails relatifs à la mort de M. Lucerau, qui complètent les notices données par le secrétaire général : il informe l'assemblée qu'il avait reçu de M. Lucerau même une lettre datée de Harrar, peu de jours avant sa mort, dans laquelle il se louait beaucoup du gouverneur de ce pays et de l'aide que lui avaient prêté les autorités égyptiennes.

Ensuite il donne des notices relatives aux expéditions polaires organisées dernièrement aux États-Unis, et le Secrétaire ajoute quelques détails sur le Congrès Polaire tenu dernièrement à Berne.

M. Abbate-Bey informe l'assemblée que M. Camperio, directeur de l'*Esploratore*, et M. Haimann, membre de la Société, ont laissé Bengazi et arriveront en Égypte à travers le désert.

La séance est levée à 5 heures et 1/2.

Séance du 8 Avril 1881.

Présidence de S. E. le Général STONE PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° *Proposition de Candidats.*

2° *Rapport sur la situation de la Société*, par M. Bonola, Secrétaire général.

3° *Des erreurs souvent répétées à propos de la Géographie médicale de l'Égypte*, par M. le Dr Abbate-Bey.

4° *Relation d'un voyage dans la partie orientale du Soudan Égyptien*, par M. Mohammed Moktar-Bey, Colonel d'État-Major.

La séance a lieu dans la salle des Écoles Victor-Emmanuel.



malgré une chaleur suffoquante, l'assistance est nombreuse. M. Ferdinand de Lesseps, membre fondateur de la Société, est parmi les assistants.

La séance est ouverte à 4 heures.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, qui est approuvé.

Le Président, prenant la parole propose au nom de la Commission Centrale, la nomination de M. Gustave Bianchi comme membre honoraire. Voici les titres qui ont déterminé la Commission à proposer de donner au délégué de la Société milanaise pour l'exploration commerciale de l'Afrique cette distinction honorifique. Le premier ce sont ses voyages dans des parties peu connues du pays de Gallas au Sud de l'Abyssinie et les études importantes qu'il y a fait de topographie et d'ethnographie; le second c'est l'activité et l'habilité qu'il a déployé pour obtenir le concours du Roi Jean à la délivrance du capitaine Cecchi : on sait que le Roi d'Abyssinie a donné à la Sultane de Ghera mi-année du tribut arriéré, à condition de laisser libre le malheureux voyageur. Cette délivrance, outre qu'elle rendait à la liberté et à la science un homme de la valeur de M. Cecchi, a eu pour résultat de sauver toutes les notes du regretté Chiarini, notes dont il est facile de deviner l'importance scientifique.

La proposition est adoptée à l'unanimité.

Ensuite le Président met aux voix une liste de candidats, qui est approuvée.

Sont nommés par conséquent membres effectifs :

S. A. Prince Osman-Pacha.

M. le Dr Ahmed-Bey-Hamdy, Inspecteur Sanitaire au Caire.

M. Charles Percy Anstin, à New-York.

M. le Dr David Lowe, Inspecteur Sanitaire à Alexandrie.

M. Louis Krug, Bibliothécaire de l'État-Major général au Caire.

M. Leonce Colucci. Secrétaire de l'Intendance Sanitaire au Caire.

M. Mohamed-Aly-Bey, Traducteur au Ministère de la Guerre au Caire.



M. Aly-Bey-Mohamed, Professeur à l'École de Médecine au Caire.

Le Secrétaire général présente son *Rapport sur la situation de la Société*. Des faits et des chiffres qu'il donne, il résulte que la Société est dans une situation très-satisfaisante. Autour du petit nombre qui était resté fidèle à l'institution pendant les crises qu'elle à traversée, sont venus peu à peu se grouper de nombreux adhérents, de manière qu'à présent on compte 140 membres, sans les 9 admis dans la séance d'aujourd'hui.

Ce chiffre se décompose comme suit : 11 membres honoraires; 48 membres fondateurs; 81 membres effectifs. Si on veut la considérer au point de vue de la nationalité, nous trouvons que toutes les colonies y sont représentées : en effet on y compte, outre 25 indigènes, 37 italiens, 27 français, 15 anglais, 5 allemands, 8 autrichiens, 6 américains (États-Unis), 6 grecs, 4 suisses, 2 russes, 2 hollandais, 3 belges. Au point de vue de la position sociale des sociétaires, on a ces chiffres éloquents; 1 prince, 6 ministres et anciens ministres, 28 haut fonctionnaires de l'État, 15 appartenant à l'armée et à la marine, 23 aux professions libérales, 6 au corps diplomatique et consulaire, 16 professeurs, 3 voyageurs, 1 membre du clergé, 19 appartenant au commerce et à l'industrie; 24 sont des employés du gouvernement.

Les cotisations payées par les membres et la subvention qui est régulièrement fournie par le Gouvernement, suffisent, de l'avis de l'orateur, aux frais ordinaires de la Société, de manière que, à ce point de vue, son existence matérielle est assurée ; mais il y a plusieurs projets en élaboration dans la Commission centrale qui exigent des moyens plus amples et il espère que l'intérêt qu'on a commencé à prendre dans le pays aux travaux de la Société et qui va toujours croissant, fera augmenter le nombre des sociétaires et par conséquent les ressources financiaires.

Après avoir donné un dernier adieu aux membres décédés dans l'année, Dor-Bey; Mariette-Pacha; le Dr Zarb, botaniste distingué et auteur du Catalogue de la collection botanique du Darfour du regretté Dr Pfund; l'ingénieur Conti, auteur de plusieurs cartes appréciées; le comte Scopoli, avocat du barreau du Caire; le Secrétaire informe l'assemblée des rapports qu'on a noué avec nombreuses Sociétés de Géographie et Institutions savantes de l'étranger, de l'état de la Bibliothèque qui compte presque 5,000 ouvrages et cite entre les dons reçus tout récemment, le remarquable volume *Inauguration du Canal de Suez*, donné par S.A. le Khédive et l'*Atlas topographique de la Suisse* du général Dufour, donné par M. J. G. Wild, membre fondateur.

Il expose enfin les projets formés par la Commission Centrale sur des modifications à apporter aux Statuts, et sur l'organisation du Musée africain.

Le Dr Abbate-Bey a la parole pour sa communication. Il commence avec une verve du meilleur aloi à déclarer à l'assemblée qu'il n'a jamais eu l'intention de faire une conférence: il ne veut que rectifier une assertion erronée qui a paru dans le Bulletin de la Société de Lyon, ou le Dr *** affirme que l'Égypte est la patrie originaire de la peste. L'orateur, rendant agréable et accessible à tous sa démonstration scientifique, prouve l'erreur et en examine les causes : on a confondu à son avis avec la peste certaines affections offrant quelque-unes des caractères spécifiques de la peste, mais de nature peu dangereuse et qui n'ont rien de contagieux. La peste a été toujours importée en Égypte, et la preuve en est, que grâce aux nombreuses et intelligentes mesures préservatrices qui ont été prises par le gouvernement, depuis longtemps elle ne nous a pas visité.

M. Ferdinand de Lesseps félicite le Dr Abbate-Bey de sa «défense» et faisant appel à ses souvenirs personnels, il rappelle qu'en 1834 et 1835 alors qu'il avait l'honneur de présider les réunions du Conseil Sanitaire, il a été à même de



constater, non-seulement que le terrible fléau qui enleva à cette époque le tiers de la population d'Alexandrie, n'avait pas pris naissance sur le sol d'Égypte, mais encore qu'il ne se propagea pas et que des sages mesures le localisèrent dans la ville, où il avait été apporté du dehors.

M. le colonel Moktar-Bey lit ensuite son mémoire (*voir au Bulletin n° 11*), il indique sur une carte murale qu'il a dressée exprès les étapes successives de son voyage et expose des armes, meubles, tissus, bois tournés et sculptés qui excitent vivement la curiosité des assistants.

Le Président prononce une émouvante allocution dédiée à la mémoire de M. Cortambert.

M. Ferdinand de Lesseps le remercie et promet d'exprimer au fils du défunt, M. Richard Cortambert, les sentiments de condoléance de la Société de Géographie.

Le Président annonce que l'invitation de prendre part au Congrès Géographique International de Venise, adressée par le Gouvernement Italien au Gouvernement Égyptien, a été par S. E. le Président du Conseil, qui a promis de mettre à la disposition de la Société les moyens nécessaires pour figurer dignement à ce concours. Cette notice est accueillie avec la plus vive satisfaction par l'assemblée.

La séance est levée à 6 heures.

Dans la salle le thermomètre marque 34° R.

Séance du 20 Mai 1881.

Présidence de S. E. le Général STONE-PACHA, Président.

ORDRE DU JOUR :

1° *Proposition de Candidats.*



2° *Voyage à la Mecque*, par M. Mohamed-Bey-Sadik, Colonel d'État-Major.

3° *Notice nécrologique sur Gessi Pacha*, par M. le Dr P. Rossi-Bey.

La séance est ouverte à 4 heures dans la Salle des Écoles Victor Emmanuel.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente qui est approuvé, d'une liste de dons parvenus à la Société et d'une lettre de M. Richard Cortambert qui prie le Président d'exprimer toute sa reconnaissance à la Société pour l'hommage rendu à la mémoire de son père dans la séance du 8 avril.

Le Président met aux voix une liste de candidats, qui est approuvée ; sont nommés membres effectifs :

M. Seligmann, *Secrétaire général au Ministère des Finances*, au Caire.

M. le Baron Adolphe Pereira, *Vice-Consul d'Autriche*, au Caire.

M. Seidière, *Censeur au Crédit Foncier*, au Caire.

M. Antoun Youssouf Lutfy, *Secrétaire à la direction générale de comptabilité*, au Caire.

M. Bozari Bey, *Chef du Bureau des Traductions au Ministère des Affaires Étrangères*, au Caire.

Emin Nassif, *Directeur de l'École Anglaise*, au Caire.

Ibrahim-Bey-Tewfik, *Propriétaire*, au Caire.

J. B. Chiarisoli, *Ingénieur, sous-directeur des services à la voirie*, au Caire.

Edward Easton, *Ingénieur civil de l'Institut de Londres*, au Caire.

M. le colonel Mohamed-Bey-Sadik a la parole : il commence pour exposer dans la salle une carte itinéraire de la route suivie par le *Mahmal*, (Tapis sacré) et la caravane des pèlerins du Caire à la Mecque : ensuite il expose une série de vues de photographies, par lui prises dans les lieux saints et qui ont



une importance exceptionelle soit par le nombre, soit par le choix : on y voit des pèlerins en *Ihram*, des types de Mecquois, le Mont Arafat, les villes de la Mecque, de Médine, de Nouma, la Kaaba, la Grande Prière, etc. C'est la première fois qu'on a pu exécuter un travail de pareille nature, qui n'a pas été facile pour le colonel, qui, quoique musulman, avait à redouter le fanatisme de ses coreligionnaires. C'est pour ce motif que le Dr Abbate-Bey remercie le colonel au nom de l'assemblée de sa persévérance et de son courage.

Le colonel lit ensuite la relation de son voyage (*voir dans ce même Bulletin*) en s'arrêtant souvent pour donner des détails qu'il n'a pas cru devoir mentionner dans le mémoire.

L'assemblée applaudit chaleureusement l'orateur, qui remercie en termes émus.

M. Rogers expose son opinion que l'origine du *Mahmal* n'est pas due au palanquin de la reine *Chagarat-el-douzeh*, mais qu'elle est plus ancienne et plus sacrée et qu'elle a une analogie très-remarquable avec l'Arche Sainte des Hébreux, qui marchait à travers le désert entourée de dévots et de soldats.

Le colonel Sadik répond qu'il est constaté que le *Mahmal* a paru dans les pèlerinages seulement après le voyage de la reine Chagarat et qu'on ne peut lui assigner d'autre origine que celle qu'une tradition constante lui a donnée.

Le colonel Omar Rouchdi confirme ce que vient de dire son collègue et le Président exprime le désir que cette question soit étudiée.

M. le Dr Rossi monte à la tribune. Un portrait à l'huile du regretté Gessi-Pacha, peint par M. Valente, et d'une ressemblance frappante est exposé dans la salle, et le récit que l'orateur fait de la vie si aventureuse et si bien remplie du défunt, est écouté avec la plus vive attention et une émotion toujours croissante.

M. Rossi après avoir retracé la jeunesse de Gessi, jeunesse qui s'est signalée dans les guerres nationales dans son pays, aux insurrections des Polonais et à la guerre de Crimée, il



expose en détail sa circumnavigation du Lac Albert, qui fut l'origine de sa renommée comme voyageur. Ensuite il raconte le voyage de Gessi à Fadashi avec Matteucci et ses projets d'exploration commerciale du Sobat. Appellé par Gordon, qui se trouvait devant l'insurrection de Suleiman, Gessi accepta la charge de faire exécuter les ordres du Khédive, qui voulait en finir avec les négriers. La guerre fut longue et laborieuse, les négriers furent mis en déroute et Suleiman tué. Gessi reçut en récompense des grands services reudus le grade de *Pacha* et le titre et les fonctions de Gouverneur général des Provinces de Bahr-el-Gazal.

Voulant retourner en Europe à soigner sa santé ébranlée par tant de fatigues, Gessi s'embarqua en septembre 1880 sur le vapeur *Safia* pour se porter à Kartoum; mais le vapeur fut pris dans les *Sells* et prisonnier pendant trois mois dans les herbes aquatiques, Gessi voit ses hommes réduits aux plus dures nécessités et périr ensuite horriblement de faim par centaines.

Sauvé de cette épouvantable position par M. Marno, Gessi, qui pendant le séjour dans le *Sell*, avait contracté la fièvre paludienne, n'a pu se remettre. A Kartoum, à Berber, à Souakim, malgré les soins les plus affecteux de ses amis il a vu empirer toujours son état : arrivé à Suez il a été transporté à l'hôpital européen, où il succomba le 30 avril, après avoir reçu une visite de S. A. le Khédive et de M. Ferdinand de Lesseps. Gessi laisse de nombreuses notes, qui sont des documents précieux sur l'histoire de la traite dans le Soudan Égyptien.

L'orateur est applaudi et la séance est levée à 5 heures 1/2.



LISTE

DES

OUVRAGES REÇUS

Janvier — Mai 1881.

Royal Geographical Society, Londres.

Proceedings. — Janvier, février, mars, avril, mai 1881.

Società Geografica italiana, Roma.

Bollettino. — Novembre, décembre 1880; janvier, février, mars, avril 1881.

Société de Géographie de France, Paris.

Bulletin. — Octobre, novembre, décembre 1880; janvier, février 1881.

Sociedad Geografica, Madrid.

Boletin. — Décembre 1880; janvier, février, mars 1881.

Société de Géographie, Anvers.

Bulletin. — Tom. V, Fasicules 5, 6. 7.

Société Impériale de Géographie, S.-Pétersbourg.

Notices.



Société de Géographie Commerciale, Bordeaux.

Bulletin. — Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 1881.

Société de Géographie, Genève.

Le Globe. — Tom. XIX, Liv. 4, Liv. 1, 2 1881.

Société de Géographie, Marseille.

Bulletin. — Nos 10, 11, 12 1880, 1, 2, 1881.

Société de Géographie, Oran.

Bulletin. — Nos 8, 9.

Société de Géographie, Berne.

Bulletin. — Décembre 1880, mars 1881.

Société de Géographie, Amsterdam.

Bijbladen. — N° 7.
Tijdschrift. — Deel V. 1, 2, 3 1881.

Société de Géographie Commerciale, Porto.

Bolletim. — Tome I, N° 1.

Union Géographique du Nord, Douai.

Bulletin. — Nos 1, 2, 3, 4, 5, 1880; Nos 6, 7, 8, 1881.

Gesellschaft für Erdkunde, Berlin.

Verhandlungen. — Nos 9, 10, 1880; Nos 1, 4, 1881.
Zeitscrift. — Tome LX, 1, 4.

Société de Géographie, Rochefort.

Bulletin. — Nos 5, 6. 7, 1881.

Société de Géographie, Alger.

Africa. Bulletin. — Nos 1, 2, 3.

American Géographical Society, New-York.

Bulletin. — N° 2, 3, 1880. N° 1, 1881.

Indisch Aardrijkskundig Genootschap, Samarang.

Aflevering. — Nos 1, 2.

Sociedad de Geografia. Lisbòa.

Boletim. — N° 3.

Institution Géographique Internationale, Berne.

Bulletin. — N°s 1, 2, 3, 4.

K. K. Geographische Geseilschaft, Wien.

Mitheilungen. — pro 1880, 1 Vol. avec cart.

Section Géographique de Rio Janeiro.

Revisto Mensal. — N° 1.

Club Africano, Naples.

Rivista Nuova. — N°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 1881.

Vereins für Geographic und Statistik, Frankfurt a. M.

Tahresbericht. — 1872-1876, 1878-1880.

Reale Academia dei Lincei, Roma.

Transunti. — Vol. V. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11.

Société Asiatique, Paris.

Journal. — Octobre, décembre 1880, janvier, février, mars 1881.

R. Académie des Sciences, Amsterdam.

Verhandelingen of Natur hunde, — 1 vol.

Verslagen en Mededelingen. — 1 vol.

Taarboack. — pro. 1879, 1 vol.

Société d'Agriculture, Alger.

Bulletin. — N° 72.

Appalachia Mountain Club, Boston.

Bulletin. — Juin 1880.

Jenkenbergische Gesellschaft, Frankfurt.

Beritch. — pro 1879-80.

Société Égyptienne d'Agriculture, Caire.

Bulletin. — Octobre, décembre. *Le Cultivateur*, N° 1.

R. Académie de Copenaghen.

Résumé des Bulletins 1880. — N° 2.

Naturforkhende Gesellschaft, Lenden.

Tahresbericht. — pro 1879-80.

Società Adriatica di Scienze Naturali, Trieste.

Bollettino. — N° 6.

Metereological Society, London,

Quaterley Journal. — N° 37.

Société Impériale des Naturalistes, Moscou.

Bulletin. — N° 3. — 1880.

Harward University, Boston.

Bulletin Bibliographique. — 1880.

Cosmos de Guido Cora, Turin.

Vol. VI, N°s 5, 6, 7, 8.

L'Exploration, Paris

N°s 206, 226. — 1881.

Revue Géographique Internationale, Paris.

N°s 46, 36, 38, 39, 60 et 61.

Monatschrift für den Orient, Wien.

Beilage. — N°s 1, 2, 3, 4, 5.

L'Esploratore, Milano.

Anno 1881. — N°s 1, 2, 3, 4, 5.

Le Moniteur Industriel, Bruxelles.

Le Bulletin du Canal Interocéanique, Paris.

La Gaçeta Financiera. Lisbôa.

Le Moniteur Egyptien. Caire.

DONS

Société Égyptienne d'Agriculture, Caire.

Dr Couvidou, l'École et la vigne, 1 broch.

Ministère de l'Intérieur, Égypte.

Bulletin trimestriel du Commerce Extérieur, 3e trim. 1880, 4e trim.

Bulletin trimestriel du Canal de Suez.

Jacob de Neuf Ville (*auteur*), Paris.

Notes sur le Tunnel du Simplon, 1 broch. avec carte.

Prof. P. Gaffarel (*auteur*), Dijon.

La défense nationale en 1792, 1 vol.

La Mer des Sargasses, 1 broch.

Le Cap. Peyrot Monluc, 1 broch.

Sociedad Geografica Lisbôa.

M. L. Nogueira, A raça negra, 1 vol.

Jose Machado, Moçambique, 1 broch.

L. Malheiro, Exploraçòes Geologicas et mineras y 1 broch.

A. de Cashlho. A questaò do Tramsvaal, 1 vol.

Société de Géographie, Lyon.

Rapport annuel, pro 1881, 1 broch.

Ch. Joly (*auteur*), Paris.

Note sur une exposition de Géographie botanique, 1 broch.

Società Geografica Italiana, Rome.

Mémoire, vol. II, p. 2.



Caisse de la Dette Publique, Caire.

Compte-rendu de ses travaux en 1880, 1 broch.

Société de Géographie, Nancy.

Le Congrès National de Géographie à Nancy, 1 vol.

Metereological Society, London.

G. T. Simon, The history of English Metereological Society.

Departement of the Interior, Wasington.

Bulletin of the U.-S. Geol. and Giogr. Survey.

Hartsleben (*Editeur*), Wien.

J. Chavanne, Afrika im Lichte unserer Tage, 1 vol. avec carte.

Société de Géographie, Amsterdam.

Mémoire sur le Port du Recif Pernambuco, 1 fasc. avec carte.

F. Bonola, Caire.

P. Lenoir, Fayoum, Sinaï, Patra, 1 vol. ill.

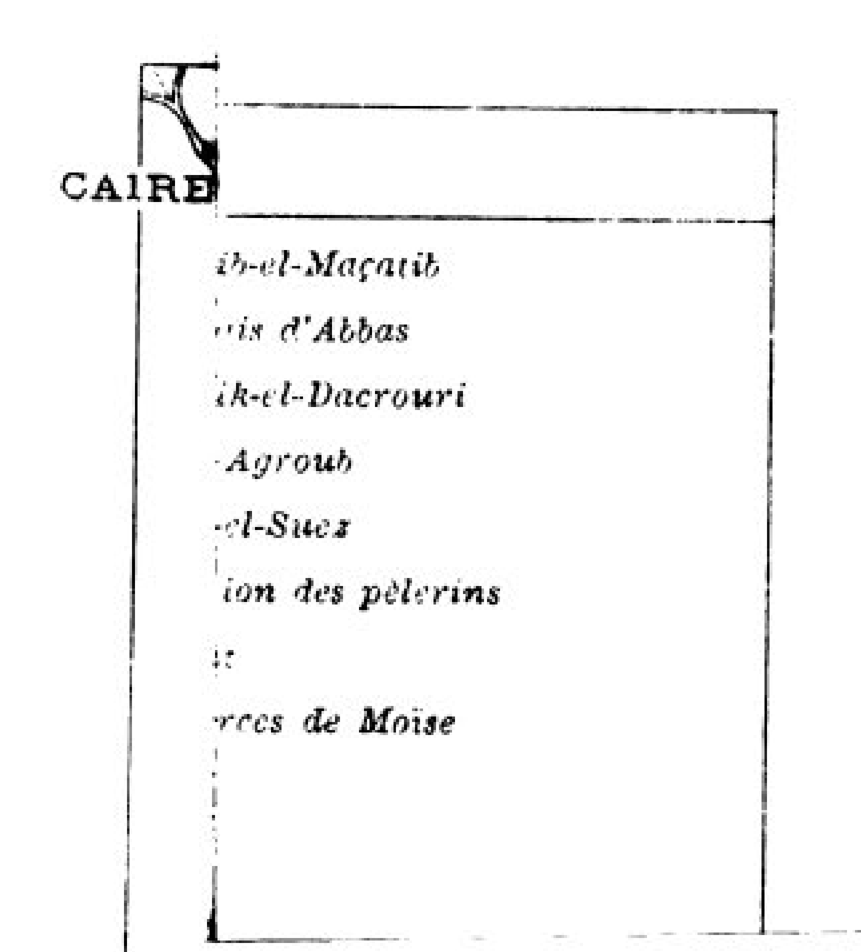
I. Barbier, Mancy. (*auteur*).

Carte physique de l'Afrique.

ACHATS.

Mariette-Pacha. — Itinéraire de la Haute-Égypte.
Strabon. — La Géographie. Trad. de M. Tardieu, Paris, 3 vol.
Maunoir et Duveyrier. — Annuaire Géographique, T. III.
Chapelet et Brunialti. — Tunisie, 1 vol. ill.
P. Matteucci. — In Abissinia, 1 vol. avec carte.
E. de Amicis. — Marocco, 1 vol. ill.
A. Curdo. — Niger et Benoué, 1 vol. ill.
A. Issel. — Istruzioni scientifiche pei viaggiatori, 1 vol.




CAIRE
ib-el-Maçatib
ais d'Abbas
ik-el-Dacrouri
-Agroub
-el-Suez
ion des pèlerins
rces de Moïse